

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

**HISTOIRE D'UNE PAROISSE RURALE
DU CENTRE DE LA FRANCE
JUSQU'A LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME
(CREUZIER-LE-NEUF - ALLIER)**

**THÈSE POUR LE DOCTORAT
(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)**

présentée et soutenue le 8 Mai 1961

PAR

M. CLAUDE GUINARD

Membres du Jury :

M. DUMONT,	Président
MM. LE BRAS BESNIER	} Suffragants

MOULINS
LES IMPRIMERIES RÉUNIES
1961

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

**HISTOIRE D'UNE PAROISSE RURALE
DU CENTRE DE LA FRANCE
JUSQU'A LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME
(CREUZIER-LE-NEUF - ALLIER)**

**THÈSE POUR LE DOCTORAT
(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)**

présentée et soutenue le 8 Mai 1961

PAR

M. CLAUDE GUINARD

Membres du Jury :

M. DUMONT,	Président
MM. LE BRAS BESNIER	} Suffragants

MOULINS
LES IMPRIMERIES RÉUNIES
1961



La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	V
CARTES :	
1. Limites de l'Auvergne	VII
2. Prévôté de Cusset et châtellenies de Billy et Vichy	IX
3. Dîmes	XI
4. Seigneurie de Creuzier-le-Neuf	XI
5. Justice de Cérizat	XIII
6. Justice d'Usseau	XIII
ABRÉVIATIONS	XV
INTRODUCTION	17
CHAPITRE PREMIER	
La paroisse dans les divisions politiques	21
CHAPITRE II	
La paroisse dans les divisions administratives	24
CHAPITRE III	
L'Eglise	29
CHAPITRE IV	
Les seigneuries	34
CHAPITRE V	
La justice	64
CHAPITRE VI	
Les circonscriptions financières :	
1. Vue d'ensemble	79
2. Les généralités	80
3. Les élections	82
4. Les juridictions	86

CHAPITRE VII

Les impôts : :

1. Notions générales	90
2. La taille et la capitation	93
3. Les collectes	94
4. La gabelle	100
5. Les traites	104
6. Les aides	107

CHAPITRE VIII

La dîme	110
---------------	-----

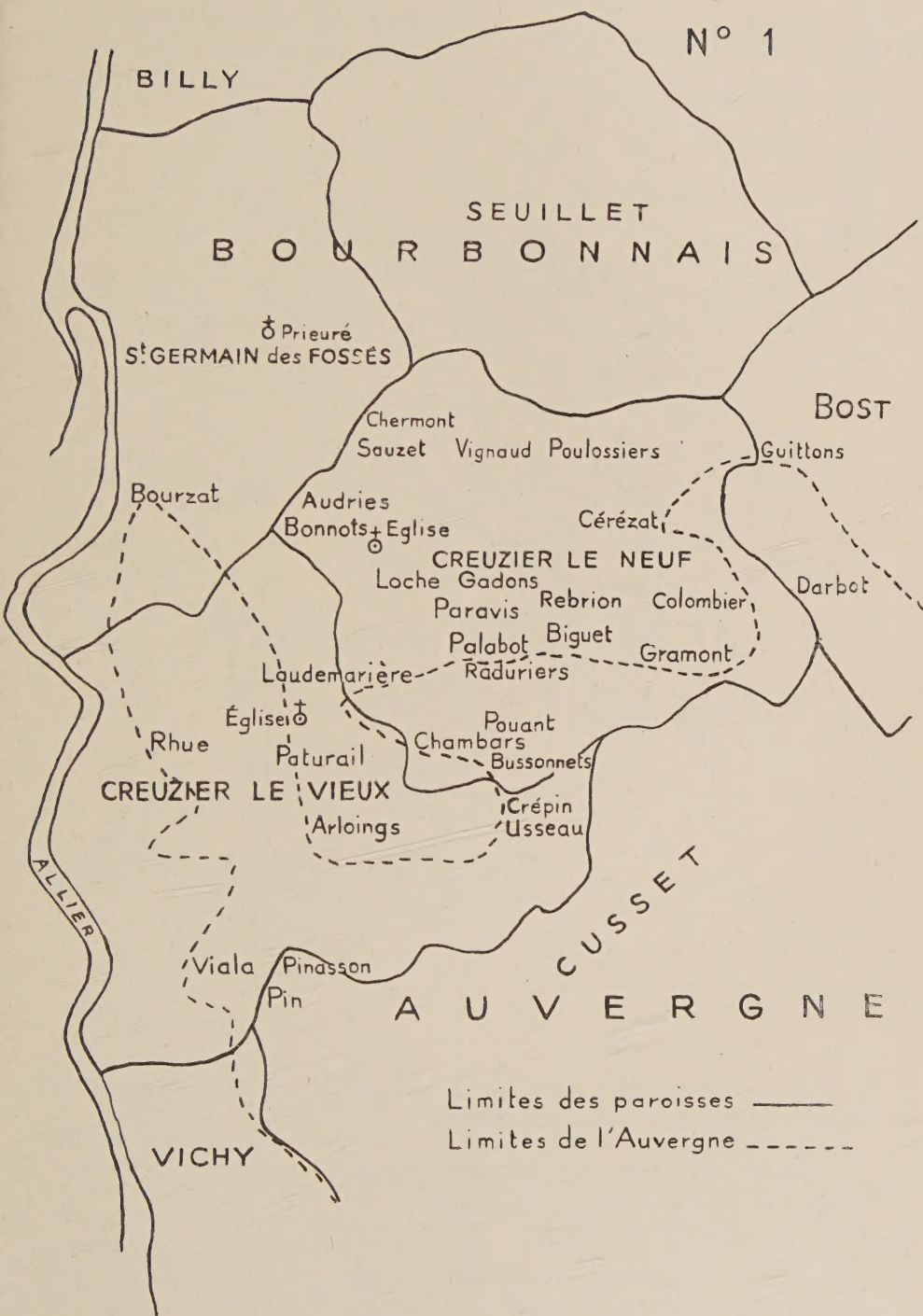
EPILOGUE	121
----------------	-----

POSTFACE	124
----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIER (Achille) : *L'Ancien Bourbonnais*. Réimpression, Moulins, 1934.
- ANTOINE-THOMAS : *Les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII*. Paris, 1879.
- ARGOUES (Florent d') : *Procès-verbal de la Généralité de Moulins*. Edition Vayssières, Moulins, 1892.
- AUBERT DE LA FAIGE et Roger DE LA BOUTRESSE : *Les Fiefs du Bourbonnais* (arrondissement de Lapalisse). Paris, 1896.
- AUROUT DES POMMIERS : *Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais*. Paris, 1738.
- BESSE (dom) : *Abbayes et Prieurés de l'ancienne France, province ecclésiastique de Bourges*. Paris, 1912.
- BOSQUET : *Dictionnaire raisonné des domaines et des droits domaniaux*. Paris, 1775.
- BOSSUAT (André) : *L'Auvergne, dans l'histoire des institutions françaises au Moyen Age*, de F. Lot et R. Fawtier. Paris, 1957.
- BOSSUAT (André) : *Le Baillage royal de Montferrand*. Paris, 1957.
- BOUTARIC : *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*. Paris, 1870.
- BRANCHE : *L'Auvergne au Moyen Age, les Monastères*. Clermont-Ferrand, 1842.
- BRUEL : *Pouillé des diocèses de Clermont et Saint-Flour du XIV^e au XVIII^e siècle*. Paris, 1880.
- CASATI DE CASATIS : *Villes et châteaux de la vieille France, duché d'Auvergne*. Paris, 1900-1902.
- CHABROL : *Coutumes générales et locales de la province d'Auvergne*. Riom, 1784-1786.
- CHAIX DE LAVARENE : *Monumenta pontificia arvernicae*. Clermont-Ferrand, 1886.
- CHASSAING : *Spicilegium brivatense*. Paris, 1886.
- CHAZAUD : *Chronologie des sires de Bourbon*. Edition Fazy, Moulins, 1935.
- CHENON : *Histoire et coutumes du prieuré de la Chapelle Aude*. Paris, 1915.
- CLAMAGERAN : *Histoire de l'impôt en France*. Paris, 1867-1876.
- COHENDY : *Mémoire historique sur les modes successifs de l'administration dans la province d'Auvergne*. Clermont-Ferrand, 1856.
- COMBES (Jean de) : *Traité des tailles et autres charges*. Paris, 1576.
- CORNILLON : *Vente des biens nationaux dans l'Allier*. Moulins, 1912.
- COTTINEAU (dom) : *Répertoire topobibliographique des abbayes et Prieurés*.
- DUMONT (F) : *Le Bureau des Finances de la Généralité de Moulins*. Thèse. Paris, 1923.

- DUPONT-FERRIER : *Institutions financières de la France à la fin du Moyen Age*. Paris, 1930-1932.
- DUPONT-FERRIER : *Essai de géographie administrative des élections financières de la France de 1356 à 1790, Annuaire Bulletin de la Société d'Histoire de France*, 1928-1929.
- DUPONT-FERRIER : *Les origines des élections financières en France aux XIV^e et XV^e siècles, Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1929.
- Encyclopédie méthodique des finances*, Panckouke, éditeur, Paris, 1784-1787.
- FAZY : *Origines du Bourbonnais*. Moulins, 1924.
- FÉRAUD-DAIGNET : *Topographie du Bourbonnais en 1614*, dans la *Revue Bourbonnaise*, 1886-1887.
- FONTANON : *Les édits et ordonnances des rois de France*. Paris, 1585.
- FOURNERIS : *Histoire de Cusset*. Réimpression, Cusset, 1955.
- FRÉMINVILLE : *Traité historique de l'origine et nature des dîmes*. Paris, 1762.
- Gabelles (recueil sur les)*. Rouen, 1764.
- GÉNERMONT et PRADEL : *Les églises de France, Allier*. Paris, 1938.
- GUILLAUME-LE BRETON : *Gesta Philippi Augusti*. Edition de la Société d'Histoire de France.
- HUILLARD-BREHOLLES : *Titres de la maison ducal de Bourbon*. Paris, 1867.
- ISAMBERT (JOURDAN, DECRUSY et) : *Recueil général des anciennes lois françaises*. Paris, 1821-1833.
- JACQUETON : *Documents relatifs à l'administration financière française de Charles VII à François I^{er}*.
- LACOUR : *Le Gouvernement de l'apanage de Jean de Berry*. Paris, 1934.
- LEFEBVRE DE BALLANDE : *Traité général des droits d'aydes*. Paris, 1770.
- LESPINASSE (DE) : *Le Cartulaire de Saint-Cyr de Nevers*. Paris, 1916.
- LE VAYER : *Mémoire de la Généralité de Moulins*, édition Flament. Moulins, 1906.
- LOT (F.) : *La Gaule*. Paris, 1947.
- LOT (F.) : *Naissance de la France*. Paris, 1948.
- MAGNIEN : *Recueil alphabétique des droits des traites*. Paris, 1786.
- MONICAT et DE FOURNOUX : *Chartes du Bourbonnais*. Moulins, 1952.
- MORET (abbé) : *Paroisses bourbonnaises*. Moulins, 1902.
- NICOLAY (Nicolas DE) : *Générale description du Bourbonnais*. Edition Vaysière, Moulins, 1889.
- Ordonnances : Recueil des ordonnances des rois de la troisième race*. Paris, 1723-1847.
- PERROY : *L'Etat bourbonnais, dans l'histoire des institutions françaises au Moyen Age*, de F. Lot et R. Fawtier. Paris, 1957.
- Pouillé général des abbayes de France*. Gervais Alliot, imprimeur, Paris, 1626.
- REMACLE (comte DE) : *Dictionnaire des Fiefs de la Basse-Auvergne*. Clermont-Ferrand, 1941-1943.
- ROUYER : *Coutumes générales et locales du pays et duché du Bourbonnais*. Moulins, 1779.
- VUITRY : *Etude sur le régime financier de la France avant la Révolution*. Paris, 1879-1883.

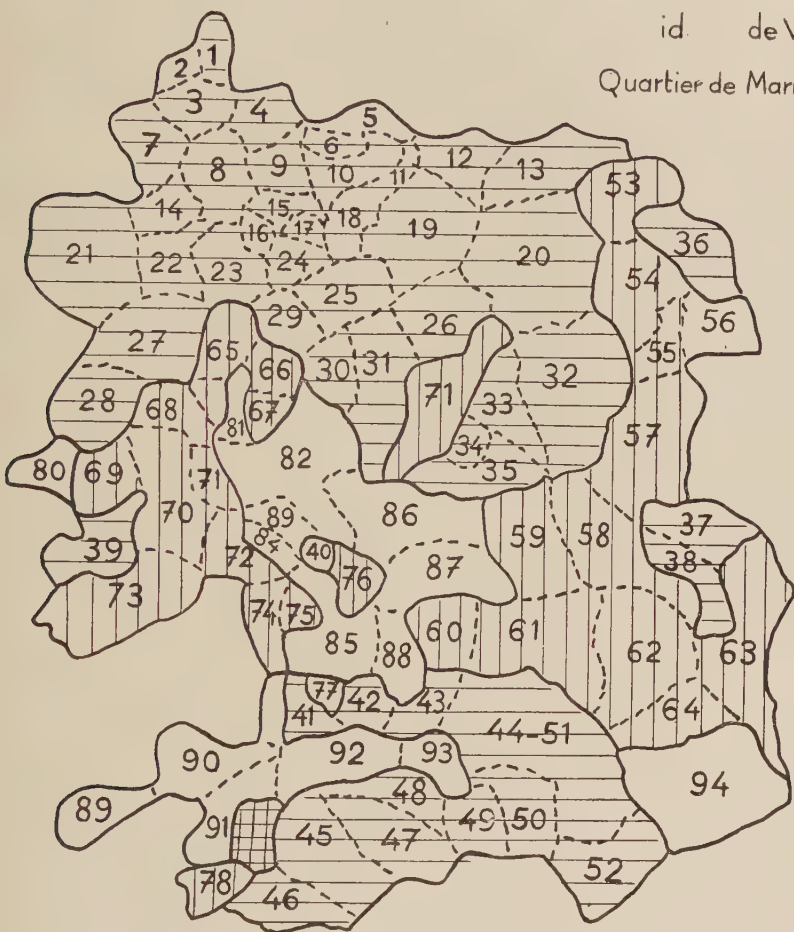




Digitized by the Internet Archive
in 2026

La prévôté de Cusset et les chatellenies de Billy et Vichy en 1696, d'après la carte du chanoine Clément.

Prévôté de Cusset		N°2
Châtellerie de Billy		
id. de Vichy		
Quartier de Maringues		

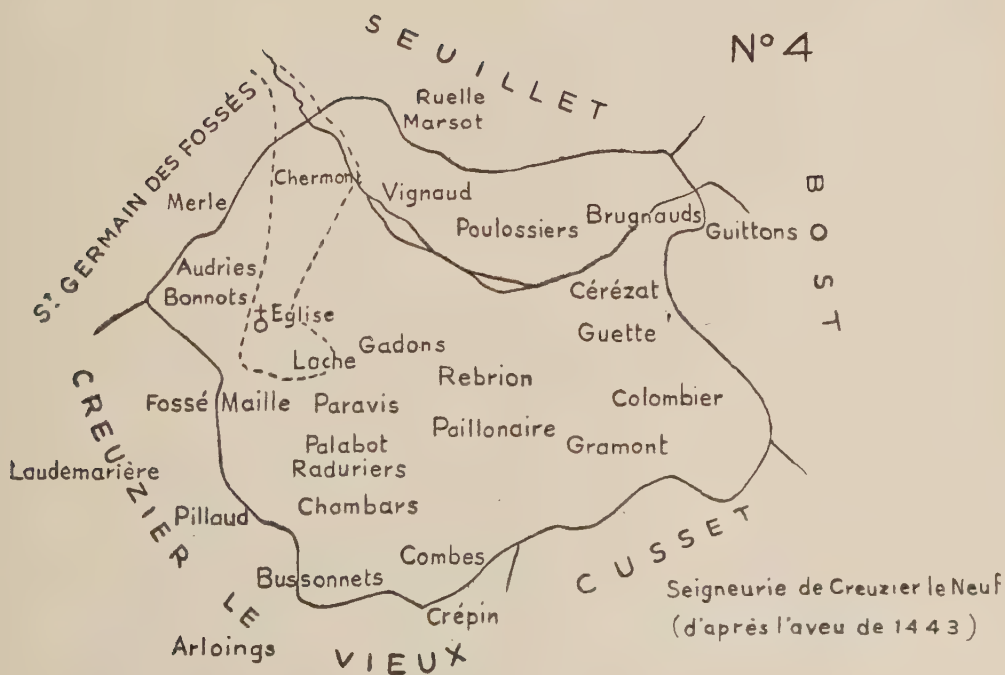
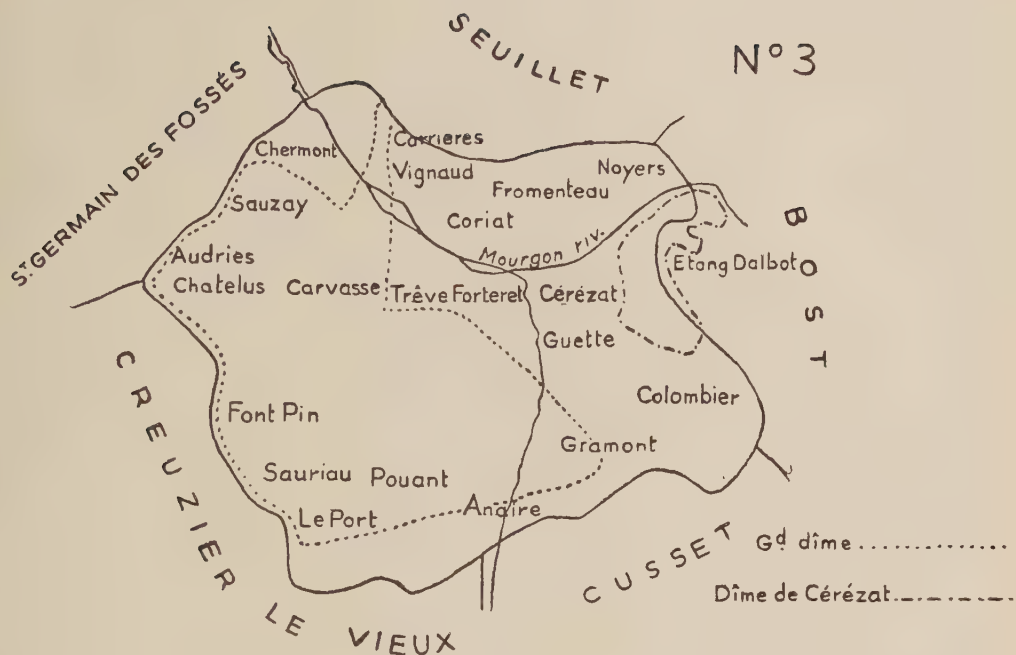


Châtellerie de Billy. — 1. Beaupuy; 2. Vouroux; 3. Varennes; 4. Rongères; 5. Montaigu-le-Blin; 6. Ciernat; 7. Paray-sous-Briailles; 8. Créchy; 9. Langy; 10. St-Etienne-du-Bas; 11. Gondailly; 12. Servilly; 13. Lapalisse; 14. Le Lonzat; 15. Sanssat; 16. Foux; 17. St-Alyre-de-Valence; 18. St-Gérard-le-Puy; 19. Périgny; 20. St-Prix; 21. St-Didier-en-Rollat; 22. Villaine; 23. Billy; 24. St-Félix; 25. Magnet; 26. Billezois; 27. St-Rémy-en-Rollat; 28. Vendat; 29. Seuillet; 30. Bost; 31. Saint-Etienne-de-Vicq; 32. Le Breuil; 33. Isserpent; 34. Fretay; 35. La Roue; 36. Andelaroche; 37. Montmorillon-en-Billy; 38. Montmorillon-en-Vichy; 39. Serbannes; 40. Le Vernet; 41. Mariol; 42. Blotières; 43. Doyat; 44. Ferrières; 45. St-Alyre-

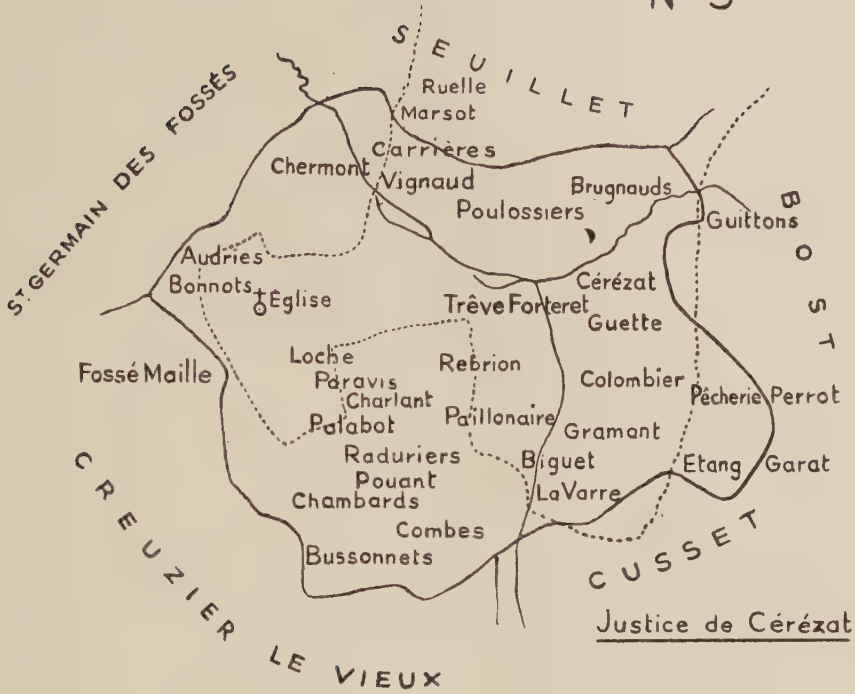
en-Montagne; 46. Pallières; 47. Châteldon; 48. Montaigu-hors-les-4-Croix; 49. Soule; 50. La Guillermie; 51. Chevalrigon; 52. Le Vernois.

Châtellenie de Vichy. — 53. Bussolle; 54. Droiturier; 55. Châtelus; 56. Saint-Pierre-Laval; 57. Arfeuilles; 58. Châtelmontagne; 59. Nizerolles; 60. Arronnes; 61. Mayet-de-Montagne; 62. Saint-Clément; 63. St-Nicolas-des-Biefs; 64. Ramillards; 65. St-Germain-des-Fossés; 66. Creuzier-le-Neuf; 67. St-Germain-en-Crépin; 68. Charneil; 69. Vozelles; 70. Vesse; 71. Vichy; 72. Abrest; 73. Brugheas; 74. Saint-Yorre; 75. Grandval et Vaux; 76. St-Germain-en-Molles; 77. Vauvre-de-Ris; 78. Charnat; 79. Saint-Christophe.

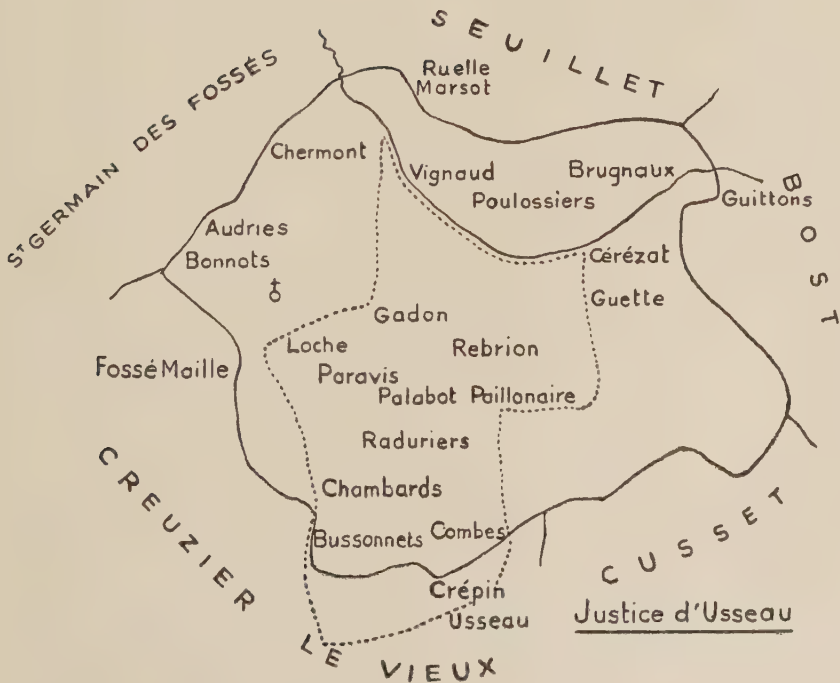
Prévôté de Cusset. — 80. Espinasse; 81. Creuzier-le-Vieux; 82. Cusset; 83. Le Vernet; 84. Abrest; 85. Busset; 86. Molles; 87. La Chapelle; 88. Arronnes; 89. Saint-Denis-Combarnazat; 90. Mons; 91. Limons; 92. Ris; 93. Lachaux; 94. Laprugne.



N° 5



N° 6



ABRÉVIATIONS

A. A. : *Archives de l'Allier.*

A. N. : *Archives Nationales.*

Auroux : AURoux DES POMMIERS. *Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais.*

B. N. : *Bibliothèque Nationale.*

Bosquet : *Dictionnaire raisonné des domaines et des droits domaniaux.*

Chabrol : *Coutumes générales et locales de la province d'Auvergne.*

Encyclopédie : *Encyclopédie méthodique des Finances.*

Fiefs du Bourbonnais : A. DE LA FAIGE et R. DE LA BOUTRESSE : *Les Fiefs du Bourbonnais* (arrondissement de Lapalisse).

Fontanon : *Les édits et ordonnances des rois de France.*

Isambert : *Recueil général des anciennes lois françaises.*

Nicolay : *Générale description du Bourbonnais.*

Ord. : *Recueil des ordonnances des rois de la troisième race.*

INTRODUCTION

La paroisse de Creuzier-le-Neuf, qui fait l'objet de la présente étude, avait sensiblement les limites de la commune du même nom qui l'a remplacée (1), et qui fait partie du département de l'Allier. Elle joignait, comme aujourd'hui la commune, les paroisses de Saint-Germain-des-Fossés et de Seuillet au nord, de Bost à l'est, de Cusset au sud, et de Creuzier-le-Vieux à l'ouest.

La paroisse de Creuzier-le-Neuf, avec sa voisine Creuzier-le-Vieux, occupait les collines qui bordent la rive gauche de l'Allier, entre les villes de Saint-Germain-des-Fossés au nord, et de Cusset et Vichy au sud. La majeure partie de Creuzier-le-Vieux était située sur le versant occidental, regardant la rivière d'Allier et, dans le lointain, le Puy-de-Dôme et la chaîne d'Auvergne. Sur le versant oriental, face à la plaine s'étendant en direction de Lapalisse, arrosée par le ruisseau du Mourgon, et barrée à l'horizon par les contreforts des monts du Forez, se trouvait Creuzier-le-Neuf, ainsi que le village de Crépin, appartenant à Creuzier-le-Vieux.

Chacune des deux paroisses ne formait pas une agglomération unique, groupée autour de l'église ; elles étaient constituées, comme ^{le} sont encore les deux communes, par une série de hameaux dispersés dans la campagne ; l'église de Creuzier-le-Vieux était isolée de toute habitation, et celle de Creuzier-le-Neuf n'avait autour d'elle que quelques maisons composant le bourg qu'avait créé l'abbaye de Mozat en fondant la paroisse.

Le sol des Creuziers, compris dans la Limagne bourbonnaise, est fertile. Après les dévastations causées par les guerres, il se couvrait de forêts et de broussailles, pendant que la population se raréfiait ; la tranquillité revenue, il se repeuplait et la culture y devenait prospère. On y trouvait en abondance les céréales, la vigne, le chanvre, les fruits. Dans les derniers siècles de la monarchie, les deux paroisses exportaient notamment du vin et des pommes, qui, embarqués sur l'Allier, étaient acheminés par la Loire et le canal de Briare jusqu'à Paris (2).

(1) La commune a actuellement 501 habitants ; mais elle a été plus peuplée dans le passé.

(2) *Mémoire de la généralité de Moulins*, de l'intendant LE VAYER, éd. Flament, Moulins, 1906, p. 14 et 19.

L'histoire de Creuzier-le-Neuf reste obscure jusqu'à la fin du XIII^e siècle ; seule une bulle du Pape Alexandre III, de 1165 (3), révèle que l'église appartenait alors à l'abbaye bénédictine de Mozat. Ce n'est qu'à partir de 1300 que quelques chartes anciennes commencent à apporter des éclaircissements.

On peut cependant se représenter de la façon suivante ce que fut, dans les grandes lignes, la région des Creuziers pendant la période antérieure. Sous le nom de Crusiacus, cette région comprenait, à l'origine, tout le territoire qui a formé plus tard les deux paroisses de Creuzier-le-Vieux et Creuzier-le-Neuf.

Le nom de Crusiacus (4), comme le montre sa terminaison en *acus*, est d'origine gallo-romaine. Crusiacus était situé sur le trajet de la grande voie romaine de Lyon à Bordeaux, entre les deux étapes de Vorogio (Vouroux, faubourg de Varennes), et *Aquae calidae* (Vichy), mentionnées par la table de Peutinger.

Les vestiges romains découverts à Creuzier, ainsi que dans le voisinage immédiat, à Saint-Germain-des-Fossés, à Cusset et à Vichy (5), attestent que, pendant la domination romaine, la région, comme d'ailleurs la majeure partie de la Gaule, était occupée par une population abondante et industrielle.

Après l'évangélisation du pays, une église fut créée sur le territoire des Creuziers. Dédiée à saint Martin, elle était située, à la place même qu'occupe aujourd'hui l'église de Creuzier-le-Vieux, en bordure de la voie romaine qu'avait parcourue l'apôtre au cours de ses prédications.

Il est plus difficile d'entrevoir ce que fut le sort de la région pendant les cinq ou six siècles qui suivirent la chute de l'empire romain. Elle fut probablement éprouvée par les luttes de la royauté franque contre les ducs d'Aquitaine, puis par les troubles qui marquèrent les premiers temps de la féodalité. Il est possible cependant que dès le VII^e ou le VIII^e siècle l'Eglise ait possédé une grande partie du pays. L'Eglise, en effet, avait constitué dès cette époque un temporel important qui lui provenait tant de la munificence des rois que des dons des particuliers. L'évêque de Nevers avait des terres sur lesquelles il avait établi au VIII^e siècle l'abbaye de Cusset, dont la dotation s'étendait sur les Creuziers ; l'abbaye de Mozat, dont l'origine remontait au VII^e siècle, détenait des biens sur lesquels elle devait fonder à la fois l'église de Creuzier-le-Neuf et le prieuré de Saint-Germain-des-Fossés, pourvu lui-même d'un patrimoine qui débordait largement sur les Creuziers ; les lieux sur lesquels furent édifiés

(3) CHAIX DE LAVARENÈ : *Monumenta pontificia arvernica*, p. 267.

(4) L'orthographe a varié suivant les époques : Crusiacus (1351), Crusec (1165), Crozet (1248), Cruzier (1443), Cruzez, Crouziet, Crusiet (1452), Cruziet (1461-1488), Creuzet (1500), Creuziet (1684).

(5) Abbé MORET : *Paroisses Bourbonnaises*, pp. 17, 49, 114 ; AUBERT DE LA FAIGE et DE LA BOUTRESSE : *Les Fiefs du Bourbonnais*, p. 158, n° 2. Plusieurs historiens ont placé à Creuzier l'endroit où César traversa l'Allier pour rejoindre Vercingétorix.

les prieurés de Pouant et de Gramont, dans le ressort de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, étaient peut-être également déjà aux mains de l'Eglise.

*
* *

Mais les biens que les évêchés et les monastères possédaient dans les Creuziers eurent vraisemblablement à souffrir, d'abord des abandons que Charles Martel exigea de l'Eglise au profit de ses fidèles, ensuite des empiètements des féodaux qui usurpèrent sans scrupule, au moyen âge, les avoirs et les ressources des établissements religieux. On sait, par exemple, qu'au *xi*^e siècle, Archambaud de Bourbon tenait l'abbaye de Cusset en fief de l'évêque de Nevers (6). On peut penser, d'autre part, que les spoliations dont a été victime l'abbaye de Saint-Denis pour son prieuré de la Chapelle-Aude, proche de notre région, n'ont pas épargné les possessions de l'Eglise sur les Creuziers. Mais, comme à la Chapelle-Aude (7), l'Eglise put sans doute récupérer, après la réforme grégorienne, une partie des biens qui lui avaient été enlevés.

Nous arrivons ainsi à la fin du *xiii*^e siècle, époque à laquelle nous sortons quelque peu des ténèbres, et où des documents d'archives nous montrent, implantés à Creuzier-le-Neuf, deux seigneurs laïques titulaires de fiefs, et l'abbaye de Mozat en possession à la fois de l'église de Creuzier-le-Neuf, qu'elle avait créée, et d'un fief séculier.

*
* *

Nous allons examiner, dans un premier chapitre, la situation qu'occupait la paroisse de Creuzier-le-Neuf dans les grandes divisions politiques ; les chapitres suivants exposeront comment elle se plaçait dans les circonscriptions administratives (vigueries, prévotés, châtelainies) ou financières (généralités, élections), en même temps que seront étudiés l'organisation religieuse, les seigneuries, la justice, ainsi que la dîme et les principaux impôts applicables dans la paroisse (taille, gabelle, aides, traites).

Pour cela, nous utiliserons les documents anciens qui ont pu être trouvés ; mais pour la période antérieure à ces documents, dont il faut tenir compte pour suivre l'enchaînement des faits, il sera fait appel aux enseignements des historiens.

(6) LESPINASSE : *Les Chartes de Saint-Cyr de Nevers*, charte n° 100.

(7) CHÉNON : *Histoire et coutume du prieuré de la Chapelle-Aude*.

CHAPITRE PREMIER

LA PAROISSE DE CREUZIER-LE-NEUF DANS LES DIVISIONS POLITIQUES

Les deux paroisses de Creuzier-le-Vieux et Creuzier-le-Neuf appartenaient anciennement au diocèse de Clermont qui englobait tout le pays des Arvernes. Par conséquent, aux temps de la Gaule celtique et de la Gaule romaine, le territoire de l'une et l'autre paroisse se trouvait en Auvergne ; il resta auvergnat jusqu'au ^{xiii}^e siècle, époque à laquelle il fut rattaché en partie aux possessions du sire de Bourbon. Creuzier-le-Neuf partagea ainsi d'abord le sort de l'Auvergne pour suivre ensuite les destinées à la fois de l'Auvergne et du Bourbonnais.

La situation de la région, dans le cadre de l'histoire générale, peut se résumer de la façon suivante :

Après la conquête de César (50 av. Jésus-Christ), la Gaule, étant devenue partie intégrante de l'empire romain, l'Auvergne devint romaine et le resta jusqu'en 475, époque à laquelle elle fut cédée par l'empire, en même temps que toute l'Aquitaine première, dont elle faisait partie, aux Wisigoths, que Rome avait installés, comme fédérés, en 418, dans l'Aquitaine seconde, et qui s'étaient déjà emparés par la force du Limousin et du Berry, dans l'Aquitaine première. L'Auvergne fit dès lors partie, mais pour peu de temps, du royaume des Wisigoths.

Après la victoire de Clovis à Vouillé, en 507, l'Auvergne, dont les contingents militaires, sous la conduite d'Apollinaire, fils de Sidoine (1), avaient combattu contre Clovis dans les rangs des Wisigoths, passa sous la domination des Francs.

Dans les partages du royaume franc qui suivirent la mort de Clovis, l'Auvergne fut attribuée à l'Austrasie. Mais l'autorité des Mérovingiens y fut plus nominale qu'effective ; dès la fin du ^{vii}^e siècle et au début du ^{viii}^e, l'Aquitaine, bien que répartie entre les trois royaumes

(1) Sidoine Appollinaire, évêque de Clermont, avait vaillamment défendu la ville épiscopale contre les Wisigoths qui tentaient de s'en emparer en 474.

d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne (2), tentait de se rendre indépendante sous les ducs Loup et Eudes ; en 768, Pépin le Bref devait la reconquérir sur Waïfre, duc d'Aquitaine.

En 781, Charlemagne érigea l'Aquitaine en royaume pour son fils Louis le Pieux (3).

En 817, trois ans après la mort de Charlemagne, son successeur, Louis le Pieux, donna le royaume d'Aquitaine à son fils Pépin ; puis, après la mort de ce prince, à son dernier fils, Charles le Chauve, déjà roi de Neustrie (839). Mais en juin 845, il fut contraint, par le traité de Saint-Benoît-sur-Loire, de rendre la plus grande partie de l'Aquitaine, y compris l'Auvergne, sous engagement de fidélité toutefois, à Pépin II, fils de Pépin.

Bientôt la faiblesse des derniers carolingiens amena l'émiettement du pouvoir et la constitution de la féodalité. De puissantes seigneuries se constituèrent en Auvergne ; elles devinrent à peu près indépendantes, sous les suzerainetés superposées, mais souvent aussi lointaines l'une que l'autre, du duc d'Aquitaine et du roi de France.

En 1152, Eléonore d'Aquitaine, qui avait été la femme du roi de France Louis VII, épousa Henri Plantagenet, fils du comte d'Anjou, qui devint roi d'Angleterre en 1155, et lui porta l'Aquitaine en dot. L'Auvergne, qui n'avait pas cessé de relever du duché d'Aquitaine, passa ainsi dans la mouvance du roi d'Angleterre, tout en restant, il est vrai, sous la suzeraineté du roi de France.

Au commencement du XIII^e siècle, Philippe-Auguste, après avoir sous-trait l'Auvergne à la dépendance de l'Angleterre, chargea le sire de Bourbon, Guy de Dampierre, de mettre à la raison le comte d'Auvergne, qui avait dévasté l'abbaye de Mozat, placée sous sa sauvegarde. Le comte d'Auvergne fut contraint de demander la paix ; Philippe-Auguste prononça la confiscation de toutes ses terres, dont il donna quelques-unes à Guy de Dampierre, pour le récompenser de ses services, ne faisant du reste, en cela, que régulariser sans doute des empiètements antérieurs que les sires de Bourbon ne s'étaient pas fait faute de réaliser aux dépens de leurs voisins.

Ce fut probablement alors que la majeure partie de Creuzier-le-Neuf fut séparée de l'Auvergne pour être incorporée définitivement au Bourbonnais. En tous cas, le fief de Creuzier-le-Neuf, qui ne couvrait toutefois qu'une fraction de la paroisse, ainsi que celui d'Usseau, dont le centre était à Creuzier-le-Vieux, mais qui s'étendait largement sur Creuzier-le-Neuf, relevaient du Bourbonnais à la fin du XIII^e siècle, époque à laquelle Rougier de Mariol, seigneur de Creuzier-le-Neuf, et

(2) Le Berry avait été attribué au royaume de Bourgogne et le Limousin à celui de Neustrie.

(3) Un des quatre domaines où résidait Louis le Pieux, dont la capitale était Toulouse, se trouvait à Ebreuil, en Auvergne.

Etienne de Chastel, seigneur d'Usseau, faisaient aveu de leurs possessions au seigneur de Bourbon.

A partir de ce moment, la paroisse de Creuzier-le-Neuf se trouva ainsi divisée entre les deux provinces d'Auvergne et du Bourbonnais. Le sud-est et l'est étaient à l'Auvergne, et le surplus, les trois-quarts environ, au Bourbonnais. La limite entre les deux provinces était très sinueuse et quelque peu incertaine (4). Elle entrait à Creuzier-le-Neuf par les Guittons, passait à Celzat, à la Guette, à Gramont, aux Raduriers, se dirigeait sur les Bravets, dans la paroisse de Creuzier-le-Vieux, revenait sur les Chambars, et traversait les Busscnets pour aller ensuite aux Arloings, à Creuzier-le-Vieux (5).

Par la suite, la limite des deux provinces, dans l'intérieur de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, ne subit plus de modifications jusqu'à la Révolution. Certaines paroisses limitrophes furent encore détachées de l'Auvergne pour être réunies au Bourbonnais : Vichy en 1372, et Saint-Germain-des-Fossés en 1377 ; mais, en 1416, Jean de Bourbon, qui avait épousé Marie de Berry, devint duc d'Auvergne par son mariage, et les sires de Bourbon, ayant dès lors réuni sur leur tête les deux duchés, n'eurent plus aucun intérêt à agrandir le Bourbonnais aux dépens de l'Auvergne.

(4) Cf. un procès-verbal du 18 janvier 1698 de l'archiprêtre de Cusset, reproduit dans *l'Histoire de Cusset*, de FOURNERIS (p. 177 de la réimpression de 1956).

(5) D'après la carte de Cassini, de 1768, les lieux suivants étaient en Auvergne : le Colombier, Biguet, Pouant, les Combes ; les domaines ou hameaux ci-après étaient sur la limite des deux provinces : la Guette, les Raduriers, les Chambars, les Bussonnets ; mais les données de cette carte ne doivent pas être acceptées sans précaution : ainsi, elle place, pour Creuzier-le-Vieux, Crépin en Auvergne, alors que, d'après diverses pièces de procédure devant l'élection de Gannat et des quittances de droits d'aides, Crépin se trouvait en Bourbonnais.

L'aveu et dénombrement de Badier de Verseilles, de 1785, place la cour du château de Cérizat et le Grand Domaine, partie en Auvergne et partie en Bourbonnais et, d'après celui de François Saladin de Montmorillon, de 1696, le domaine Biguet est en Auvergne.

CHAPITRE II

LA PAROISSE DANS LES DIVISIONS ADMINISTRATIVES

La Gaule, après les campagnes de César (50 av. J.-C.), devint une province romaine, sans qu'un régime administratif bien déterminé lui eut été donné. Ce ne fut qu'en 27, l'année de la fondation de l'empire, qu'elle reçut sa première organisation. La Gaule chevelue, c'est-à-dire la Gaule moins la provincia, qui prit alors le nom de Narbonnaise, fut divisée en trois parties : Celticum, Belgia et Aquitania, ayant chacune à sa tête un légat de l'empereur.

La cité des Arvernes, dans laquelle était Creuzier, fut maintenue avec les limites territoriales qu'elle avait aux temps celtiques, et se trouva comprise dans l'Aquitaine, qui s'étendait de la Garonne à la Loire.

Dans la seconde moitié du iv^e siècle, l'Aquitaine, qui, au cours du iii^e siècle, avait déjà été amputée, au sud, de la Novempopulanie, et dont le chef-lieu avait été alors fixé à Bourges, fut séparée de sa partie sud-ouest, qui devint la seconde Aquitaine, avec Bordeaux pour chef-lieu ; l'Auvergne resta à la première Aquitaine, qui conserva Bourges comme capitale. En même temps, la Gaule fut divisée en deux diocèses civils, et l'Aquitaine fut comprise dans le diocèse du midi qui avait Vienne pour centre.

Sous l'administration romaine, les différentes cités de la Gaule conservèrent leur organisation, avec les subdivisions en pagi dont l'existence est mentionnée par César (1). On ignore le nombre de pagi que pouvait comprendre la cité d'Auvergne ; si l'on s'en rapporte à la vie de Saint Ménélaë, dont les énonciations sont toutefois sujettes à caution, il y aurait eu un pagus de Vichy dans lequel Creuzier aurait pu se trouver (2).

(1) *De bello gallico*, I, 12 et VI, 11.

(2) CHAZAUD : *Chronologie des sires de Bourbon*, éd. Fazy, p. 122.

Les Wisigoths, devenus maîtres de l'Auvergne en 475, et les Francs, qui se substituèrent à eux en 507, ne touchèrent pas aux divisions de la Gaule en cités que Rome avait maintenues ; mais les répartitions romaines en diocèses et provinces disparurent. L'Auvergne conserva son individualité, mais elle fut placée sous l'autorité d'un comte que mirent à sa tête les Wisigoths d'abord, puis les Francs.

A l'époque carolingienne, le terme ancien de *civitas* avait disparu, et l'Auvergne était indifféremment désignée dans les textes par les mots *pagus*, *ducatus* ou *comitatus*. Le mot *pagus* avait perdu sa signification primitive de subdivision de la cité. L'Auvergne était répartie en circonscriptions nouvelles, dites *vigueries* (*vicaria*), commandées par un délégué du comte, le vicaire ou *viguiier*. Les *vigueries* étaient elles-mêmes subdivisées parfois en centaines, ou *aices* (3).

Chabrol, qui fut, à la fin de la monarchie, lieutenant criminel de la sénéchaussée d'Auvergne, et qui descendait d'une famille de magistrats et de légistes de la capitale judiciaire de la province, a dénombré 41 *vigueries* auvergnates, en ajoutant que sa liste était probablement incomplète (4). Il y manquait en effet notamment Gannat et Denœuvre, situés dans la partie de l'Auvergne ultérieurement rattachée au Bourbonnais ; il est possible qu'il y ait eu également une *viguerie*, bien qu'elle ne soit citée dans aucun texte, soit à Vichy, soit peut-être à Cusset, qui avait vu sa population s'accroître pendant que Vichy perdait l'importance qu'elle avait eue au temps des Romains (5). Le nombre des *vigueries* a du reste dû varier au cours de leur existence qui ne se prolongea probablement pas au-delà du ix^e siècle.

Le régime féodal vint alors bouleverser l'organisation carolingienne ; les comtes et les *viguiers* se rendirent indépendants et usurpèrent les droits régaliens ; c'est l'époque où le *viguiier* de Denœuvre commença à se tailler, aux dépens de ses voisins, le domaine qui devait devenir à la longue le duché de Bourbonnais.

Jusqu'à Philippe-Auguste, qui rétablit l'autorité royale en Auvergne, l'organisation de la région reste confuse et ce n'est qu'à partir du xiii^e siècle que l'on en aperçoit la disposition.

Dès avant cette époque, le gouvernement royal avait établi dans son domaine des *prévôts*, chargés de l'administration. Le *prévôt*, comme son nom l'indique (*præpositus*), était dans sa circonscription le préposé du roi ; il le représentait en toutes choses, assurant l'exécution de ses ordres, rendant la justice en son nom, régissant ses intérêts pécuniaires, veillant à la conservation de ses droits ; il recouvrait également les redevances dues au roi dans le ressort de sa *prévôté*, à l'exception,

(3) Le terme « *aice* » paraît du reste avoir été employé pour désigner une *viguerie* aussi bien qu'une centaine (CHAZAUD, cf. cit. p. 135 ; CHABROL, I, p. LIV).

(4) CHABROL, I, p. LV.

(5) CHAZAUD, p. 132.

depuis le milieu du ^{xiv}^e siècle, des droits d'aides, dont la perception était attribuée aux élus.

A partir de Philippe-Auguste, de nouveaux délégués du roi apparurent, dont l'installation progressa toutefois lentement. Ce furent les baillis et sénéchaux, chargés de la surveillance des prévôts et de la centralisation de leur gestion. Ces nouveaux délégués réunissaient un certain nombre de prévôtés dans leur circonscription, qui prirent le nom de bailliage dans le nord et de sénéchaussée dans le midi.

Les titulaires des grands fiefs avaient suivi l'exemple de la royauté ; ils avaient établi sur leurs terres des délégués auxquels ils confiaient l'exercice de leurs droits et qui portaient des noms différents suivant les régions : prévôts et châtelains entre autres. Quand les grands fiefs furent plus tard réunis à la couronne, ce fut le plus souvent sans changement dans la façon de désigner ces représentants.

Le territoire qui avait composé la cité d'Auvergne fut ainsi, dès le ^{xiii}^e siècle, divisé en prévôtés ; il y en eut une à Vichy et une à Cusset, qui toutes deux étaient comprises dans le bailliage d'Auvergne (6). Creuzier-le-Neuf appartenait à l'une ou à l'autre de ces deux prévôtés, sans qu'il soit possible de mieux préciser.

Pendant l'apanage d'Alphonse de Poitiers, de 1241 à 1271, les prévôtés d'Auvergne furent désignées sous le nom de baylies (7), avec, à leur tête, un bayle. Elles reprirent l'appellation de prévôté à la fin de l'apanage.

Quand, en 1372, la prévôté de Vichy fut acquise par les sires de Bourbon, elle prit le titre de châellenie qu'elle conserva jusqu'à la fin de l'ancienne régime.

Billy, qui était une localité de peu d'importance, distante de Creuzier d'une lieue et demie, et qui n'avait jamais été le siège d'une viguerie ou d'une prévôté, devint le siège d'une châellenie du Bourbonnais, après que le seigneur de Bourbon s'y fût installé en 1232 et y eût fait construire une puissante forteresse. Elle figure, à ce titre, dans les comptes du Bourbonnais de 1286 et 1287 (8), et subsista, ensuite, jusqu'à la Révolution.

Cusset, resté en Auvergne, garda toujours son titre de prévôté ; en 1640, les fonctions du prévôt furent unies à celles du bailli, en exécution de l'article 50 de l'ordonnance d'Orléans de 1561, d'après lequel les sièges et offices du prévôt et autres subalternes des baillis établis dans les villes de leur résidence devaient être supprimés à mesure de leur vacance. Cusset n'eut ainsi plus de prévôt, mais restait une prévôté gérée par le bailli.

(6) Comptes de Jean de Trie, de 1293, et de Gérard de Paray, de 1299 (Auguste CHASSAING : *Spicilegium brivatense*, pp. 199 et 248) ; ordonnance de Philippe le Long, de juin 1319 (ord., I, 688).

(7) Une liste des baylies est donnée par BOUTARIC, dans *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 173.

(8) MONICAT et DE FOURNOUX : *Chartes du Bourbonnais*, n° 207.

Les prévôtés et les châtellenies qui, comme nous venons de le voir avaient été déchargées des aides en faveur des élus, furent ensuite desaisies de tous maniements de fonds par la création de receveurs chargés des recouvrements pécuniaires. Elles n'en conservèrent pas moins, en sus de leur rôle judiciaire, des attributions administratives sur lesquelles nous sommes mal informés ; mais le fait que la description générale du Bourbonnais a été dressée par Nicolay en 1569, principalement au vu des documents des prévôtés et châtellenies, montre l'importance qu'elles avaient conservée comme représentantes du pouvoir central ; les volumes du terrier de la châtellenie de Billy que détiennent les archives de l'Allier (9) témoignent en outre qu'elles avaient gardé la surveillance et la conservation des droits patrimoniaux du duc, puis du roi. La prévôté ou châtellenie était le centre administratif de base, où, en dehors de la justice qui y était rendue, se trouvaient groupés différents organes de l'administration. A Vichy et à Billy, par exemple, siégeaient des délégués ou des commis des élus ; d'autre part les prévôtés et les châtellenies restèrent, jusqu'à la fin de la royauté, des subdivisions des élections (10) ; toutefois, elles perdirent une partie de leur activité administrative quand, après l'installation des intendants, ces derniers se firent représenter dans les principales villes de leur généralité par des subdélégués qui devinrent les représentants indirects du pouvoir central.

L'étendue et la consistance des prévôtés et châtellenies a souvent varié au cours du temps. La prévôté de Cusset, par exemple, qui était constituée par 23 paroisses d'après le compte de Berthon Sanadre, receveur d'Auvergne, pour l'année 1401 (11), n'en comprenait plus que 17, en partie différentes, en 1685 (12). Il semble, toutefois, que leur composition n'ait plus varié pendant les deux derniers siècles de la royauté.

*
**

Le châtelain, dans les châtellenies du Bourbonnais, fut le représentant du pouvoir ducal jusqu'à la réunion de la province à la couronne ; il devint ensuite le représentant du roi et il le resta même lorsque le duché fut engagé ou donné en douaire. Mais dans les derniers siècles de la royauté, un grand nombre de châtelains nouveaux apparurent, qui n'avaient rien de commun avec ceux que nous venons de voir. Tous les juges des seigneurs justiciers avaient pris ce titre, et leur ressort s'appelait châtellenie. Il en était ainsi pour le juge du seigneur de Saint-Germain-des-Fossés et pour celui du prieur de la même ville. Le juge du seigneur de Cérézat se disait également châtelain ; l'étendue de la juridiction des uns et des autres était devenue une châtellenie.

(9) A. A., A, 28 et 29.

(10) Cf. ci-après, chapitre VI, section 3.

(11) CHASSAING : *Spicilegium brivatense*, p. 456.

(12) *Procès-verbal de la généralité de Moulins*, de l'intendant FLORENT D'ARGOUGES, éd. Vayssières, p. 159.

Mais seules Billy et Vichy étaient, dans la région, le siège d'une châteltenie au sens juridique et historique du terme.

*
**

La paroisse de Creuzier-le-Neuf appartient d'abord à l'une des deux prévôtés de Cusset ou de Vichy. Quand le sire de Bourbon entra, au début du xiii^e siècle, en possession d'une partie de la paroisse, cette partie fut rattachée à la châteltenie de Billy, pour passer ensuite à celle de Vichy à la fin du xiv^e siècle. Quant à la fraction de la paroisse restée auvergnate, elle demeura comprise dans la prévôté de Cusset.

Cette répartition ne semble toutefois pas toujours avoir été respectée et, dans les actes de foi et hommage ou d'aveu et dénombrement des xvii^e et xviii^e siècles, les fiefs de Cérézat, Gramont et Pouant furent mentionnés comme appartenant à la châteltenie de Billy, bien qu'ils aient été situés en tout ou en partie en Auvergne. Il en a été ainsi dans les aveux de Louis d'Apchon de 1695 (13) et de Badier de Verseilles de 1778 (14), concernant Cérézat ; dans les actes de foi et hommage et d'aveu et dénombrement d'Ameil, de 1715 (15), ainsi que pour la foi et hommage du même en 1722 (16), relatifs à Gramont, et pour l'aveu de Vigier de 1748 (17), relatif à Pouant. Par contre, les dîmes des mêmes fiefs de Gramont et de Pouant ont été rattachées à la châteltenie de Vichy, dans les aveux d'Ameil de 1696 (18) et des héritiers Vigier de 1783 (19). D'autre part, l'aveu de Badier de Verseilles, de 1778, précité, situe le fief de Gramont dans la châteltenie de Vichy. Enfin, dans les serments de foi et hommage faits pour ses dîmes sur les deux Creuziers, sur Cusset et les paroisses voisines, le chapitre de Cusset a déclaré, en 1686, les tenir en fief de « sa majesté à cause de son château de Cusset » (20) alors qu'en 1716 il reconnaît les tenir du roi « à cause de son duché de Bourbonnais, châteltenies de Billy et Vichy » (21).

Si ces divergences ne sont pas dues à des raisons qui nous échappent, — peut-être à la rémunération des officiers qui intervenaient à la réception et à la publication des actes, — elles ne peuvent s'expliquer que si les intéressés, comme les autorités auxquelles ils s'adressaient, n'étaient pas exactement fixés sur l'étendue ou la compétence des prévôtés et des châteltenies.

(13) A.N., P. 475⁴, n° 1.918.

(14) A.A., G. 56¹.

(15) A.N., P. 477², n°s 1.476 et 1.468.

(16) A.N., P. 478², n° 2.260.

(17) A.A., G. 56¹.

(18) A.N., P. 475⁶, n° 974.

(19) A.A., G. 56¹.

(20) A.N., P. 474³, n° 589.

(21) A.N., P. 477³, n° 1.511.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE DE CREUZIER-LE-NEUF

Quand la Gaule fut évangélisée, le territoire des Creuziers se trouva compris dans l'évêché de Clermont, qui embrassait tout le pays des Arvernes (1) et dont les limites atteignaient, au nord, les lieux où se trouve aujourd'hui la ville de Moulins. L'Auvergne entière ne formait alors qu'une seule paroisse qui avait son siège dans la ville épiscopale. Des églises furent ensuite bâties dans les centres importants ; mais ce n'est pas avant le v^e siècle que commencèrent à s'élever les premières églises rurales, qui furent généralement construites le long des voies romaines que suivaient les évangélistes. On peut penser que c'est vers cette époque qu'apparut une église à Creuzier, sur la grande route romaine de Lyon à Bordeaux, à l'emplacement où se trouve maintenant l'église de Creuzier-le-Vieux. La circonscription de l'église primitive de Creuzier fut plus tard scindée en deux, pour former les paroisses de Creuzier-le-Vieux et Creuzier-le-Neuf. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle la division eut lieu et où fut créée la paroisse de Creuzier-le-Neuf, par démembrement de celle de Creuzier, qui prit désormais le nom de Creuzier-le-Vieux. Mais le fait que dans les vieux textes, les deux églises sont appelées *Crusiacus vetus* et *Crusiacus novus*, l'adjectif étant placé après le nom, porte à supposer que la division n'est pas antérieure au xi^e ou au xii^e siècle (2). C'est d'ailleurs à cette époque que commença une période de prospérité relative, amenant le repeuplement des campagnes, après les dévastations des Normands, des Sarrazins et des Hongrois.



Les églises rurales ont été généralement fondées sur leurs domaines par les grands propriétaires, parfois laïques, souvent ecclésiastiques.

(1) Le diocèse de Saint-Flour fut créé en 1317, par le Pape Jean XXII, qui détacha à cet effet la Haute-Auvergne du diocèse de Clermont.

(2) L'église actuelle a été construite en fin du xi^e siècle, ou au début du xii^e (*Les églises de France, Allier*, Paris, 1937).

Les fondateurs désignaient eux-mêmes les prêtres chargés de les desservir ; mais après la réforme grégorienne, au ^x^e siècle, la nomination des curés leur fut retirée pour être réservée aux évêques. Les fondateurs conservaient toutefois, sur les églises, un patronage qui leur permettait de présenter un candidat au choix de l'évêque et de percevoir des redevances sur les biens de la cure. Les biens dont l'église avait été dotée par le fondateur au moment de sa création constituaient le « bénéfice de la cure » et la désignation d'un prêtre pour remplir les fonctions sacerdotales donnait en même temps à ce dernier la jouissance des biens composant le bénéfice.

En droit canonique, on distinguait la présentation au bénéfice d'une cure, l'institution et la collation. La présentation consistait à choisir un clerc idoine et à le présenter à l'évêque pour qu'il lui remette le bénéfice. La remise du bénéfice au clerc choisi constituait la collation. L'institution comprenait un ensemble de droits dont les deux principaux étaient le droit de visite ou d'inspection et le droit de levée qui donnait à l'autorité la faculté de modifier la dotation de la cure et, en particulier, l'attribution des dîmes. Le droit d'institution, qui appartenait primitivement au présentateur, tendit, surtout à partir du concile de Trente (1545-1560), à passer aux évêques, à qui il appartenait entièrement au ^{xvii}^e siècle ; toutefois, les grandes abbayes conservèrent souvent sur les églises qu'elles avaient fondées un droit de visite qu'elles exerçaient concurremment avec l'évêque ; d'autre part, le droit de présentation avait été restreint dans une certaine mesure par le concordat de Bologne, de 1516, en ce sens qu'une partie des bénéfices mineurs, parmi lesquels se trouvaient comprises les cures, devait être réservée aux clercs gradués des universités ; le concordat, sur ce point, ne faisait du reste que consacrer les règles précédemment suivies.

Lorsque le fondateur d'une église était un ecclésiastique, il prenait le titre de curé primitif de la paroisse s'il n'exerçait pas directement le ministère ; il se faisait alors représenter par un prêtre qui desservait la paroisse et qui était dit chapelain, vicaire perpétuel ou même plus tard curé (3).

Le curé primitif avait droit aux dîmes et aux oblations de la paroisse, à moins qu'il ne les eût abandonnées, en tout ou en partie, au vicaire perpétuel ; dans ce dernier cas, les dîmes et les oblations, jointes aux terres données à l'église au moment de sa fondation, faisaient partie du bénéfice de la cure.

*
* * *

La paroisse de Creuzier-le-Neuf a été créée par l'abbaye de Mozat qui en partageait le patronage avec sa filiale le prieuré de Saint-Germain-des-Fossés ; à l'abbé appartenait le droit de présenter à l'évêque

(3) Une déclaration du roi du 5 octobre 1726 autorisait le vicaire perpétuel à prendre le titre de curé.

un candidat à la cure, et au prieur étaient attribuées les redevances de patronage (4).

Cette dualité dans les prérogatives du patronage était exceptionnelle. Elle pourrait s'expliquer par le fait que la cure avait été fondée conjointement par l'abbaye et le prieuré ; mais, il semble plus logique de lui attribuer une autre origine ; l'église a probablement été créée avant le prieuré, la constitution de prieurés dépendant d'abbayes mères ne paraissant pas avoir été d'usage avant le ^{xiii}^e siècle ; dès lors, on peut penser que quand l'abbé de Mozat a établi le prieuré de Saint-Germain-des-Fossés, il a compris dans la dotation du prieuré les droits pécuniaires attachés au patronage de l'église de Creuzier-le-Neuf, se réservant le droit de présentation qui était l'élément honorifique du patronage.

Cette communauté dans l'exercice du patronage n'a pas été sans soulever des difficultés, dans les siècles qui suivirent, entre l'abbé et le prieur, d'une part, entre le curé et le prieur d'autre part.

Si l'abbé de Mozat n'a jamais contesté au prieur le droit de percevoir les redevances de patronage, qui étaient de 15 sols et une livre et demie de cire, le prieur a souvent revendiqué le droit de présentation qu'exerçait l'abbé. Le bénéfice de la cure était important (5) et attirait les convoitises des clercs gradués des universités, qui avaient la priorité sur une partie des bénéfices curiaux ; ils intriguaient pour obtenir la cure de Creuzier-le-Neuf, les uns à l'abbaye, les autres au prieuré. L'abbé et le prieur, chacun de son côté, proposait à l'évêque un des prêtres qui les avaient sollicités ; l'évêque ne voulant pas exercer le choix donnait des lettres de provision aux deux candidats auxquels il restait la seule ressource de recourir à la justice séculière pour les départager.

C'est ainsi qu'une sentence de la sénéchaussée du Bourbonnais du 3 avril 1653 a attribué la cure à Pierre Fournier, qui avait été proposé par l'abbé, et écarté Jean-Baptiste Contancin, déjà curé de Seuillet, candidat du prieur.

Une autre sentence de la même juridiction, en date du 2 juin 1699, a donné la cure à Claude Aurouer, présenté par l'abbé, et éliminé Pierre Doutre, qu'avait désigné le prieur.

Un procès plus important, mettant aux prises trois prêtres concurrents, auquel étaient intervenus l'abbé et le prieur, a enfin tranché

(4) Les conditions dans lesquelles le patronage avait été partagé entre l'abbé et le prieur avaient été oubliées par les principaux intéressés eux-mêmes ; une consultation d'avocats de la sénéchaussée d'Auvergne du 9 avril 1771, donnée à la demande du curé, indique notamment : « C'est peut-être par des arrangements particuliers que la nomination a été dévolue à l'abbé et la redevance au prieur ». (A.A., G. 561).

(5) L'importance du bénéfice de la cure ressort des renseignements qui ont été donnés au sujet de la dîme et du terrier de la cure (chapitres IV et VIII). A la dîme et aux revenus des terres inscrites au terrier, s'ajoutaient les oblations et le casuel.

définitivement le différend ; il s'est déroulé d'abord devant la sénéchaussée de Bourbonnais, puis, sur appel, devant le parlement, et enfin devant le Grand Conseil à la requête du prieur qui s'était prévalu de lettres d'évocation générale dont bénéficiait l'ordre de Cluny. Les trois prêtres qui prétendaient s'installer concurremment dans le presbytère étaient :

1° Jean Raffier, bachelier en théologie, maître ès-arts de l'université de Paris, qui était déjà pourvu de la cure de Droiturier et du prieuré de Saint-Julien-en-Jaude, présenté par l'abbé ; il avait reçu des lettres de provision de l'évêque de Clermont, le 5 avril 1728.

2° Gilbert Mazière, « baptisé à Billy », qui avait des lettres de provision du même jour que le précédent ; le prieur l'avait proposé à l'évêque.

3° Claude Dulin, maître ès-arts de l'université de Bourges, à qui l'abbé, ayant déjà présenté un gradué, avait refusé son parrainage, mais qui avait néanmoins reçu des lettres de provision de l'évêque, le 24 septembre 1728.

Le Grand Conseil s'est prononcé par un arrêt du 15 septembre 1733 (6). Il a maintenu l'abbé « au droit et possession de présenter en « sa dite qualité à la cure » et fait défense au prieur « de l'y troubler » ; il a, en même temps, attribué la cure à Claude Dulin, qu'avait investi l'évêque, mais qui n'avait été présenté ni par l'abbé ni par le prieur.

Entre temps, et au cours du procès, l'évêque avait inspecté l'église et constaté, dans son procès-verbal de visite (7), que la cure était en litige « pour savoir qui est le véritable nominateur » et que le prêtre vicaire servant, qui avait déclaré se nommer Boïier, n'avait pu lui présenter les titres et papiers, qui se trouvaient « ès mains du sieur « Mazière, contendant à la cure ».

Avant que l'arrêt du Grand Conseil eut été rendu, les curés de Creuzier-le-Neuf refusaient de payer au prieur le droit de patronage ainsi qu'un cens de 6 deniers et une émine d'avoine (8), relatif à un bois de 3 septérées — défriché depuis et planté en vigne, — situé au terroir de Boispain et relevant de la censive du prieuré ; cependant, un de leurs prédécesseurs, Guillaume du Buisson, par un acte du 31 janvier 1492 (9) inscrit au terrier du prieuré, s'était reconnu débiteur de l'une et l'autre redevance. Les curés alléguaient que, du moment où l'abbé de Mozat revendiquait le droit de présentation, il jouissait de tous les privilèges de supériorité sur la cure et ne pouvait que posséder la totalité du patronage. Une sentence du 3 juillet 1705 (10), rendue

(6) A.A., G. 56¹.

(7) A.A., G. 56¹.

(8) L'émine valait 8 quarts et le quarton était l'équivalent de 26 litres 2 décilitres.

(9) A.A., G. 56¹.

(10) A.A., G. 56¹.

par le lieutenant général au bailliage de Cusset, commis pour statuer par un arrêt du Grand Conseil du 23 août 1703, condamna le curé Aurouer à payer les deux redevances au prieur. Mais les curés successeurs de Creuzier-le-Neuf n'en persistèrent pas moins dans le refus d'acquiescer amiablement les annuités dont leur prédécesseur de 1492 s'était reconnu débiteur et, jusqu'à la fin de l'ancien régime, ils ne les payèrent, — quand ils les payèrent, — qu'après des poursuites exercées par le prieur.

*
**

Dans l'organisation ecclésiastique, la paroisse de Creuzier-le-Neuf dépendait de l'archiprêtré de Cusset, de l'évêché de Clermont et de l'archevêché de Bourges ; elle fut supprimée par un arrêté du district de Cusset du 14 avril 1791 et réunie de nouveau à celle de Creuzier-le-Vieux. Elle a été rétablie en 1839 par l'évêque de Moulins (11).

*
**

En dehors de l'église de Creuzier-le-Neuf, il existait, sur le territoire de la paroisse, deux établissements monastiques, les prieurés de Gramont et de Pouant, dont il sera question au chapitre IV ci-après.

(11) Le diocèse de Moulins, créé d'abord en 1790 par la constitution civile du clergé, fut supprimé par le concordat de 1802, et définitivement rétabli en 1823.

CHAPITRE IV

LES SEIGNEURIES

La seigneurie était l'ensemble des terres sur lesquelles le possesseur d'un fief jouissait des droits et prérogatives attachés à la possession de son fief.

A l'origine, les fiefs étaient des domaines que les rois concédaient à leurs vassaux, à la charge de leur rendre la foi et l'hommage et de les servir en guerre. Les premières concessions portaient le nom de bénéfices et n'étaient faites que pour la vie de ceux qui les obtenaient ; à leur décès elles retournaient au roi. Sous le règne de Charles le Chauve les fiefs sont devenus transmissibles à la descendance masculine des premiers investis, mais il revenaient dans la main du concédant en l'absence de descendant mâle. Vers la fin de la seconde race des rois, les filles ont été admises à la succession, de sorte que les fiefs étaient devenus héréditaires. Mais il était encore interdit de les vendre sans l'autorisation du concédant. La faculté d'aliéner les fiefs a été accordée par les premiers Capétiens, à la charge de la foi et hommage par les acquéreurs et du paiement de droits de mutation au moment de chaque transmission.

Les premiers investis ont à leur tour sous-inféodé des domaines au profit de leurs propres vassaux ; les sous-inféodataires ont fait de même et se sont ainsi créé des vassaux.

Par ailleurs, les titulaires de fiefs ont concédé des domaines par des baux perpétuels, dont les bénéficiaires sont devenus leurs censitaires, ou tenanciers ; dans ce dernier cas, les domaines étaient tenus en roture, non plus à la charge de la foi et hommage, mais d'une redevance « in recognitionem directi domini », et sous la condition qu'au moment des mutations il serait payé des droits au seigneur concédant.

Par les inféodations et sous-inféodations, les fiefs se sont multipliés, comme les baux à cens, de telle sorte que le droit coutumier admettait généralement, et sauf exceptions, qu'il n'existait pas de terre qui ne soit tenue d'un seigneur, à titre de fief ou de censive.

Par la suite, la royauté a autorisé l'érection de rotures en fiefs et les roturiers, auxquels il était interdit de posséder des biens nobles, ont

été relevés de cette incapacité, à la charge de payer une finance au roi, le droit de franc fief.

*
**

La seigneurie était la base du régime féodal ; dans le principe, le seigneur, dans sa seigneurie, détenait les droits régaliens ; il rendait la justice, percevait l'impôt, exigeait le service militaire. Par la suite, la justice, avec ses attributs, se détacha souvent des autres éléments de la seigneurie, soit parce que concédée isolément par le suzerain à un vassal, soit à la suite d'aliénations ou de partages. A l'époque de la rédaction des coutumes il était admis que « fief et justice n'ont rien de commun », et que « peut être juridiction à un et le fief à un autre » (1).

Les juristes distinguaient alors deux catégories de seigneuries :

1° les seigneuries justicières, dans lesquelles le seigneur jouissait de droits honorifiques et de droits utiles,

2° les seigneuries de fief, ou seigneuries féodales et censières, ou seigneuries foncières, qui donnaient à leur possesseur le droit de directe seigneurie, c'est-à-dire le droit de demander à leurs tenanciers un certain nombre de redevances et de prestations.

Les seigneurs des deux catégories devaient à leur suzerain la foi et l'hommage, qui était exigé à chaque changement, tant de suzerain que de vassal. En Auvergne et en Bourbonnais ces changements ne donnaient pas lieu au paiement des redevances pécuniaires qui étaient exigibles dans une grande partie des coutumes (relief et rachat en cas de mutation à cause de mort, quint quand il s'agissait d'une aliénation) ; le vassal, dans les deux provinces, ne devait à son suzerain que « la bouche et les mains » (2).

Le serment de foi et hommage, qui remontait aux origines de la féodalité, était encore fidèlement observé pendant les derniers siècles de la royauté, et si le cérémonial en avait évolué, il n'en restait pas moins formaliste. Voici, à titre d'exemple, le procès-verbal de la foi et hommage d'un seigneur de Creuzier-le-Neuf au XVIII^e siècle (3) :

« Aujourd'hui, 1^{er} février 1715, pardevant nous, Claude Guerin, « écuyer, seigneur de Chermont, Conseiller du roi, président et lieutenant général en la chambre du domaine de Bourbonnais en présence « du procureur du roi, est comparu Messire Jacques Badier, chevalier, « seigneur de Verseilles, et autres ses terres, brigadier de cavalerie, « maréchal général des logis, des camps et armées du roi, chevalier de « l'ordre militaire de Saint-Louis, lequel nous a remontré qu'il a acquis « de messire Gilbert Gaspard de Chabannes, chevalier, seigneur « d'Apchon, et autres ses terres, premier baron d'Auvergne, et de

(1) Art. 4, chap. 2 de la *Coutume d'Auvergne* ; art. 1. de la *Coutume du Bourbonnais*.

(2) CHABROL, III, p. 154 et 180 ; AUROUX, II, p. 155.

(3) A.N., P. 4772, n° 1.457.

« Philiberte d'Apchon, son épouse, par contrat reçu Chevarier, notaire
« à Saint Germain des Fossés, du 3 décembre dernier, le fief, terre
« et seigneurie de Cérézat et ses dépendances, situé en la paroisse de
« Creuzier le Neuf et autres circonvoisines, fors et excepté les aliéna-
« tions qui en ont été ci-devant faites, portées en fief de sa Majesté à
« cause de son duché de Bourbonnais, châtellenie de Billy, pour raison
« de quoi il désirait faire la foi et hommage, nous requérant le vouloir
« recevoir à faire icelui, adhérant à laquelle réquisition, assisté du
« procureur du roi et de notre greffier, nous nous sommes, avec ledit
« seigneur de Verseilles, transporté au devant de la grande et princi-
« pale porte du château de cette ville de Moulins, principal manoir de
« Sa Majesté en le duché de Bourbonnais, où étant, le dit seigneur de
« Verseilles ayant posé son épée, bottes et éperons, et tête nue et à
« genoux, a baisé le verrou de ladite porte en signe de foi et hommage,
« tel que le doit le vassal à son seigneur, promis et juré, par serment
« prêté audit roi, de faire faux aveu et de garder les chapitres de fidé-
« lité, tant anciens que nouveaux, dont nous avons donné acte; de ce
« requérant le procureur du roi, ordonnons que ledit seigneur de
« Verseilles fournira le dénombrement dans le temps de la coutume, et
« a signé avec nous, le procureur du roi, et notre greffier » (4).

La foi et hommage devait être faite sans délai, faute de quoi le suzerain pouvait saisir le fief; il faisait alors les fruits siens à l'expiration d'un délai de 40 jours; toutefois, quand la mutation se produisait par le décès du vassal, la saisie ne pouvait avoir lieu que 40 jours après le décès (5). Le fief de Gramont, à Creuzier-le-Neuf, a été saisi ainsi en 1736, sur la Veuve Ameil, qui n'avait pas prêté le serment de foi et hommage dans le délai prescrit, après le décès de son mari; la mainlevée de cette saisie lui a été donnée lors de sa réception à foi et hommage ultérieur (6).

La foi et hommage était due par tous les possesseurs de fief, nobles ou roturiers. Anciennement, la foi seule était exigée des roturiers, mais, par la suite, les deux formalités furent confondues et il n'y eut plus de distinction entre gentilhommes et gens de roture (7).

Dans les 40 jours qui suivaient la foi et hommage, le vassal devait remettre au seigneur un « aveu et dénombrement »; c'était un écrit dans lequel il reconnaissait (aveu) tenir les biens faisant l'objet de son fief, qu'il énumérait en détail (dénombrement). Cet acte était appelé

(4) Le cérémonial a été simplifié, dans le duché de Bourbonnais, vers 1725, époque à laquelle le transfert à la porte du château et le baiser du verrou n'ont plus eu lieu.

(5) Art. 2 et 4 du chap. 22 de la *Coutume d'Auvergne*, et art. 368 de la *Coutume du Bourbonnais*.

(6) A.N., P. 481, n° 2916.

(7) ROUYER : *Coutumes du Bourbonnais*, p. 366.

« nommée et dénombrement » par les coutumes d'Auvergne et de Bourbonnais (8).

*
**

Le seigneur justicier rendait la justice dans l'étendue de son district, où différents droits honorifiques lui étaient en outre attribués : préséance à l'église, banc et sépulture dans le chœur, faculté d'établir une litre funèbre autour de l'église ; il jouissait, de plus, de divers droits utiles : épaves, bien vacants, deshérence, confiscations, péages, moulins, colombier (9), droits de chasse, tailles et corvées.

Lai taille fut supprimée par l'ordonnance du 2 novembre 1439 qui la réservait au roi ; mais les corvées restaient en vigueur. Le nombre en était fixé à trois par an par la coutume du Bourbonnais (10), elles consistaient en trois charrois si le justiciable avait bœufs et charettes, sinon en trois journées de travail, du soleil levant au soleil couchant. Mais on peut se demander si l'accomplissement de ces corvées était facilement obtenu dans les derniers siècles de la monarchie. Le prieur de Saint-Germain-des-Fossés, dont la justice s'étendait sur une partie de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, avait, en 1697, convoqué les sujets de sa justice, par une annonce faite à la messe paroissiale, en la présence d'un sergent qui en avait donné le certificat ; les justiciables devaient se réunir auprès du prieuré pour exécuter les corvées qui leur étaient imposées par la coutume. Or, aucun des corvéables n'étant venu au rendez-vous, fixé au 15 juillet 1697, un notaire, qui assistait le prieur, ne put que constater leur carence par un procès-verbal dressé le même jour « pour servir ce que de raison » (11).

En Auvergne, par contre, le seigneur justicier n'avait pas le droit de corvées, et il ne pouvait en exiger que s'il avait un titre particulier ; dans cette hypothèse, d'ailleurs, la coutume limitait le nombre des corvées à douze par an (12).

*
**

La seigneurie de fief, ou seigneurie foncière, ne comportait que des droits territoriaux, distingués par les juristes en deux catégories : le domaine, ou propriété utile, et la directe seigneurie.

Le domaine comprenait les biens dont le seigneur avait conservé la pleine disposition et jouissance ; il pouvait, soit les exploiter lui-même

(8) Art. 6 du chap. II de la *Coutume d'Auvergne* ; art. 361 de la *Coutume du Bourbonnais*.

(9) En Auvergne, le seigneur justicier n'avait pas le privilège du colombier ; tous les particuliers pouvaient en construire (CHABROL, I, p. 53). Il en était peut-être de même en Bourbonnais, car le seigneur de Mariol, qui n'était pas justicier, avait un colombier.

(10) Art. 339.

(11) A.A., H. 399.

(12) Art. 18 du chap. 25 de la *Coutume d'Auvergne*.

avec le concours d'ouvriers ou avec les ressources des corvées quand il y avait droit, soit les donner à bail à ferme ou à colonage partiaire.

La directe seigneurie consistait en des redevances dues sur les terres faisant partie du fief et qui avaient été concédées à perpétuité à des tenanciers. Le seigneur n'avait plus que la propriété dominante, lui permettant seulement de percevoir les redevances. Le tenancier avait la propriété utile de la terre, il pouvait la transmettre par succession, donation ou aliénation, à la charge par le nouveau propriétaire ou acquéreur d'acquitter les redevances ; il était considéré comme le véritable propriétaire, et il était dit emphytéote, ou, simplement, propriétaire. Toutefois, en cas de vente de la tenure, l'acquéreur devait, en principe, se faire investir de la propriété par le seigneur. La formalité qui portait le nom d'ensaisinement, et qui donnait lieu au paiement d'une redevance appelée intrage, avait cependant cessé rapidement d'être obligatoire, et, lors de la rédaction des coutumes, il était admis que « ne prend saisine qui ne veut » ; on n'avait la précaution de se faire ensaisiner que lorsqu'on voulait faire courir le délai dans lequel devait être exercé le retrait lignager (13).

*
* *

Les redevances que le tenancier payait au seigneur étaient le cens, le droit de lods et ventes, auxquels s'ajoutaient parfois des droits de succession et des corvées en nature.

*
* *

Le cens, généralement fixé depuis longtemps, était peu élevé : quelques sols ou quelques deniers, plus une ou plusieurs mesures de grain (froment, orge, seigle, avoine), et une ou plusieurs gelines, ou même souvent une fraction de geline. Le cens avait son titre dans le contrat de concession de la tenure, et pendant les derniers siècles de la royauté, il était toujours contractuel.

Pourtant, il dérivait, après un long cheminement, de l'impôt romain qui portait le même nom.

Quand les Germains s'étaient installés en Gaule, ils avaient hérité du savant système d'impôt qu'avait organisé l'empire. Mais ce système était d'un maniement délicat et ils ne surent, ou ne purent s'en servir.

Les premiers rois francs utilisèrent cependant les tables du cens que Rome leur abandonna pour essayer de faire entrer dans leurs caisses des ressources dont ils n'étaient pas moins avides que les anciens maîtres de la Gaule. Grégoire de Tours nous en donne à plusieurs reprises le témoignage. Mais ce ne fut de leur part que des tentatives spasmodiques qui se heurtèrent tant à la résistance des populations gallo-romaines, qui s'étaient crues libérées des exactions romaines,

(13) AROUX, II, p. 414.

qu'à l'opposition déclarée de leurs sujets francs pour lesquels le paiement d'un tribut était attentatoire à leur liberté.

Les registres de cens n'avaient d'ailleurs pas été tenus à jour, et comme de nombreux changements s'étaient produits dans la consistance et la possession des terres, ils ne correspondaient plus à la réalité et n'étaient guère utilisables sans une révision que la nouvelle administration était incapable d'entreprendre.

Peu à peu l'impôt direct romain disparut de lui-même. Il fut remplacé, ou plutôt continué, par une redevance fixe imposée sur chaque terre et censée équivalente à celle que la terre avait supportée dans le passé, mais qui ne fut plus régie que par la force de l'habitude et dont le montant restait invariable. Seul le nom de cens, sous lequel elle était désignée, rappelait son origine romaine.

Quand ensuite les seigneurs usurpèrent les droits régaliens, ils continuèrent la perception des cens que levait la royauté. En même temps, quand ils concédaient une terre à un colon, serf ou libre, ils stipulaient à la charge de ce dernier une redevance qui prit également le nom de cens. Pendant un temps il y eut ainsi deux catégories de cens, l'un dont le montant était fixé par la coutume, qui était désigné plutôt sous le nom de chef cens, et qui était l'impôt ancien dont l'origine remontait à l'empire romain ; il était quérable, et le débiteur attendait la visite du seigneur ou de son représentant pour le payer. L'autre était portable, c'est-à-dire payable au siège de la seigneurie à l'échéance fixée ; il était contractuel et constituait le prix d'une location faite à perpétuité.

Plus tard, les seigneurs exigèrent de ceux de leurs sujets soumis au cens coutumier une reconnaissance de leur obligation ; la notion d'impôt sur laquelle était fondée la dette du propriétaire de la terre assujettie s'effaça au cours du temps, et le cens impôt cessa d'être une charge fiscale pour devenir, de même que le cens loyer, une prestation contractuelle.

A son origine, le cens était à peu près en rapport avec la valeur locative de la terre sur laquelle il était assis, et les seigneurs vivaient en grande partie du produit de leurs censives. Mais avec les dépréciations successives de la monnaie le cens arriva à n'avoir plus qu'une médiocre importance. D'autre part, les terres qui y étaient soumises avaient été morcelées et avaient changé de mains à la suite de partages ou d'aliénations partielles ; les conditions de leur double origine avaient disparu avec le passé et, dans les derniers siècles de la royauté, le cens n'était plus, aux yeux des débiteurs, qu'une charge abusive et périmée de la propriété.

A partir du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle, les nouvelles concessions de terres que les seigneurs faisaient, et qui, généralement, portaient sur des terres incultes, couvertes de bois et de broussailles, que les preneurs s'engageaient à défricher et à planter en vignes, étaient, pour parer aux aléas des variations monétaires, consenties moyennant une portion des fruits. Le contrat portait alors le nom de parcière, terrage, champart,

ou carpot, et, comme la part des fruits réservés par le seigneur était souvent du quart ou du cinquième, on disait que la vigne était au quart ou au cinquin.

Le contrat, en Auvergne comme en Bourbonnais, était seigneurial, et, comme la concession à cens, il emportait la directe seigneurie (14), à la différence, notamment, du Berry, où il n'entraînait pas l'exigibilité des lods et ventes et autres redevances féodales (15).

*
**

Le droit de lods et ventes, beaucoup plus important que le cens, était perçu sur le prix de la vente quand le tenancier aliénait sa tenure ; il n'était pas contractuel et se trouvait régi par la coutume ou les usages locaux de la contrée.

En Auvergne, son taux n'était pas fixé par la coutume générale de la province, mais par l'usage de la seigneurie ; il s'élevait le plus souvent au tiers du prix, et quelquefois au tiers en ascendant, ce qui correspondait à la moitié du prix ; dans certains lieux, il n'était que du sixième, du huitième, ou même du douzième du prix (16).

En Bourbonnais, d'après l'article 395 de la coutume, il était du sixième denier du prix, c'est-à-dire de 3 sols 4 deniers par livre ; mais des usages différents étaient suivis dans plusieurs localités, dans lesquelles, dit la coutume, le taux était du tiers en montant, du quart ou du douzième. Toutefois, la pratique était de composer avec le seigneur à la moitié ou un tiers de remise (17). Ainsi, à Creuzier-le-Neuf, Badier de Verseilles ayant acquis en 1770, en même temps que le fief de Gramont, le lieu des Combes (18), a payé des droits de lods et ventes à divers seigneurs ; les quittances des droits, inscrites à la suite de l'acte (19) par l'abbesse de Cusset et le chapitre de la même ville, pour les sommes respectives de 75 et 200 livres, contiennent l'une et l'autre la mention « à laquelle je me suis restreint », et l'abbesse a ajouté : « pour cette fois seulement » ; au contraire, les quittances analogues des deux seigneurs laïques de Chermont et d'Usseau ne portent aucune mention de réduction.

Quand un tenancier aliénait sa tenure, il pouvait arriver que pour frustrer le seigneur d'une partie de ses droits de lods et ventes, il dissimulât une fraction du prix réellement payé ; le seigneur avait un

(14) *Coutumes du Bourbonnais*, art. 252, AUROUX, II, p. 143 ; CHABROL, III, p. 69.

(15) LA THAUMASSIÈRE : *Coutumes du Berry*, p. 403.

(16) CHABROL, II, p. 554.

(17) AUROUX, *op. cit.*, II, p. 188.

(18) La terre des Combes n'était pas un fief mais avait sans doute été un alleu ecclésiastique accensé par l'établissement religieux qui l'avait possédé.

(19) A.A., E. 258.

moyen de déjouer la fraude ; il pouvait exercer le retrait censuel, consistant dans la faculté de reprendre l'héritage aliéné en remboursant à l'acquéreur le prix déclaré dans l'acte de vente, et en prenant à sa charge les obligations contractées par ce dernier (20).

*
* *

Les lods et ventes n'étaient pas les seules prestations à la charge du tenancier qui découlaient de la directe seigneurie.

Aux termes de l'article 489 de la coutume du Bourbonnais, quand le cens était payable au mois d'août, et qu'il consistait en « argent, blé, géline, ou de trois les deux, dont l'argent soit l'un », ce qui était le cas le plus fréquent pour les cens de Creuzier-le-Neuf, exigibles à la Saint-Julien d'août, « il est devoir de taille réelle, et est, ledit héritage « taillable pour raison duquel le devoir est dû, et est droit de directe « seigneurie ». Il semble toutefois qu'en fait, au moins depuis le milieu du xvr^e siècle, il n'était pas exigé de taille en sus du cens. L'ordonnance de 1439 avait du reste réservé la taille au roi et interdit aux seigneurs de la lever. Mais le caractère de devoir de taille réelle qu'avait alors le cens entraînait en Bourbonnais deux conséquences : d'après l'article 495 de la coutume, le tenancier devait au seigneur trois charrois ou trois corvées par année ; en outre, le cens était « doublant et tierçant « au regard de l'argent », ce qui signifiait que la partie du cens payable en numéraire était augmentée de moitié la deuxième année, et doublée la troisième ; il repartait au simple la quatrième année, et ainsi de suite par période triennale.

Les conditions de l'héritage taillable étaient au surplus différentes de celles de la censive libre ; les dispositions des articles 490 et 491 de la coutume interdisaient au tenancier de l'aliéner sans la permission du seigneur, et, s'il était passé outre à cette interdiction, le vendeur encourait la commise, qui l'exposait à voir l'héritage confisqué par le seigneur. Le tenancier d'un héritage taillable ne pouvait par ailleurs le transmettre par succession qu'à ses enfants demeurant à son foyer ou à ses autres parents vivant en communauté avec lui ; à défaut d'enfants vivant sous son toit ou de parents avec lesquels il était en communauté le seigneur héritait de la tenure. L'héritage taillable était ainsi une véritable tenure servile ; toutefois, dans l'application, il était peut-être moins rigoureusement traité que ne le préoyaient les textes, et il semble que la possession d'une terre taillable n'avait pas le moindre caractère humiliant, désobligeant, ou même onéreux pour son détenteur qui était souvent un noble ou un bourgeois aisé (21).

(20) Art. 1 et 2 du titre 21 de la *Coutume d'Auvergne*, et 424 de celle du Bourbonnais.

La loi du 31 décembre 1941 a créé, sous le nom de droit de préemption, un droit analogue au retrait censeul pour permettre à l'Etat de réprimer les dissimulations de prix.

(21) Voir ci-après : Epilogue.

Les dispositions de la coutume du Bourbonnais relatives à la taille et aux corvées ne pouvaient du reste atteindre que ceux des habitants de Creuzier-le-Neuf dont les tenures ressortissaient de la châtellenie de Billy ; les tenanciers qui avaient leurs terres dans le district de la châtellenie de Vichy en étaient en effet exempts ; cette châtellenie jouissait d'une exemption des tailles et des corvées qui ressort tant de l'article 3 du titre 8 de l'ancienne coutume, rédigée en 1500, que du procès-verbal de sa rédaction.

En Auvergne, la tenure servile existait également, mais elle était moins rigoureuse ; sa condition est définie par le titre XXVII de la coutume. D'abord, la circonstance que le cens était payable en août et consistait en argent, blé et geline n'entraînait pas la condition de mainmorte qui devait avoir été stipulée dans le contrat de concession de la tenure ; de plus, le cens n'y était majoré d'aucun des éléments de taille qu'étaient en Bourbonnais le doublement et le tiercement. Aussi la tenure y était-elle dite mainmortable, et non pas taillable. D'autre part, le tenancier mainmortable, comme le précisait l'article 4 du titre XXVII de la coutume, pouvait aliéner son héritage sans avoir à demander le consentement de son seigneur ; enfin, la seule existence d'enfants du défunt, même lorsqu'ils n'habitaient pas avec leur père, écartait le seigneur de la succession.

*
**

Si l'ordonnance de 1439 avait retiré aux seigneurs la possibilité de lever la taille, elle ne leur avait pas interdit de percevoir la taille aux quatre cas, ou queste (22).

Deux des quatre cas traditionnels, il est vrai, ne pouvaient plus se produire et étaient devenus sans objet par la force des choses : le départ pour la terre sainte, et le paiement de la rançon ; mais il restait encore le cas où le seigneur était fait chevalier et celui où il mariait sa fille.

En Auvergne, d'après la coutume de la province (23), les seigneurs justiciers étaient fondés à lever la taille aux quatre cas sur les hommes sujets ou résidant dans leur haute justice ; elle était de 30 sols par feu, le fort portant le faible, et les veuves et les malheureux en étaient exempts. Par contre, les seigneurs fonciers n'y avaient droit que s'ils avaient un titre la leur accordant ; à défaut de titre, ils ne pouvaient tailler leurs tenanciers.

En Bourbonnais, la coutume n'attribuait la taille aux quatre cas, à cause de la haute justice, qu'au seul duc de Bourbon (24). Les autres

(22) AUROUX, I, p. 268.

(23) Art. 1 à 15 du titre XXV.

(24) Art. 343. Elle a été perçue pour la dernière fois en 1510 par le connétable, qui avait été armé chevalier en Italie par le roi (MONICAT et DE FOURNOUX, *Les Chartes du Bourbonnais*, p. 420).

seigneurs, justiciers ou non, ne pouvaient exiger la taille que s'ils étaient en mesure de justifier de leur droit par un titre. Dans cette hypothèse, la taille était égale au cens, mais elle était comptée d'après le simple du cens, de sorte que si elle tombait une année où le cens était doublé, il n'y était ajouté qu'un seul cens, et le taillable ne devait acquitter que trois fois le cens simple (25).

*
**

La tenure, aussi bien libre que servile, pouvait en outre donner lieu, au profit du seigneur, à un impôt de succession, qui était appelé marciage ou muage. Ce droit, qui était exigible aussi bien au décès du seigneur qu'à celui du tenancier, n'était cependant pas d'une application générale.

En Auvergne, le muage n'était pas de coutume, et le seigneur ne pouvait le réclamer que lorsqu'il avait un titre (26) ; mais il semble résulter d'une transaction entre l'abbesse de Cusset et les habitants de cette ville, confirmée par Philippe Auguste en 1204 (27), que le marciage était en vigueur dans les possessions de l'abbaye, et que, par suite, il pouvait être réclaté aux tenanciers du monastère dont les terres étaient situées sur la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

En Bourbonnais, la coutume ne prévoyait le marciage que dans deux châtelainies, dont celle de Billy, où il était égal à une année de cens ; le cens était ainsi doublé l'année où se produisait le décès du seigneur ou celui du tenancier. Mais l'église ne marciait qu'à la mort du tenancier. Les terres de Creuzier-le-Neuf qui dépendaient de la châtelainie de Billy étaient soumises à ces dispositions, et c'est ainsi, par exemple, que l'aveu d'Ameil du 12 août 1715 pour le fief de Gramont a précisé que la directe seigneurie sur les terres du domaine de Charlant comprend les lods et ventes, intrage, muage et autres droits suivant la coutume du pays (28).

*
**

Les coutumes d'Auvergne et du Bourbonnais étaient des coutumes allodiales ; l'adage « nulle terre sans seigneur » n'y avait pas cours, et c'est la règle contraire « nul seigneur sans titre » qui était appliquée. Les terres étaient présumées allodiales, sauf preuve contraire, et le seigneur qui prétendait à la directe seigneurie devait faire la preuve de son droit (29). Pour pouvoir administrer cette preuve, le seigneur

(25) Art. 345 et 346.

(26) CHABROL, III, p. 484.

(27) Texte dans *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, juin 1932.

(28) A.N., P. 4722, n° 1.468.

(29) CHABROL, II, p. 867 et s. ; AUROUX, II, p. 180.

était fondé à exiger une reconnaissance de tout nouveau tenancier qui venait de se rendre acquéreur d'une tenure (30) ; il pouvait également, à défaut de vente de la tenure, demander une reconnaissance, qui était établie aux frais du tenancier mais une fois seulement pendant la vie de ce dernier (31). Les reconnaissances, appelées confessions en Bourbonnais, correspondaient en quelque sorte à l'aveu et dénombrement du vassal ; elles étaient reproduites ou annotées dans le terrier du seigneur.

L'article 79 de la coutume du Bourbonnais faisait obligation aux notaires de mentionner dans les actes de vente les droits seigneuriaux dont les biens vendus étaient chargés ; cette obligation était également imposée par divers textes royaux, notamment par les articles 180 et 181 de l'ordonnance de Villers Cotterets d'août 1539, qui la sanctionnait, contre les notaires, par la privation de leur office, et, à l'égard des contractants, par la nullité des contrats (32). Mais en fait, les contrats de vente contiennent rarement des déclarations de charges seigneuriales ; cette déclaration est remplacée, dans la plupart des cas, par l'une ou l'autre des deux clauses suivantes : « Lequel a vendu franc » et quitte de cens pour n'en avoir jamais payé ni su qu'il en fût dû » ou « à la charge par l'acquéreur de payer les cens qui se trouveront dus » sur ledit héritage, aux seigneurs dont les héritages sont tenus, que le « vendeur n'a su dire ni déclarer » (33) ; quelques rares contrats de vente contiennent toutefois l'indication que les biens vendus sont francs de tous devoirs seigneuriaux.

L'absence de déclarations positives peut s'expliquer, soit par la raison que le vendeur ignorait réellement que l'immeuble vendu dépendait d'une censive, soit par le motif qu'il savait l'immeuble grevé de charges seigneuriales auxquelles il ne satisfaisait pas ; les parties s'abstenaient alors d'une déclaration susceptible de donner au seigneur un titre interrompant une prescription qu'ils avaient en vue, dont la durée était en Bourbonnais de trente ans contre les laïques et de quarante ans contre l'Eglise, en Auvergne, de trente ans contre tous (34). A l'expiration du délai de prescription, la tenure chargée de cens se trouvait libérée et pouvait devenir un franc alleu.

*
**

Les possesseurs de fiefs jouissaient des droits seigneuriaux sans distinction, suivant qu'ils étaient nobles ou roturiers. La monarchie, au surplus, pendant les derniers siècles de son existence, a souvent

(30) Art. 393 de la *Coutume du Bourbonnais*.

(31) AURoux, II, p. 184.

(32) Cf. BOSQUET, V^e notaires, § 18.

(33) Cf. AURoux, I, p. 125 ; ROUYER, *op. cit.*, p. 78.

(34) Art. 22 de la *Coutume du Bourbonnais*, et 2 du titre XVII de la *Coutume d'Auvergne*.

procédé à l'aliénation de droits féodaux en faveur de roturiers, en spécifiant que ces derniers les possèderaient à titre de fief, avec la faculté de se dire et qualifier seigneur en partie des fiefs, terres et seigneuries dans l'étendue desquels ils auraient acquis les dits droits (35). Aucune distinction n'était faite entre les conditions sociales d'origine des possesseurs de fiefs.

*
* *

On se représente généralement la seigneurie foncière comme une circonscription territoriale à l'intérieur de laquelle les droits et prérogatives du seigneur s'exerçaient sur l'ensemble des héritages compris dans son périmètre. Si cette conception est bien celle de la seigneurie justicière, qui était toujours constituée par un « détroit » de pays dans lequel le seigneur justicier jouissait de ses privilèges seigneuriaux sur tous les habitants et sur toutes les terres, elle ne répond pas à la contexture de la seigneurie foncière dans la paroisse de Creuzier-le-Neuf, même dans le cas où le seigneur était en même temps justicier. Les terres du seigneur censier étaient le plus souvent isolées les unes des autres, dispersées dans la paroisse ou les paroisses voisines, et elles s'enchevêtraient fréquemment avec les terres dépendant de la censive d'autres seigneurs. La directe seigneurie, bien que rattachée théoriquement à son fief d'origine, passait d'un seigneur à l'autre, au gré de fréquentes mutations, soit par voie d'aliénation à titre onéreux, soit par constitution de dot ou partage de succession. Les droits de directe seigneurie se vendaient comme les tenures.

*
* *

Nous allons maintenant rechercher quelles étaient les seigneuries foncières qui se partageaient la paroisse de Creuzier-le-Neuf. Les seigneuries justicières seront examinées plus loin, au chapitre de la justice.

Les aveux et dénombrements nous renseigneraient exactement à cet égard, puisqu'ils doivent énumérer tous les biens compris dans le fief à l'occasion duquel ils ont été souscrits. Malheureusement, le lot de ceux qui ont été conservés présente de nombreuses lacunes et nous serons obligés de nous contenter de ceux qui subsistent. Les terriers, ainsi que les confessions des tenanciers seraient également d'une grande utilité, mais les confessions ont disparu pour la plupart et les terriers qui peuvent subsister dans les archives familiales restent ignorées ou sont inaccessibles.

D'autre part, parmi les actes d'aveu les plus anciens, ceux qui sont connus ne remontent pas au-delà de l'an 1300. Pour la période antérieure, on peut supposer que les abbayes de Mozat et de Cusset, les prieurés de Gramont et de Pouant possédaient d'assez nombreuses

(35) Cf. notamment, BOSQUET, *V^e Echange*, II, p. 8.

terres sur lesquelles ils avaient le domaine éminent ou le domaine utile, car ces terres sont mentionnées parmi les confins des plus anciens aveux ainsi que dans un certain nombre de confessions de tenanciers ; mais il est impossible d'en déduire leur étendue ou leur importance.

Pour la période postérieure à 1300, nous allons consacrer une courte notice à chacune des seigneuries que nous connaissons ; ce sont celle de Creuzier-le-Neuf, qui est dite aussi de Mariol, celles d'Usseau, de Cérézat, de Chermont, de Pouant et de Gramont ; nous y ajouterons la cure de Creuzier-le-Neuf, qui, bien que ne constituant pas un fief, et n'étant pas soumise aux formalités de foi et hommage et d'aveu et dénombrement, jouissait de nombreux droits de directe qui en faisait une véritable seigneurie foncière. Nous terminerons par ce que nous pouvons savoir des possessions de l'abbaye de Mozat ou du prieuré de Saint-Germain qui était sa filiale, ainsi que de l'abbaye et du chapitre de Cusset.

Nous évaluerons ensuite, en mesures actuelles, la superficie des terres de chaque seigneurie, et, de l'ensemble des évaluations, nous essayerons de déduire l'importance des alleux qui pouvaient exister à la fin de l'ancien régime.

*
* *

FIEF DE CREUZIER-LE-NEUF

Un aveu, daté du jour de mars après l'octave de la fête du bienheureux Jean-Baptiste, l'an du seigneur 1301 (36) a été souscrit par Roger de Marros (37), damoiseau, qui déclare tenir en fief du comte de Clermont, seigneur de Bourbon, des terres sur Creuzier-le-Neuf, Seuillet et Saint-Germain-des-Fossés, « à l'exception de celles qui lui viennent « de sa femme et de la succession du feu chevalier Anselme, seigneur « de Saint-Martin ».

Sur Creuzier-le-Neuf, les terres suivantes étaient détenues par Rougier de Mariol en pleine propriété : une ouche, un pré, la moitié de deux parcelles, et « la cour, avec le jardin contigu (38) à la dite cour,

(36) A.N. P. 4572, n° 158.

(37) Rogerius de Marros est ainsi désigné dans le texte latin de l'aveu de 1301 ; il est appelé Rougier de Mariol dans un aveu en français de 1300 (A.N., P. 456¹, n° 23), de Philippe de Maleval, seigneur de Lapalisse, de qui il tenait un fief, avec Margot, sa serorge. C'est sous le nom de Mariol que ses successeurs sont désignés, sauf l'un d'eux qui, dans un aveu de Jean Guitton, clerc de Cusset, de 1397 (A.N., P. 456², n° 370), porte le nom de Marioux ; ce nom de Marioux est encore employé dans le patois local pour désigner les parcelles que le cadastre a inscrit sous l'appellation de Mariol. Mariol est le nom d'une paroisse au sud de Vichy que les textes anciens appellent Maridi, alias Marioux (abbé MORET, *Paroisses Bourbonnaises*, p. 611), et qui était sans doute le lieu d'origine de la famille Mariol.

(38) Le jardin est devenu la place actuelle de l'église.

« joignant l'église de Creuzier-le-Neuf d'un côté, et la vieille maison « qui fut autrefois à feu le seigneur Anselme, susdit, de l'autre côté, « laquelle maison est du fief du seigneur abbé de Mozat ». L'aveu énumère en outre 19 tènements, également à Creuzier-le-Neuf, concédés à divers particuliers et (39), sur lesquels le déclarant réserve les droits qu'avait ou pouvait avoir feu le chevalier Odin de Saint-Martin (40).

Des données de cet aveu il ressort, en premier lieu, que la maison forte de Creuzier-le-Neuf, qui a été édifiée peu de temps après, a été construite aux lieu et place de la vieille maison, qui était du fief de l'abbé de Mozat.

On peut en déduire, de plus, qu'Anselme de Saint-Martin était le beau-père de Rougier de Mariol, ce que paraît du reste confirmer le fait que Hugues de Mariol, l'un des successeurs de Rougier de Mariol, comprenait, dans un aveu de 1443, outre la maison forte de Creuzier-le-Neuf, l'hôtel de Saint-Martin, en la paroisse de Saint-Gérand-le-Puy, qui était le fief d'origine des Saint-Martin.

Le deuxième aveu émanant de la famille de Mariol a été souscrit à Cusset, devant un prêtre assermenté à la Cour de Riom, par Jean de Mariol, damoiseau, le mercredi après la fête du bienheureux Michel, l'an du seigneur 1351 (41).

Le souscripteur reconnaît tenir en fief de Pierre, duc de Bourbon et comte de Clermont, à raison de sa châtellenie de Billy, à savoir :

1° Une partie de sa maison, manoir et forteresse de Creuzier-le-Neuf, consistant en toute et chaque chose qui sont à partir de la porte dudit manoir ou forteresse, en s'avancant directement vers l'église dudit lieu, ainsi que la moitié de ses vignes existant en arrière de ladite maison ;

2° Le bois dit de la Forêt (42) ;

3° Le bois appelé Dolpin ;

4° Une garenne ;

5° 20 septiers de grain, à savoir, 7 de froment et 13 d'avoine, à la mesure de Cusset, 40 sous et 40 gélines, le tout à titre de cens avec la directe seigneuriale, ainsi que des charrois, corvées et autres servitudes découlant des dits cens, et dus par divers tenanciers, colons ou locataires (43) de diverses choses existant dans les paroisses de Creuzier-le-Neuf et Saint-Germain-des-Fossés.

(39) Il est difficile de distinguer dans l'aveu les biens dont le seigneur avait la propriété utile de celles dont il ne détenait que le domaine éminent. On a admis que lorsque la désignation est faite sous la forme de « mon droit » (*meum jus*) de telle parcelle, il s'agissait d'une tenure accensée.

(40) Probablement le frère de sa femme.

(41) A.N., P. 4562, n° 72.

(42) Rougier de Mariol n'avait déclaré que « son droit » sur cette forêt.

(43) ...certis tenementariis, colonis seu inquilinis...

A Jean de Mariol paraît avoir succédé Etienne de Mariol qui est cité dans un aveu de Pierre Guitton de 1411 (44), mais l'aveu qu'il a dû souscrire n'a pas été retrouvé.

Le troisième aveu d'un membre de la famille de Mariol est celui de Hugues de Mariol, reçu le 18 décembre 1443 (45) par Jean Michel, clerc et notaire juré de la Chancellerie du Bourbonnais. Hugues de Mariol confesse tenir en fief du duc de Bourbon à cause de son duché de Bourbonnais et de ses châtelainies de Vichy et de Billy :

1° Son hôtel et maison forte de Creuzier-le-Neuf, en la châtelainie de Vichy, avec ses dépendances « comme granges, garennes, bois, prés, « terres gagnées et non gagnées, cens, rentes, charrois, manœuvres, « à lui dus et lui appartenant dans les confinances qui s'ensuivent, c'est « à savoir depuis le chemin commun qui tend et part de Saint-Germain-des-Fossés à la Croix de la Maladrerie, et de ladite croix monte et « tend rez du bois de pin, jusqu'à la goutte appelée de l'Aiguillon, et « de ladite goutte à la maison Buyn, et de ladite maison es murs de la « maison Mayol près du cimetière dudit Creuzier, et desdits murs « tendant à la grange de la cure dudit Creuzier et de la dite grange « droit à la rivière de Morgon, et en allant au long de ladite rivière « jusqu'au moulin de Monyal, lequel portent du prieur de Saint-Germain Jean et Pierre Chacoz, alias Figo frères, dudit moulin à la « Croix de l'orme planté, et dudit orme à ladite Croix de la Maladrerie « lesquelles choses sont assises une partie en ladite paroisse de Creuzier-le-Neuf et l'autre partie en la paroisse dudit Saint-Germain. Item « plus et confesse ledit ecuyer tenir en rechef de mondit seigneur « le duc le fief que lui doivent les héritiers de Jean Emery de Saint-Germain pour un pré qu'ils portent d'icelui ecuyer en fief avec « ses appartenances assis et situé au terroir de Chassenay en ladite « paroisse de Creuzier-le-Neuf ». Ensuite vient l'énumération de divers immeubles, cens, rentes, dîmes, tenus en fief, arrière fief ou rechef situés dans plusieurs paroisses de la châtelainie de Billy, et notamment « l'hôtel appelé Saint-Martin, avec ses appartenances assis en la paroisse de Saint Geran le Puy, ensemble les cens, rentes, garennes, « prés, terres, gagnées et non gagnées, dîmes, parcières, et autres « choses quelconques appartenant audit hôtel Saint-Martin, tant es « paroisse dudit Saint Geran le Puy, Saint Alire, Sanssat, comme de « Magnet ».

Les limites, cohérentes et sans discontinuité, que donne ainsi cet aveu à la seigneurie de Creuzier-le-Neuf, à la différence des précédents, sont difficiles à déterminer à l'heure actuelle. La carte ci-jointe (N° 4) les traduit dans la mesure du possible ; le fief de Creuzier-le-Neuf, qui s'étendait sur la paroisse de Saint-Germain-des-Fossés, ne paraît pas avoir compris plus du huitième de la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

(44) A.N., P. 456², n° 45.

(45) A.N., P. 455², n° 262.

D'après les *Fiefs du Bourbonnais* (46), Creuzier-le-Neuf resta de 1301 à 1443 « dans les possessions de la famille de Mariol, et, en 1452, « dans celle de Jean Bréchart, écuyer ». Il existe bien un aveu, du 24 octobre 1452 (47), souscrit par Jean Bréchart, se disant seigneur de Crusez, qui comprend un grand nombre de cens sur Langy, Rongères, Sanssat, Boucé, Montoldre, mais rien n'y indique que le souscripteur avait des possessions à Creuzier. En tous cas, Hugues de Mariol vivait encore le 30 juin 1474, date à laquelle il achetait à Thevenins des Hors, de Saint-Germain-des-Fossés, des cens à Creuzier-le-Neuf (48), et sur le dos du parchemin du contrat, il est désigné comme seigneur de Mariol, nom que portait déjà parfois la seigneurie de Creuzier-le-Neuf. Il est également désigné comme seigneur de Mariol dans un inventaire de 1470, auquel il a comparu comme témoin (49), et en 1476 il vendait des dîmes sur Lubié, qu'en 1456 il avait déclaré tenir de Geoffroy de Chabannes, seigneur de Lapalisse (50). Hugues de Mariol a donc conservé la seigneurie de Creuzier-le-Neuf au moins jusqu'en 1476.

Pour la période postérieure, si l'on s'en rapporte aux *Fiefs du Bourbonnais*, la seigneurie est passée aux Murat, à une époque non précisée, et, le 15 juin 1565, elle a été acquise de François de Murat par François Saladin de Montmorillon, possesseur du fief de Creuzier-le-Vieux (51), dont la fille Louise le porta par mariage le 21 juin 1588, à César de Bourbon-Busset.

Le 15 octobre 1669 (52), Louis de Bourbon, chevalier, seigneur, comte de Busset, Chalus, Venisieux, Saint-Priest-la-Poivrière, Creuzier-le-Vieux, Creuzier-le-Neuf, et autres ses terres, alors mineur, vendit le fief de Creuzier-le-Neuf à Claude Guérin, écuyer, seigneur de Chermont, conseiller du roi, président trésorier général de France en la généralité de Moulins, moyennant le prix de 11.000 livres, dont le montant, délégué à diverses personnes, était payable à des échéances variées. Il était en outre stipulé qu'au paiement de la dernière échéance le vendeur serait tenu de faire agréer et autoriser la vente par messire Jacques Artaud d'Apchon, son curateur, et que, de plus, il aurait à ratifier le contrat lorsqu'il aurait atteint sa majorité.

Claude Guérin fournit, le 26 mai 1686 (53) l'aveu et dénombrement du fief de Creuzier-le-Neuf, qui comprend :

(46) I., p. 181.

(47) A.N., P. 456², n° 109.

(48) A.A., E. 251.

(49) *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1932, p. 356.

(50) A.A., E. 212.

(51) Il existe plusieurs aveux des Montmorillon pour Creuzier-le-Vieux (A.N. P. 457², n° 80 ; 457^{bis}, n° 12 ; 457¹, n° 39 ; 457^{bis}, n° 42 ; 457^{bis}¹, n° 38) ; mais il n'en a pas été découvert pour Creuzier-le-Neuf.

(52) A.A., E. 423.

(53) A.N., P. 474³, n° 627.

1° Le domaine de Mariol, « appelé dans les autres terriers le château-fort de la seigneurie de Creuzier-le-Neuf » ;

2° Des terres, prés, vignes et chenevières, dont les contenances sont au total de 14 septérées, 34 quartonnées, 18 œuvres et 5 boisselées (54) ;

3° 25 septérées et 20 œuvres de terres et bois plantés en vigne au cinquin (55) ;

4° La directe, qui s'étend sur six paroisses. Pour Creuzier-le-Neuf, elle consiste en des cens exigibles sur 105 parcelles de terre, pré, vigne ou bois ; la contenance de ces parcelles n'est indiquée que pour 61 d'entre elles ; elle est, au total, de 19 septérées, 38 quartonnées, 132 œuvres et 10 coupées.

Claude Guérin, fils du précédent, et également trésorier général de France à Moulins, rétrocéda le fief de Creuzier-le-Neuf, le 10 septembre 1720 (56), en exécution d'un arrêt du Parlement du 18 mars 1701 (57), à Antoine François de Bourbon, chevalier, seigneur comte de Chalus, fils de Louis.

Ce dernier revendit à son tour le fief, le 17 décembre 1722 à Louis de Bourbon, comte de Busset, et le 25 septembre 1773, François-Louis-Antoine de Bourbon, comte de Busset, s'en dessaisissait en échange d'un bois situé dans la province de Nivernais, au profit de Jean-Louis Depons, seigneur de Vigenaire, demeurant à Cusset (58).

Jean-Louis Depons étant décédé à Cusset le 17 septembre 1793, à la survivance d'un fils émigré, ses biens de Creuzier-le-Neuf furent vendus nationalement le 3 vendémiaire an V (59).

L'aveu de Claude Guérin de 1686 est le dernier qui existe pour le fief de Creuzier-le-Neuf. Ceux de ses successeurs n'ont pas été retrouvés ; seul a été conservé le procès-verbal de foi et hommage de Louis de Bourbon, du 4 août 1723 (60).

*
* *

(54) Les mesures de superficie variaient suivant les localités, elles étaient différentes, notamment à Cusset, Billy et Saint-Gérard-le-Puy. Pour Creuzier-le-Neuf, les contenances suivantes semblent devoir être retenues : septérée : 34 ares 20 ares ; quartonnée : 9 a. 72 ; boisselée : 6 a. 38 ; œuvre : 5 a. 32 ; coupée : 2 a. 43.

(55) Le contrat de vigne au cinquin, qui était une parcière, entraînait en principe la directe seigneurie ; mais pour qu'il en soit ainsi, il fallait que le contrat fut perpétuel, et que par conséquent le seigneur eût abandonné le domaine utile. Du moment où les terres plantées au cinquin sont placées par l'aveu dans le domaine réservé, ce ne peut être que parce qu'elles avaient été concédées à temps.

(56) A.A., E. 423.

(57) A.N., X¹^A 710, f° 365.

(58) A.A., E. 423.

(59) A.A., travée 64, casier 7 Q 56.

(60) A.N., P. 478⁴, n° 2.400.

Nous avons vu que, d'après l'aveu de Roger de Marros, de 1301, le siège du fief de Creuzier-le-Neuf était une vieille maison qui dépendait du fief de l'abbé de Mozat (61).

En 1351, dans l'aveu de Jean de Mariol, la vieille maison était remplacée par un manoir forteresse, édifié à sa place, mais qui continuait à faire partie du fief de l'abbaye, puisqu'il n'était pas compris parmi les biens que le seigneur déclarait tenir du duc de Bourbon.

Par contre, dans son aveu de 1443, Hugues de Mariol reconnaît porter en fief du duc son hôtel et maison forte, qui se trouve avoir ainsi glissé de la mouvance de l'abbé de Mozat à celle du duc de Bourbon. Aucun document ne nous renseigne sur ce changement de suzeraineté qui peut s'expliquer par une usurpation ; mais il est possible également que la forteresse ait été élevée avec l'autorisation du duc de Bourbon, dont le seigneur de Creuzier était le vassal pour une partie de ses terres. La construction a été faite à un moment où le pays se couvrait de forteresses pour la lutte contre les Anglais et les grandes compagnies ; ces forteresses ne pouvaient toutefois être construites qu'avec la permission du roi et du suzerain ; il se peut que le duc de Bourbon ait donné son autorisation en exigeant un hommage personnel.

Lors de l'aveu de Claude Guérin, en 1686, la forteresse n'existait plus ; elle était « entièrement détruite et ruinée », comme l'a constaté l'arrêt précité du Parlement, le 18 mars 1701, et elle était remplacée par des bâtiments agricoles que les pierres provenant de ses ruines avaient servi à construire. Les circonstances de sa destruction ne sont pas connues. Elle est peut-être due aux guerres de religion qui causèrent des dévastations considérables, tant à l'époque de la bataille de Cognat, en 1567, qu'au cours des chevauchées des bandes allemandes de l'électeur palatin qui ravagèrent les rives de l'Allier en 1576 « de manière à ce qu'on n'y voyait plus un poulet à dix lieues à la ronde » (62).

Les bâtiments agricoles n'en continuèrent pas moins à être appelés le château, et à rester le siège de la seigneurie, dans les relations entre le seigneur et ses tenanciers. Par exemple, dans une confession de divers débiteurs, faite à Mme Marie-Anne Gouffaire, veuve de Louis de Bourbon, comte de Busset, le 22 juillet 1732 (63), les cens sont stipulés payables au château de Creuzier-le-Neuf.

(61) La vieille maison était construite sur un souterrain qui existe encore sous les bâtiments actuels ; ce souterrain ressemble à plusieurs autres de la région, dans lesquels certains ont voulu voir des habitats de la préhistoire (*Bull. de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1924, p. 258 ; *Revue Scientifique du Bourbonnais*, 1926, p. 39) ; il y reste un foyer contenant une épaisse couche de cendres, témoignant qu'il a été longtemps habité.

(62) *Les Fiefs du Bourbonnais*, p. 155, 286, 341.

(63) Acte Granet, notaire à Cusset.

FIEF D'USSEAU

La seigneurie d'Usseau, ou Ussel-en-Crépin, qui avait son siège sur la paroisse de Creuzier-le-Vieux, à proximité des limites de Creuzier-le-Neuf et de Cusset, jouissait sur Creuzier-le-Neuf de droits seigneuriaux importants, qui font l'objet d'aveux et dénombrements dont le plus ancien est de l'année 1300.

Il n'est pas impossible qu'à une époque antérieure à cette dernière date, Usseau, comme Gramont et Pouant, ait été un établissement ecclésiastique. En effet, une reconnaissance de devoirs seigneuriaux faite à dame Gouffaire, veuve du comte de Bourbon Busset, par l'acte précité du notaire Granet de Cusset, du 22 juillet 1732 (64) se réfère à une reconnaissance précédente du 9 novembre 1545, dans laquelle sont visées, parmi les confins de l'héritage soumis aux devoirs, deux terres mouvant, l'une de la cuisine du prieuré de Saint-Germain, l'autre de la cuisine d'Usseau. La cuisine d'Usseau ne pouvait que désigner un bénéfice attaché à un monastère. Or, il y avait à Ussel en Bourbonnais un prieuré, dépendant lui-même du prieuré de Chantelle (65), et il est permis de penser qu'Ussel-en-Crépin était une de ses possessions, dans le village de Crépin. Quoi qu'il en soit, aucun document précis n'a pu jusqu'à présent faire élucider ce point.

L'aveu de l'an 1300 (66) est rendu par Etienne de Chastel, damoiseau, seigneur d'Usseau, à « l'illustre seigneur de Bourbon », de qui il déclare tenir en franc fief divers droits féodaux (census, redditus, exitus, proventus, parcerias, decimas, diversa et jura alia) qu'il possède, par lui-même ou par d'autres, sur la paroisse de Creuzier-le-Neuf et sur plusieurs paroisses de la région ; il énumère ensuite les personnes qui tiennent des droits de lui en fief (a me in feodum) ; pour sept d'entre elles les droits sont situés à Creuzier-le-Neuf, mais il est impossible de les localiser à défaut de précision à ce sujet. Il ajoute qu'il a la justice haute et basse de toutes les choses comprises dans l'aveu.

Deux aveux, l'un de 1350 (67), l'autre de 1356 (68), souscrits par Chatard de Chastel, chevalier, seigneur d'Ussel, et de Crépin en partie, ne sont pas plus explicites en ce qui concerne les possessions de la seigneurie dans la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

Un aveu de 1366 (69), de Jean de Chastel, est un peu plus clair ; le souscripteur déclare tenir en fief, outre diverses possessions étrangères à notre paroisse, la justice haute, moyenne et basse du manse de Pohent, divers devoirs seigneuriaux, plusieurs tenanciers avec leurs apparte-

(64) Arch. privées.

(65) Abbé MORET : *Paroisses Bourbonnaises*, p. 497.

(66) A.N., P. 4533, n° 131.

(67) A.N., P. 4572, n° 96.

(68) A.N., P. 4553, n° 265.

(69) A.N., P. 4553, n° 323.

nances (cum certis tenementariis dicti mansi et pertinentiorum ejusdem) et des terres, bois, pacages, moulins, eaux et cours d'eau dudit manse, le tout se confinant par la maison et le cloître de Pohent, d'une part, la terre du seigneur et prieur de Saint-Germain de 2^e part, la rive du Mourgon de 3^e part, et par le bois et la maison de Gramont de 4^e part. Il déclare en outre avoir concédé à deux personnes, sur Creuzier-le-Neuf, des arrières-fiefs, que le manque de précision ne permet pas de situer exactement.

L'aveu qui précède est le dernier d'un membre de la famille de Chastel, qui paraît cependant avoir conservé la seigneurie d'Usseau jusqu'au xvi^e siècle, car, en 1505, Antoine de Chastel en rendait la foi et hommage, pour la moitié, à la duchesse Anne de Bourbon (70).

En 1630, la totalité de la terre d'Usseau était aux mains des Apchon, seigneurs de Saint-Germain-des-Fossés et de Cérézat, qui s'en disputaient la possession, ainsi qu'il ressort d'un acte du 16 septembre 1630 reçu par le notaire Granet, de Saint-Germain (71).

Le dernier aveu que nous connaissions pour le fief d'Usseau a été souscrit le 28 avril 1692 par le mari de Marguerite d'Apchon, François Saladin de Montmorillon, comte d'Essanlays, seigneur de Lusigné, de Chazelot, Mezelieux, Usseau en Bourbonnais, et autres ses terres (72). Il y déclare, outre sa maison et les terres voisines dont il détient le domaine utile, et qui sont situés sur Creuzier-le-Vieux, la justice haute, moyenne et basse, qui comprend principalement, dans son détroit, une partie importante de la paroisse de Creuzier-le-Neuf (73), ainsi que « les droits de corvée dus par les sujets de ladite justice » ; l'aveu fait également état de cens et de nombreuses dîmes de vin, blé, chanvre et charnage, dont quelques-unes seulement sont sur Creuzier-le-Neuf.

Le 9 décembre 1714, par contrat passé devant le notaire Faulquemont, de Saint-Germain-des-Fossés, Saladin de Montmorillon vendit le fief d'Usseau à Joseph de la Chaise, et ce dernier, à la suite de son acquisition, prêta le serment de foi et hommage devant la Chambre du domaine du Bourbonnais, le 11 mai 1717 (74). Mais la seigneurie foncière seule était vendue ; le vendeur conservait la seigneurie justicière, que nous retrouverons plus loin confondue en partie avec la justice de Cérézat (75).

(70) A.N., P. 453, n° 401.

(71) A.A., H. 400.

(72) A.A., G. 57.

(73) Voir ci-après, chapitre V.

(74) A.N., P. 477⁴, n° 1.781.

(75) Voir ci-après, chapitre V.

FIEF DE CÉRÉZAT

Le fief de Cérézat (76) n'a dû se former qu'après la période de construction des châteaux-forts. Les auteurs des *Fiefs du Bourbonnais* pensent qu'il n'est pas antérieur à la fin du ^{xv}^e siècle et que sa création est due à Guichard d'Albon Saint-André, grand-père du maréchal de Saint-André ; il est probable que c'est à cette époque que le château de Cérézat fut édifié ; c'était une vaste et opulente demeure (77), établie dans la plaine sur les bords du Mourgon, et dont il ne reste à peu près rien. Mais en réalité le fief existait déjà depuis plus d'un siècle, et il semble qu'il se soit constitué peu à peu par l'acquisition successive de nombreuses parcelles de terre.

En 1344, Audin de la Tour, chevalier, se qualifiait seigneur de Cérézat en achetant à un roturier un pré qui dépendait de la censive du prieur de Saint-Germain-des-Fossés. En 1398, une transaction intervenait entre Mico, seigneur de Saint-Germain, et Guicharde Meschin, au sujet de la foi et hommage que Mico réclamait à Guicharde pour le lieu de Cérézat que cette dernière tenait « par cession et titre de donation », d'une dame M. de la Tour. En 1476, 1486 et 1490, Jacques de la Tour, écuyer, seigneur de Cérézat, époux de Jeanne de Mariol, achetait plusieurs terres dans la région de Cérézat (78).

En 1490, Guichard d'Albon, conseiller et chambellan du roi, se disant seigneur de Saint-André et de Cérézat, achetait des terres à Jacques de la Tour (79). Après Guichard d'Albon, vint son fils Jean, puis son petit-fils Jacques, connu sous le nom de maréchal de Saint-André, tué à la bataille de Dreux en 1562. Guichard, Jean et Jacques se livrèrent à de nombreuses acquisitions qui agrandirent considérablement les achats antérieurs (80).

Jacques d'Albon étant mort sans enfant, la terre de Cérézat revint à sa sœur, Marguerite, mariée à Artaud, baron d'Apchon, et seigneur de Saint-Germain-des-Fossés.

Cérézat resta dans la famille d'Apchon jusqu'en 1708, où Philiberte d'Apchon la porta par mariage à Gilbert-Gaspard de Chabannes-Pionsat.

Ce dernier vendit Cérézat à Jacques Badier, chevalier, seigneur de Verseilles et autres ses terres, brigadier de cavalerie, maréchal des logis des camps et armées du roi, par acte Chevarier, notaire à Saint-Germain-des-Fossés, du 3 décembre 1717 ; l'acquéreur en fit la foi et hommage le 1^{er} février 1715 (81).

(76) Actuellement Selzat.

(77) A.A., E. 265.

(78) A.A., E. 251.

(79) A.A., E. 252.

(80) A.A., 252 et 253.

(81) A.N., P. 477², n° 1.457.

La famille Badier conserva jusqu'à la Révolution le fief de Cérézat qui fut alors morcelé et vendu en détail comme bien national.

Il n'a été trouvé aucun aveu et dénombrement pour les La Tour, les d'Albon et les Apchon. Seul subsiste, en ce qui concerne ces derniers, le procès-verbal de foi et hommage en date du 15 juin 1695 (82) de Louis d'Apchon, héritier de Claude d'Apchon « en son vivant chevalier » comte de Cérézat, sénéchal d'Auvergne ». Mais les Archives de l'Allier ont conservé le texte d'un aveu et dénombrement souscrit le 17 mai 1778 (83) par « Félicien-Eugène-Hypolite de Basdier de Ver-seilles, chevalier, seigneur de Verseilles, Cérézat, Creuzier-le-Neuf, » Seuillet les Combes, Gramont, Pouzillières et autres lieux, chef de » bataillon au régiment de Flandres, major d'infanterie, chevalier de » l'ordre militaire de Saint-Louis ».

Cet aveu donne une minutieuse description du fief de Cérézat qui comprenait :

1° Le château, avec les bâtiments pour un fermier, situé partie en Auvergne, partie en Bourbonnais, avec un jardin et un bosquet de charmilles composé de plusieurs allées, un verger, des pacages, un étang, le tout contenant 6 septérées ;

2° Un moulin sur le Mourgon avec une œuvre de pré et 2 septérées de terre ;

3° La réserve, composée d'un pré de 6 œuvres, un bois taillis de 20 septérées, un étang sur Creuzier-le-Neuf et Bost, 2 pêcheries et une terre d'une septérée, une terre autrefois bois de Saint-Martin de 10 à 12 septérées ;

4° Cinq domaines qui sont :

— Le Grand Domaine, attenant au jardin du château, partie en Auvergne et partie en Bourbonnais, contenant 50 septérées ;

— La Guette, en Bourbonnais, de 40 septérées de terre et 3 œuvres de pré ;

— Le Colombier, de 70 septérées de terre et 15 œuvres de pré ;

— Les Brugnauds, s'étendant pour partie sur la paroisse de Bost, de 64 septérées et 15 œuvres ;

— Les Poullossiers, en partie sur la paroisse de Seuillet, de 60 septérées et 12 œuvres ;

5° La haute, moyenne et basse justice, dont le ressort englobait une grande partie des paroisses de Creuzier-le-Neuf et Seuillet ;

6° Une dîme sur les paroisses de Creuzier-le-Neuf et Bost ;

7° Une directe qui portait sur 19 parcelles ou héritages à Creuzier-le-Neuf, d'une contenance totale de 9 septérées, 89 quartonnées, 26 œuvres et sur un héritage à Billy.

(82) A.N., P. 475⁴, n° 918.

(83) A.A., G. 56.

FIEF DE CHERMONT

D'après les *Fiefs du Bourbonnais*, la première mention d'un seigneur de Chermont est de 1552 et concerne Claude du Sauzay, dont le fils acheta en 1587 le prieuré de Pouant qu'il annexa à la seigneurie de Chermont. En 1622, Antoinette du Sauzay porta Chermont par mariage à Claude Guérin, contrôleur général des ventes en la généralité de Rouen, et fils d'un bourgeois de Cusset. La famille Guérin, dont deux membres furent trésoriers de France en la généralité de Moulins, et un autre lieutenant général de la Chambre du domaine de Bourbonnais, conserva la seigneurie de Chermont jusqu'au 23 juin 1785, date à laquelle elle la vendit au marquis de Durfort qui en était encore en possession au moment de la Révolution.

Le château, qui était le siège de la seigneurie, et qui fut récemment détruit par un incendie, n'était pas antérieur au *xvii^e* siècle, et le fief de Chermont n'a vraisemblablement pas été créé avant 1552.

La seigneurie de Chermont est décrite dans un aveu et dénombrement souscrit le 20 mai 1686 (84) par Claude Guérin, qui était alors également en possession de la seigneurie de Creuzier-le-Neuf, ou Mariol.

La seigneurie de Chermont comprenait :

1° La réserve, consistant, outre le château, en des bâtiments d'exploitation agricole, avec leurs dépendances, et en des terres, prés, vergers et varennes, contenant en tout 70 septérées, 26 œuvres et 8 boisselées ;

2° La directe consistait, non compris les droits sur des paroisses voisines, en de nombreux cens sur les paroisses de Creuzier-le-Neuf et Creuzier-le-Vieux, que l'acte de dénombrement énumère sans préciser s'ils concernent l'une ou l'autre des deux paroisses. Ces cens sont affectés sur 83 héritages ; la contenance n'est indiquée que pour 65 d'entre eux pour un total de 23 septérées, 130 quartonnées, 291 œuvres et 7 boisselées.

FIEF DE GRAMONT

Gramont était à l'origine un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, dépendant de l'abbaye de Saint-Alyre de Clermont (85). La seule trace qui en reste est un orme vénérable placé devant la ferme construite à la place des bâtiments conventuels, emblème sans doute de la haute justice que détenaient les moines.

On ignore les conditions dans lesquelles il a été sécularisé. Au *xvii^e* siècle, le fief de Gramont était la propriété du seigneur de Cérizat, Artaud, comte d'Apchon, qui vendait la dime en dépendant le 11 juin 1683 (86) à Guérin de Chermont, lequel la revendit en 1696 à Claude Ameil, greffier alternatif des rôles de la paroisse de Creuzier-

(84) A.N., P. 4743, n° 628.

(85) BRUEL : *Pouillé des diocèses de Clermont et Saint-Flour*, p. 96.

(86) A.A., E. 258.

le-Neuf (87). Ensuite, Gaspard de Chabannes et Philiberte d'Apchon, son épouse, vendirent les autres éléments du fief à Claude-Joseph Ameil, entrepreneur des chemins du roi, à savoir : le 27 janvier 1714, la locaterie Claustre, le 30 mars 1714, le « fief des cens et devoirs » perceptibles sur les terres du domaine de Charlant, et, le 31 juillet de la même année, le domaine de Gramont (88). Claude-Joseph Ameil en rendait hommage le 7 août 1715 (89) et le 12 août suivant il déposait son aveu et dénombrement (90).

Les héritiers d'Anne Menut, Veuve de Claude-Joseph Ameil, cédèrent ensuite la totalité du fief, y compris la dime et la directe seigneuriale, le 2 janvier 1770 (91), à Hyppolite Badier de Verseilles, qui possédait déjà Cérézat, et qui conserva Gramont jusqu'à la Révolution.

Le fief de Gramont est décrit dans l'aveu d'Ameil du 12 août 1715 et dans celui de Badier de Verseilles du 18 mai 1778 (92). Sa consistance, qui n'a que peu varié pendant le demi siècle séparant les deux aveux, est la suivante :

1° Le domaine rural de Gramont, contenant 47 septérées, 69 quartenées et 46 œuvres ;

2° La dime exigible sur la plus grande partie des terres du domaine ;

3° La directe seigneurie de 5 septérées de pré et terres ;

4° Divers cens, sans spécification de directe, sur diverses parcelles contenant ensemble 27 quartenées et 48 œuvres.

FIEF DE POUANT

Pouant était autrefois un établissement religieux ; son existence n'est pas douteuse, bien qu'il ne figure ni dans le rôle de la taxe du don gratuit du diocèse de Clermont de 1535, ni dans le pouillé du même diocèse de 1550, publiés par Bruel (93), et qu'il soit également ignoré des auteurs ecclésiastiques spécialisés (94). La tradition de son affectation ancienne s'est conservée dans le pays ; en outre, il est cité dans diverses pièces d'archives ; l'aveu précité du seigneur d'Usseau de 1366 mentionne le cloître de Pouant ; le terrier de la cure (95) fait état.

(87) A.N., P. 4755, n° 974 ; A.A., E. 258.

(88) A.A., E. 258.

(89) A.N., P. 4772, n° 1.467.

(90) A.N., P. 4772, n° 1.468.

(91) A.A., E. 258.

(92) A.A., G. 561.

(93) BRUEL : *Pouillé des diocèses de Clermont et Saint-Flour*.

(94) Il n'est mentionné ni dans le *Répertoire topobibliographique des abbayes et prieurés*, de dom COTTINEAU, ni dans *Abbayes et prieurés de l'ancienne France, province ecclésiastique de Bourges*, de dom BESSE.

(95) A.A., G. 565, f° 8, verso.

en 1441, d'un champ mouvant du cens de l'abbaye de Pohant, et une nommée de la dîme, en date du 25 juin 1655 (96), cite la moinerie de Pouhant, qui devait alors être désaffectée. L'établissement avait des droits de haute justice, car il est question de l'orme de la place de Pohant dans plusieurs pièces, entre autres dans le terrier de la cure (97) et l'aveu de 1692 de Saladin de Montmorillon (98).

D'après les auteurs des *Fiefs du Bourbonnais*, qui ont dû puiser leurs renseignements dans les terriers de Pouant et de Chermont, qu'ils ont probablement eu entre les mains, Pouant était un membre dépendant de l'abbaye de La Bénissons-Dieu, et ses biens avaient été vendus le 7 avril 1587 à Gaspard Saulzay, écuyer, seigneur de Chermont, conseiller du roi au siège présidial de Moulins. L'abbé commandataire de cette abbaye, Pierre d'Épinac, archevêque de Lyon, n'avait pu s'en dessaisir et les mettre en adjudication qu'en vertu de la bulle papale du 27 juin 1586, autorisant le clergé de France à aliéner son temporel, pour se mettre à même de combattre les hérétiques (99).

D'après les mêmes auteurs, Pouant serait resté compris dans la terre de Chermont jusqu'en 1717, époque à laquelle il en aurait été détaché par Claude Guérin et vendu à Pierre Vigier, bourgeois de Cusset.

Mais en réalité Pierre Vigier n'avait acquis de Claude Guérin qu'une faible partie du fief de Pouant, ainsi qu'il ressort des aveux que lui-même et ses héritiers ont souscrits.

L'aveu de Claude Vigier (100), contrôleur au grenier à sel de Vichy (101), en date du 2 août 1748, comprend divers bâtiments et deux quartennées de terres au lieu de Pouant, ainsi qu'une dîme sur 60 œuvres de vigne et une quartennée et demie de terre au même lieu.

(96) A.A., G. 56¹.

(97) A.A., G. 56⁵, f° 19, verso.

(98) A.A., G. 57.

(99) L'acquisition de Pouant par le seigneur de Chermont est en outre relatée dans un procès-verbal du notaire Guyonnet, de Saint-Germain-des-Fossés, du 25 octobre 1654, constatant l'expulsion de l'église de Creuzier-le-Neuf, pendant une messe paroissiale de Claude Guérin et sa famille, faite par le curé avec qui il était en procès, notamment au sujet de la dîme de Pouant ; ce procès-verbal contient le passage suivant : « ... en faisant les vendanges, au lieu et prieuré de Pouant, membre dépendant de la Bénissons Dieu, légitimement acquis par les auteurs dudit seigneur de Chermont, lors de la permission d'aliénation des biens de l'église, le sieur curé s'est présenté plusieurs fois pour enlever la dîme... » (A.A., G. 56¹).

Une série de registres des procès-verbaux d'aliénation du temporel ecclésiastique de l'évêché de Clermont est conservée aux archives du Puy-de-Dôme ; mais elle présente des lacunes et aucune vente de biens sur Creuzier-le-Neuf n'y a été trouvée.

(100) A.A., G. 56¹.

(101) Claude Vigier était en même temps fermier des droits seigneuriaux de Creuzier-le-Neuf.

L'aveu de ses héritiers (102), Gabriel Vigier, ancien notaire à Vichy, et Jeanne Vigier, Veuve Brulon, de Cusset, souscrit le 19 septembre 1783, fait état de deux dîmes, une sur 36 quartonnées de terre plantées en vigne, et 2 quartonnées en nature de terre, l'autre sur 3 quartonnées de terre comprenant cave, celier et dépendances, les déclarant ajoutant qu'ils possèdent les biens soumis à la dime en propriété, mais à la charge d'un cens de un denier en faveur du seigneur de Chermont.

Le surplus du fief de Pouant, situé sur les paroisses de Creuzier-le-Vieux et Creuzier-le-Neuf était concédé à cens à divers tenanciers; une partie en avait été cédée par Guérin, à titre d'échange, à Louis de Bourbon-Busset (103) qui l'avait annexée au fief de Creuzier-le-Neuf (104), et le surplus restait intégré au fief de Chermont.

L'ABBAYE DE MOZAT ET LE PRIEURÉ DE SAINT-GERMAIN-DES-FOSSÉS

L'origine de l'abbaye de Mozat, située près de Riom, est purement traditionnelle. Elle aurait été fondée au VII^e siècle par saint Calmin, duc d'Aquitaine, et son premier abbé, Entérius (environ 680), aurait obtenu la protection des rois Thierry III et Clovis III. Détruite pendant les invasions des Sarrazins et les guerres entre Pépin et Waifre, elle aurait été restaurée par Pépin qui la confirma dans la possession de ses biens au pays des Arvernes, des Bituriges, des Lémovices et des Burgondes. D'abord indépendante, elle fut placée sous l'autorité de Cluny par l'évêque de Clermont à cause du relâchement de la règle qui y avait été constatée, et la mesure reçut l'approbation de Philippe I^{er}, en 1095. Une bulle du Pape Alexandre III, de 1165, lui garantit la propriété de ses biens, parmi lesquels l'église de Creuzier se trouve mentionnée (105). Louis VII, en 1169, Philippe Auguste, en 1217, et Louis VIII, en 1224, la prirent sous leur sauvegarde (106).

Mozat était un grand monastère que peuplaient en temps normal 40 moines, abbé non compris, mais dont l'effectif s'éleva parfois jusqu'à 50 (107).

Ses possessions sur Creuzier-le-Neuf étaient importantes; mais comme les biens des églises ne donnaient pas lieu à la foi et hommage, aucun dénombrement n'apporte de précisions sur leur consistance; quelques

(102) A.A., G. 56¹.

(103) Acte Peluret, notaire à Busset, du 16 juillet 1661.

(104) Confession faite à Anne-Marie de Gouffier, Veuve Louis de Bourbon, acte Granet, notaire à Cusset, du 22 juillet 1732.

(105) CHAIX DE LAVARENNE : *Monumenta pontificia arvernica*, p. 45, 67, 268.

(106) FAZY : *Origines du Bourbonnais*, n^os 386, 569, 654.

(107) *Pouillé général des abbayes de France*, Gervais Alliot, éditeur, Paris, 1626, p. 108.

indications peuvent seules être glanées dans divers documents où il en est fait mention.

*
**

Nous avons vu, par l'aveu de Roger de Marros, de 1301, et par celui de Jean Mariol, de 1351 (108), que la maison forte de Creuzier-le-Neuf dépendait du fief de l'abbé de Mozat ; Roger de Marros citait en outre, soit parmi les confins de ses terres, soit pour les excepter de ses possessions, des héritages qui étaient du fief de l'abbé de Mozat. Le fief de Mozat était donc dès cette époque important.

L'aveu de Hugues de Mariol, de 1411 (109), montre que la maison forte était alors passée dans la mouvance du duc de Bourbon. D'autre part, il n'y est plus fait mention du voisinage de parcelles dépendant de la censive de l'abbaye, mais de tenures relevant du prieuré de Saint-Germain-des-Fossés. Le terrier de la cure, qui est sensiblement de la même époque (1441-1456) mentionne de son côté qu'un certain nombre de tenures (10 sur 65 que contient le terrier) joignent des terres qui sont de la censive du prieuré de Saint-Germain ; il n'y est pas question du fief de l'abbaye de Mozat. Il est probable qu'entre 1351 et 1411 les dotations du prieuré de Saint-Germain-des-Fossés et de la cure de Creuzier-le-Neuf ont été constituées, et que tous les biens que possédait l'abbé de Mozat sur la paroisse ont été attribués à l'un ou à l'autre des deux bénéfices.

Nous ne trouverons donc plus que le prieur de Saint-Germain-des-Fossés sur notre paroisse, et quelques actes vont nous donner des aperçus sur la nature de ses droits seigneuriaux.

Le procès-verbal d'une vente aux enchères faite devant l'évêque de Clermont, le 17 août 1569 (110), constate l'aliénation, faite par le prieuré, pour se procurer les fonds nécessaires au paiement de la taxe des décimes, de 2 setiers et demi froment de rente, à prendre sur les trois setiers dus par le censitaire du moulin de l'étang du prieuré, et de la moitié du droit de pêche dans l'étang ; le procès-verbal précise que les biens vendus sont situés en la paroisse de Creuzier-le-Neuf, justice haute, moyenne et basse du prieuré.

D'autre part, en 1655, le prieur avait vendu la justice de Chermont au seigneur de Chermont, mais en 1664, il a obtenu des lettres de rescision de la vente (111).

Le prieuré avait donc la justice haute, moyenne et basse sur une partie de la paroisse de Creuzier-le-Neuf. Les limites de cette justice ne sont pas indiquées, mais on peut tenir pour certains qu'elle comprenait le nord-ouest de la paroisse, où se trouve l'étang du prieuré et

(108) et (109) Voir ci-dessus.

(110) A.A., H. 398.

(111) A.A., H. 404, Inventaire des titres du prieuré, cotes 13 et 14.

Chermont, et qui n'est compris ni dans la justice d'Usseau ni dans celle de Cérézat.

Le prieuré avait en outre la seigneurie foncière constituée par les cens et les droits de directe afférents aux nombreuses parcelles mentionnées notamment dans les confins des terriers de la cure, et qui étaient éparpillés sur toute l'étendue de la paroisse ; il possédait, d'autre part, des dîmes de blé, vin et charnage sur plusieurs héritages.

Le prieur affermais ses droits et profits seigneuriaux, soit en bloc, soit séparément. Par un bail du 23 février 1625 (112), il avait concédé pour six années tous les revenus, fruits et produits du prieuré, comprenant la jouissance du domaine réservé, les cens et les dîmes de Creuzier-le-Neuf et des paroisses voisines, les profits du greffe, les émoluments de la justice, les corvées et tous autres droits seigneuriaux, moyennant un loyer annuel de 950 livres, augmenté de nombreuses charges en espèces et nature, au profit, entre autres, de l'abbé de Mozat, du curé de Saint-Germain et de divers officiers de la justice du prieuré.

LA CURE DE CREUZIER-LE-NEUF

La cure n'était pas un fief, mais un bénéfice. En tant que bénéfice, elle possédait des tenures grevées de cens emportant droit de directe seigneurie ; à ce titre elle constituait une véritable seigneurie.

Les terriers de la cure, qui ont été conservés (113), bien qu'ils soient assez détériorés, nous renseignent à peu près sur l'importance du bénéfice.

Dans son dernier état, le terrier accuse 60 tenures, dont la contenance, mentionnée pour 34 d'entre elles seulement, était de 1 septérée, 45 quartonnées, 24 œuvres, 4 coupées, 3 émines.

Sur l'un des terriers, à la date du 12 juin 1704, le curé a inscrit, au verso du folio xxxx, la mention suivante : mon présent terrier se monte : en froment, 69 quartons ; seigle, 18 quartons ; avoine, 25 quartons ; poules, 14 demies ; argent, 40 sols (114).

La cure possédait en outre des terres non accensées, qui étaient l'équivalent de la réserve dans les seigneuries ordinaires. Les terriers ne contiennent aucune indication à ce sujet ; mais des renseignements, peut-être incomplets, sont donnés par les ventes de biens nationaux.

Le 15 juin 1791 il a été vendu, comme provenant de la cure : des prés, terres et vignes au Rompey, 1 quartonnée de terre à Tessonnière, 50 œuvres de vignes dites les grandes cures, la vigne des petites cures.

(112) A.A., H. 399.

(113) A.A., G. 56² à 565.

(114) A.A., G. 56².

une chenevière d'une quatornée à Lachenaux, et 3 quatornées de terre au même lieu (115). Le presbytère a été vendu le 18 thermidor an IV (116).

L'ABBAYE ET LE CHAPITRE DE CUSSET

L'abbaye de Cusset a été fondée par le monastère de Saint-Martin de Nevers, et ses statuts, à la demande d'Eumène, évêque de Nevers, ont été approuvés par Charles le Gros, à Attigny, le 14 août 885 (117).

Au commencement du XIII^e siècle, l'abbesse du monastère établit, dans l'église construite par ses soins peu de temps avant, une communauté de prêtres que l'évêque de Clermont institua en chapitre en 1236. Le chapitre était composé de 17 chanoines, présidé par un chantre, et administré par un baile (118).

*
**

Pas plus que pour l'abbaye de Mozat, il n'existe d'aveu et dénombrement émanant de l'abbaye de Cusset ou de chapitre. Cependant, pour le chapitre, deux serments de foi et hommages ont été conservés ; ils ont été prêtés par le baile, les 8 juin 1686 et 18 novembre 1716 (119) ; il y est fait mention de dîmes et de cens sur Creuzier-le-Neuf et sur différentes paroisses voisines ; l'existence de ces aveux peut s'expliquer par le fait que, d'après la jurisprudence du parlement, les dîmes qui avaient été en mains laïques ne perdaient pas leur caractère de dîmes inféodées quand elles retournaient à l'église (120). Mais les aveux et dénombrements qui ont dû être souscrits dans les quarante jours de la foi et hommage n'ont pas été retrouvés.

Quant à l'abbaye, nous avons vu précédemment (121) qu'elle avait perçu les lods et ventes, en même temps que le chapitre, sur la vente des terres de Gramont et des Combes, faites à Badier de Verseilles, et que, par conséquent, une partie de ces terres se trouvait dans la censive des deux établissements religieux ; l'abbaye est du reste plusieurs fois visée dans les confins énumérés par le terrier de la cure. Mais aucune précision n'existe sur la superficie des censives de l'abbaye et du chapitre.

Par ailleurs, l'abbaye était propriétaire du bois de Celzat (122) qui s'étendait sur les paroisses de Creuzier-le-Neuf et Cusset, et la « Goutte des Aiguillons », provenant de son patrimoine, a été vendue nationalement (123).

*
**

(115) CORNILLON : *Vente des biens nationaux*, I, p. 139.

(116) CORNILLON : *Vente des biens nationaux*, III, p. 153.

(117) LESPINASSE : *Cartelaire de Saint-Cyr de Nevers*, charte n° 16.

(118) Abbé MORET : *Paroisses Bourbonnaises*, I, p. 591.

(119) A.N., P. 4743, n° 589 et 4773, n° 1.511.

(120) Voir ci-après, chapitre VIII.

(121) Voir ci-dessus, chapitre IV.

(122) CORNILLON : *op. cit.*, I, p. 36.

Il est possible, en partant des données qui précèdent, de déterminer approximativement l'importance des terres de la paroisse que leurs propriétaires possédaient à titre d'alleux.

Pour cela, il faut d'abord totaliser, en mesures actuelles, la superficie des terres, concédées à cens ou non, et énumérées tant dans les aveux des différents seigneurs que dans le terrier de la cure ; la superficie de celles de ces terres qui n'est pas indiquée sera évaluée à la surface moyenne des tenures de la même seigneurie dont la contenance est précisée ; les terres de la seigneurie de Chermont situées sur Creuzier-le-Vieux, et celles de Cérézat qui étaient sur Bost et Seuillet seront comprises dans le total ; à défaut de renseignements sur leur étendue elles seront considérées comme appartenant à la paroisse de Creuzier-le-Neuf, de manière à ne pas fausser le résultat par une appréciation arbitraire qui pourrait être jugée trop optimiste en faveur de l'importance des alleux ; les possessions du seigneur d'Usseau, de l'abbaye et du chapitre de Cusset, et du prieuré de Saint-Germain ne pourront que faire l'objet d'une appréciation arbitraire ; leur contenance totale n'atteignait certainement pas 200 hectares, mais pour ne pas risquer de les sous-estimer, ce chiffre sera retenu.

La récapitulation de la surface des possessions seigneuriales, faite dans ces conditions, est la suivante :

Creuzier-le-Neuf	53 hectares
Cérézat	127 —
Chermont	71 —
Gramont	32 —
Pouant (124)	4 —
Bénéfice de la Cure	19 —
Seigneurie d'Usseau, Abbaye et Chapitre de Cusset, prieuré de Saint-Germain	200 —
Ensemble	506 hectares

La superficie actuelle de la commune, dont les limites sont sensiblement les mêmes que celles de la paroisse est de 1.046 hectares

Les propriétés allodiales auraient été ainsi de 540 hectares, y compris 10 hectares environ pour les « communaux » de la paroisse, situés au terroir de la Varre.

Bien que ce résultat ne soit qu'approximatif, on peut en tirer la conclusion que la moitié au moins de la superficie de la paroisse de Creuzier-le-Neuf était composée des terres allodiales.

(123) CORNILLON : *op. cit.*, I, p. 36.

(124) Partie des terres de Pouant qui n'a pas été intégrée dans les seigneuries de Chermont et de Cérézat.

CHAPITRE V

LA JUSTICE

Pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Auvergne bénéficia de l'organisation judiciaire romaine : les petites affaires étaient jugées par les duovirs au siège de la civitas ; les causes les plus importantes ressortissaient au légat sous le haut empire, et, durant le bas empire, au gouverneur de la province qui se déplaçait pour tenir des audiences dans les villes de son ressort ; le droit d'appel avait fait son apparition à la fin du haut empire ; il consistait en un recours hiérarchique, et les jugements des décurions pouvaient être soumis aux censures successives du légat et de l'empereur ; sous le bas empire, l'appel des sentences des magistrats de la cité pouvait être porté au gouverneur de la province, puis au vicaire du diocèse, et enfin au préfet du prétoire qui statuait en dernier ressort (1). Ainsi, à la fin de l'empire, un procès jugé à Clermont pouvait aller en appel successivement au gouverneur à Bourges, au vicaire à Vienne, et au préfet du prétoire à Trèves.

Quand l'Auvergne passa aux mains des Visigoths (474), ses nouveaux maîtres mirent à sa tête un comte, qui rendit la justice au nom du roi.

Après la bataille de Vouillé (507), les Francs remplaçant les Visigoths, apportèrent en Gaule leur coutume de faire juger les différends par l'assemblée du peuple (le mall), présidée par le comte, assisté de notables ; il est probable toutefois que l'institution du mall n'a pas pénétré en Auvergne, où l'infiltration germanique fut très clairsemée, et que la justice fut simplement rendue au nom du roi par le comte (2), choisi le plus souvent dans les grandes familles auvergnates.

Sous les Carolingiens, des notables, désignés avec le concours du peuple, devinrent les assistants permanents du comte et prirent le nom d'échevins. Le comte se rendait périodiquement dans chaque centaine,

(1) Ferdinand LOT : *La Gaule*, pp. 211 et 366.

(2) CHABROL, I, pp. XI, LI, LIII.

mais il abandonnait au centenier, vicaire ou viguier, qui était son représentant local, les affaires de faible importance. La procédure ignorait l'appel qu'avait pratiqué la Gaule romaine.

Dès les premiers temps de l'occupation franque, d'ailleurs, un régime particulier était applicable à de nombreuses terres auxquelles le souverain avait concédé le privilège de l'immunité. Ce privilège avait son origine dans l'exemption d'impôts dont jouissaient les domaines de l'Etat romain que les premiers Mérovingiens distribuèrent à leurs fidèles. Leurs successeurs accordèrent ensuite le même avantage à de grands propriétaires, et principalement à des établissements religieux. Les domaines qui en bénéficiaient échappaient à l'autorité des représentants du pouvoir royal qui n'avaient même plus le droit d'entrer sur les terres « immunes », où la justice, avec tous ses attributs, était passée au propriétaire lui-même, sauf pour les affaires importantes (*causae majores*), qui étaient encore réservées au comte.

Quand la féodalité fut assise, après que les comtes et leurs subordonnés, représentants du pouvoir royal, se furent rendus indépendants et eurent assuré l'hérédité de leurs fonctions et de leurs possessions, la justice, devenue leur propriété personnelle, continua à être rendue par leurs soins, mais pour leur compte et en leur nom, et non plus au nom du roi. Il en fut de même pour les dignitaires ecclésiastiques, grands propriétaires immunistes, devenus seigneurs de leurs domaines, ainsi que pour des personnages entreprenants, qui se taillèrent des seigneuries par la force, en s'octroyant le droit de juger les hommes de leurs terres. Les circonscriptions judiciaires se multiplièrent à l'extrême, avec des limites mal définies, la plupart du temps contestées, et les détenteurs du droit de juger se disputèrent les causes et les justiciables, sources de profits.

Malgré la confusion qui régna alors, des principes généraux peuvent être dégagés : on distingua d'abord la haute de la basse justice. La haute justice avait la pleine juridiction, au civil comme au criminel ; entrant à l'origine dans les attributions du comte, elle fut ensuite usurpée par des seigneurs de moindre importance. La basse justice, qui comprenait les causes mineures, était exercée par la plus grande partie des petits seigneurs. Ces deux catégories de justices apparurent dès l'origine de la féodalité ; au *xiv^e* siècle survint une troisième catégorie, la moyenne justice, qui se plaçait entre les deux premières.

A côté de ces trois catégories de juridictions, que constituaient les justices seigneuriales, on peut en distinguer deux autres : les justices féodales et les justices foncières ; la première, dans laquelle le suzerain se chargeait de trancher ses propres difficultés avec ses vassaux, ainsi que celles qui surgissaient entre ces derniers ; dans la seconde, le seigneur jugeait les différends nés de ses rapports avec ses tenanciers : par exemple, l'abbesse de Cusset avait son « juge du fonds et terrage pour l'expédition de ses devoirs et domaines » qu'elle conserva après que toutes les autres causes furent entrées dans les attributions du

prévôt, installé à Cusset par le roi à la suite de son pariage avec l'abbesse, en 1184 (3).

Bien qu'elle autorisât des voies de recours exceptionnels, pour défaut de droit ou faux jugement, la justice seigneuriale, du moins à ses débuts, était, comme celle des temps mérovingiens, souveraine, et ne laissait pas place à l'appel.

*
**

Si, dans les débuts de la féodalité, les seigneurs pouvaient rendre eux-mêmes la justice, le développement des connaissances juridiques et le renouveau des études de droit romain les obligea bientôt à recruter des légistes pour les suppléer ; ils eurent ainsi des agents chargés de les représenter dans les diverses parties de leurs fiefs, et de juger en leur nom ; ces agents, connus souvent sous l'appellation de prévôts, portaient parfois un titre différent suivant les régions : en Bourbonnais, après avoir été appelés prévôts, ils portèrent le nom de châtelains à partir du début du XIII^e siècle. L'institution d'un juge qualifié, ayant fait des études de droit, fut ensuite rendue obligatoire, et il fut prescrit aux seigneurs de leur donner une rémunération honnête et suffisante.

Par ailleurs, et bien que, dans son principe, le droit de juger, attribut du fief, eût été rattaché à une terre, il n'en fut plus ainsi par la suite, et la justice fut souvent séparée de la terre, notamment par une aliénation ou par un partage. La justice pouvait alors appartenir à un seigneur et la terre à un autre ; c'est ce que traduisait la maxime « fief et justice n'ont rien de commun », qui était appliquée tant en Auvergne qu'en Bourbonnais (4).

*
**

Le roi, seigneur dans son domaine, y possédait la justice au même titre que les autres seigneurs, et il se faisait représenter par des prévôts dans les différentes parties de ses terres.

Il donna d'abord à ferme les fonctions de prévôt ; le prévôt payait au trésor royal une somme fixe et percevait à son profit les droits de justice et les amendes (5).

Au XIV^e siècle, le roi commença à donner les prévôtés en garde ; les prévôts n'étaient plus fermiers ; ils étaient nommés par le roi et pouvaient être révoqués ; puis, bientôt, les prévôtés devinrent des offices,

(3) NICOLAY, chap. LXI ; CHABROL, IV, p. 226.

(4) Art. 1 de la *Coutume du Bourbonnais* ; art. 4 du chap. II de la *Coutume d'Auvergne*.

(5) La papauté s'est opposée pendant un temps à la canonisation du roi Louis IX parce qu'il avait mis ses prévôtés à ferme, « de quoi maint pauvre était déshérité » (CHABROL, I, p. LXX).

les prévôts eurent la propriété de leurs charges et jouirent de l'inamovibilité.

Les prévôts cherchaient à tirer de leurs fonctions le maximum de profits. Philippe Auguste, à partir de 1184, confia à des inspecteurs, les baillis, le soin de les contrôler ; ces inspecteurs, d'abord itinérants, se fixèrent par la suite, et eurent une circonscription déterminée, qui, sous le nom de baillage ou de sénéchaussée, englobèrent plusieurs prévôts.



Quand le roi reconquit son autorité, il eût été logique que les justices seigneuriales disparussent et fissent place aux juges royaux pour justifier le principe alors admis d'après lequel toute justice émane du roi. La royauté laissa néanmoins subsister les justices d'origine féodale disséminées dans le royaume, aussi bien dans le domaine primitif des Capétiens que dans les fiefs réunis ultérieurement à la couronne ; mais elle s'employa, par des moyens indirects, à en diminuer l'importance. Ces moyens furent l'appel, les cas royaux, et la prévention.



A vrai dire, dès les débuts de la féodalité, le roi soutint que sa Cour était compétente pour connaître de toutes les affaires du royaume ; mais ce fut là une position de principe qui se heurta à l'indépendance des féodaux. La prétention royale ne fut cependant jamais abandonnée ; elle se renforça au cours du moyen-âge, sous l'influence des légistes et du droit romain, et aboutit, au cours du ^{xii}e siècle, à la subordination des justices féodales à la justice royale. Dès le milieu du ^{xiii}e siècle, il était admis que les sentences des grands feudataires pouvaient être déferées à la censure de la Cour royale ; c'était, en fait, le rétablissement du recours hiérarchique de la période gallo-romaine, et, à partir du ^{xiv}e siècle, les appels contre les décisions des justices seigneuriales purent être formés devant les juges royaux.



D'autre part, en tant que souverain, le roi ne pouvait admettre que les causes dans lesquelles il était intéressé fussent tranchées par un seigneur qui était son vassal. Ces causes constituaient des « cas royaux » dont seule la justice royale pouvait connaître, et qui comprenaient notamment les différends relatifs aux églises placées sous la garde royale ; pour faciliter le jugement de ces cas royaux, le pouvoir central créa dans certaines régions des sièges particuliers de justice ; c'est ainsi que fut créé à Cusset, en 1236 (6), un siège de lieutenant du bailli royal de Saint-Pierre-le-Moutier, pour juger les causes concernant les habitants des terres ecclésiastiques d'Auvergne placées sous la

(6) Voir ci-après, Justices de Cusset.

sauvegarde du roi, et qui sont désignées sous le nom d'exempts d'Auvergne (7).

*
* *

Par ailleurs, en application du principe d'après lequel toute justice émane du roi, il fut admis que le justiciable d'un seigneur aurait la faculté de s'adresser à un juge royal par préférence à la juridiction de son seigneur ; c'était le système de la prévention : le juge premier saisi pouvait valablement statuer. Pour permettre aux justiciables des seigneurs d'Auvergne de s'adresser facilement aux juges royaux, le roi établit des prévôts dont beaucoup n'avaient aucun territoire (8) et dont la juridiction consistait uniquement en un droit de prévention sur les justices des seigneurs (9). Ce droit de prévention leur fut, il est vrai, retiré, mais sans grand effet, semble-t-il, par lettres d'Anne de France, duchesse d'Auvergne (10), du 20 septembre 1516, motif pris d'abus commis par les prévôts, mais en réalité parce que le retrait était conditionné par le paiement au connétable de Bourbon, gendre de la duchesse, d'une somme de 20.000 livres (11).

*
* *

Le développement du pouvoir royal entraîna le déclin des justices seigneuriales qui, suivant l'expression des juristes de l'époque, étaient devenues de simples justices de village. Mais lorsque la royauté eut définitivement rétabli son autorité, elle se désintéressa de l'influence qu'avaient pu avoir dans le passé les justices des seigneurs et elle prit même une attitude susceptible de leur rendre quelque vigueur. Dès la fin du xvr^e siècle, elle commença, dans un but financier, à aliéner des justices de son domaine, qui, de ce fait, de royales qu'elles étaient, devinrent seigneuriales, et ces aliénations se poursuivirent jusqu'au début du xviii^e siècle. Un édit de mars 1665, entre autres, ordonna l'aliénation des droits de haute, moyenne et basse justice dans l'étendue des provinces du Bourbonnais et de Haute et Basse Marche, avec création de fiefs (12).

Beaucoup de justices seigneuriales conservèrent ainsi quelque activité jusqu'à la fin de la royauté, et, dans les 17 châtellenies que comprenait

(7) Exempts de la justice seigneuriale.

(8) C'est-à-dire que tous les territoires les avoisinant étaient pourvus de justices seigneuriales.

(9) CHABROL, I, p. LXXIV.

(10) Texte des lettres dans CHABROL, I, p. CXIII.

Après la mort de Jean de Berry, en 1416, le duché d'Auvergne était devenu l'apanage de son gendre, Jean de Bourbon, et resta aux Bourbons jusqu'à la confiscation des biens du connétable ; Anne de France, fille de Louis XI, était veuve de Pierre de Beaujeu et mère de Suzanne de Bourbon, qui épousa Charles de Bourbon, le connétable.

(11) CHABROL, I, p. LXXXIX.

(12) BOSQUET : *Dict. des domaines, V^{ls} Justice, et Bourbonnais.*

la sénéchaussée de Bourbonnais, elles étaient encore au nombre de plus de 240 à la veille de la Révolution (13).

*
* *

Pour la période du haut moyen-âge, il n'a pas été trouvé jusqu'ici de documents contenant des renseignements directs sur les justices seigneuriales qui pouvaient exister à Creuzier-le-Neuf. On ne peut dès lors que s'appuyer sur la qualité des possesseurs de la terre et sur quelques jalons épars dans des pièces postérieures pour essayer de déterminer quels étaient les possesseurs de la justice dans la paroisse.

En premier lieu, il paraît certain qu'en dehors peut-être du seigneur de Saint-Germain-des-Fossés et du seigneur d'Usseau, comme nous le verrons plus loin, il n'y avait pas de seigneur justicier laïque ; le seigneur de Creuzier-le-Neuf, en particulier, n'avait pas le droit de justice sur ses terres ; aucun des aveux souscrits successivement par les possesseurs de cette seigneurie n'en fait état, alors que tous les aveux du seigneur de Creuzier-le-Vieux, entre autres, mentionnent les droits de haute, moyenne et basse justice qui leur appartenaient. La justice était entre les mains de l'Eglise, grande propriétaire immuniste dans la paroisse.

D'abord, l'abbé de Mozat, qui était propriétaire de l'église paroissiale ainsi que d'un fief, détenait des droits de justice malgré les usurpations du seigneur de Saint-Germain consacrées par une sentence arbitrale de 1211 (14).

La justice de l'abbesse de Cusset s'exerçait par ailleurs sur les terres de l'est et du sud-est de la paroisse qui dépendaient de son abbaye ; mais elle passa en 1184 à la prévôté foraine que le roi installa à Cusset (15).

Le prieuré de Gramont, dépendant de l'abbaye de Saint-Alyre de Clermont avait également une justice, ainsi qu'en témoigne l'orme vénérable qui existe dans la cour de la ferme élevée sur l'emplacement des bâtiments conventuels.

A Pouant, l'orme qui était la marque de la justice des moines du prieuré, dépendant de l'abbaye de la Bénissons-Dieu, ne se retrouve pas aux abords de ce qui reste des bâtiments monastiques, mais son existence ancienne est attestée par plusieurs documents (16).

Le terrier de la cure cite d'autre part l'orme de Fromental ; le lieu de Fromental (17) se trouve à l'extrémité nord-est de la paroisse, à la limite de la paroisse de Seuillet, dont l'église, comme celle de Creuzier-

(13) AUROUX, p. XVIII ; ROUYER, p. V.

(14) Ci-après, Justices de Saint-Germain-des-Fossés.

(15) Ci-après, Justices de Cusset.

(16) A.A., 565, f° 22.

(17) A.A., 565, f° 27.

le-Neuf, appartenait à l'abbé de Mozat ; il est possible qu'il y ait eu là une autre justice ; mais aucun document n'apporte d'éclaircissement sur l'existence d'une seigneurie, laïque ou ecclésiastique, dans cette région.

Par ailleurs, les *Fiefs du Bourbonnais* (18) rapportent que le village des Bonnots était un siège particulier de justice. Le hameau des Bonnots est situé sur le plateau qui domine Saint-Germain-des-Fossés, où il n'existe plus qu'un domaine agricole à côté de maisons abandonnées ou délabrées. Il est possible que l'indication soit exacte, car les auteurs de l'ouvrage ont eu connaissance d'archives aujourd'hui dispersées ou introuvables, et aucun des documents qui peuvent être actuellement consultés ne permet de la vérifier.

*
* *

Pour les temps postérieurs au XIII^e siècle, le territoire de la paroisse de Creuzier-le-Neuf était partagé entre les juridictions suivantes : baillage et prévôté de Cusset, châtelainies de Vichy et de Billy, justices du seigneur et du prieur de Saint-Germain-des-Fossés, justices des seigneurs d'Usseau et de Cérézat.

Voici quelques renseignements sur chacune de ces justices.

JUSTICES DE CUSSET

Cusset était le siège d'une abbaye de bénédictines, fondée par l'évêque de Nevers ; sa fondation avait été approuvée par Charles le Gros, en 886 (19). L'abbaye a toujours été placée sous la sauvegarde royale qui a été affirmée à maintes reprises (20). Philippe Auguste la prit en pariage en 1184 (21) à la demande du Pape (22), et, comme conséquence de ce pariage, il établit une prévôté à Cusset. D'après l'histoire de Cusset (23), cette prévôté n'aurait été établie qu'en 1493, mais ce n'est pas exact ; la prévôté figure notamment dans les comptes de Jean de Try, bailli d'Auvergne, pour les années 1293 et 1294 (24), ainsi que dans une ordonnance de Philippe le Long de 1319 (25). Les comptes du bailli de Saint-Pierre-le-Moutier pour les années 1469 à 1534 font du reste mention de trois prévôtés à Cusset, l'une, prévôté ordinaire, dont

(18) *Les Fiefs du Bourbonnais*, I, p. 182.

(19) René DE LESPINASSE : *Chartes de Saint-Cyr de Nevers* n^{os} 16 et 34 ; CHAIX DE LAVARÈNE, p. 514.

(20) *Ord.*, IV., 205, 660.

(21) *Ord.*, IV, 205.

(22) CHAIX DE LAVARÈNE, p. 341.

(23) FOURNERIS, p. 7.

(24) CHASSAING : *Spicilegium brivatense*, p. 199 et 214.

(25) *Ord.*, 1.688.

les produits appartenaient moitié au roi, moitié à l'abbesse, l'autre, la prévôté foraine, dont le roi s'était réservé la propriété, et la prévôté des exempts, commune au roi et à l'abbesse (26). L'abbesse avait, par ailleurs, conservé son « juge de fonds et terrage, procureur et greffier », pour l'expédition de ses devoirs et domaines (27).

En 1236, Saint Louis y créa un siège de lieutenant du bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier, pour juger les cas royaux, et plus spécialement les causes des exempts d'Auvergne. Cette date de 1236 a été donnée dans le discours de distribution de prix de 1911 d'un professeur du collège de Cusset qui l'avait relevée sur des documents des archives de la ville qui n'ont pu être retrouvées. Elle ne serait pas exacte si l'on s'en tenait à Chabrol qui allègue, dans son commentaire de la coutume d'Auvergne (28), que le baillage de Saint-Pierre-le-Moûtier n'aurait été créé qu'après 1319. M. A. Bossuat, s'en rapportant à une thèse de l'école des Chartes, donne d'autre part la date de 1361 pour la création du siège des exempts à Cusset (29). La date de 1236 semble cependant vraisemblable. L'ancienneté du baillage de Saint-Pierre-le-Moûtier que conteste Chabrol se trouve confirmée dans un « mémoire de la généralité de Moulins » de l'Intendant de Pomereu (30) pour qui cette juridiction est de la création des quatre premiers baillages de France établis sous le règne de Louis le Jeune (1137-1180). L'erreur de ceux qui attribuent son établissement à une époque moins reculée s'explique toutefois par le passage suivant de Guy Coquille (31) : « En ce temps furent établis « quatre baillages, Sens, Vermandois, Saint-Pierre et Mâcon... Saint-« Pierre pour les cas royaux d'Auvergne, Berry, Bourbonnais et Niver-« nais », et il ajoute : « pour le temps que Berry était du domaine du « roi, même les années 1274 et 1319, le baillage de Saint-Pierre fut « transféré à Bourges » (32).

Les causes des exempts d'Auvergne continuèrent à être jugées à Cusset jusqu'en 1466, époque à laquelle elles furent confiées au baillage de Montferrand. Mais l'édit (33) qui ordonna ce transfert, ayant fait l'objet d'une opposition de l'abbesse et des habitants de Cusset ne fut pas immédiatement exécuté : le 14 août 1798, trente-deux ans plus tard, « Jean Rolland, licencié en lois, bachelier en droit, conseiller du roi « notre sire, lieutenant ordinaire à Cusset et de M. le bailli dudit lieu « et de Saint-Pierre-le-Moûtier, des exemptions de Berry et d'Auvergne.

(26) CHABROL, IV, p. 226.

(27) NICOLAY, chap. LXI.

(28) I, p. LXIII.

(29) *Le baillage de Montferrand*, p. 25.

(30) B.N., Ms n° 280 des 500 de Colbert.

(31) *Œuvres*, éd. 1703, I, p. 286 et 436.

(32) Cf. LA THAUMASSIÈRE : *Coutumes du Berry*, éd. 1701, p. 1 de l'Avertissement.

(33) *Ord.*, XVI, 621 ; voir également Lettres royales du 21 novembre 1467 (ord. XVII, 38) et arrêt du Parlement du 23 juin 1489 (A.N., X^{1a}, 127, f° 95).

« commissaire du roi en cette partie » statuait encore dans un procès entre l'abbé de Mozat et un ancien prieur de Saint-Germain-des-Fossés (34).

En 1482 (35), le siège de lieutenant à Cusset du bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier fut transformé en un baillage autonome dont les sentences ressortissaient nuement au Parlement, sauf pour les cas présidiaux qui étaient portés en dernier ressort au présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier.

Le baillage et la prévôté de Cusset fonctionnèrent séparément jusqu'en 1640 où la prévôté fut unie au baillage (36). Le baillage poursuivit ensuite son existence jusqu'à la fin de l'ancien régime, mais son bailli était généralement en même temps bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier.

La prévôté de Cusset comprenait dans son ressort « quelques feux » de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, et le prévôt « était tenu aller siéger » et rendre droit sur le lieu es dits sujets » (37) ; c'est ainsi qu'au cours d'une de ces séances foraines, « Blaise-Etienne de Floquet, lieutenant » général au baillage de Cusset, commissaire délégué par nos seigneurs « du Grand Conseil, faisant et jugeant en son bureau de Saint-Germain-des-Fossés », tranchait, le 3 juillet 1705, un procès entre le prieur de Saint-Germain-des-Fossés et le curé de Creuzier-le-Neuf (38).

JUSTICES DE SAINT-GERMAIN-DES-FOSSÉS

L'abbaye de Mozat avait à Saint-Germain-des-Fossés un prieuré dont les possessions s'étendaient sur plusieurs paroisses voisines, notamment sur Creuzier-le-Neuf. Propriétaire immuniste, elle jouissait sur ses terres des droits de justice qu'elle exerçait soit par l'abbé soit par le prieur local. Mais ces droits ne tardèrent pas à lui être contestés par le seigneur de Saint-Germain-des-Fossés dont la forteresse s'élevait à moins d'un quart de lieue du prieuré, sur un mamelon dominant l'Allier, au confluent de cette rivière avec le ruisseau du Mourgon.

Les drois respectifs de l'abbaye et du seigneur furent réglés par une sentence arbitrale rendue en 1211 par trois moines de Saint-Pourçain (39). Aux termes de cette sentence, le monastère, les hommes et toute la terre de l'église sont sous la bonne garde du seigneur ; l'abbé est seigneur du seigneur du château et le seigneur tient de l'abbé le

(34) A.A., H. 399.

(35) *Ord.*, XIX, 34.

(36) LE VAYER, p. 127.

(37) NICOLAY, chap. LXII.

(38) A.A., G. 56¹.

(39) A.A., H. 398 ; *Arch. historiques du Bourbonnais*, 1890, p. 249.

château et tout ce qu'il a dans les terres de l'église (40). La justice et le ban restent au seigneur du château de telle sorte que les moines aient la moitié en cas de meurtre, d'adultère, de brigandage et de blessures par le glaive ; dans les autres cas d'effusion de sang et de coups, le prieur a le tiers et le seigneur les deux tiers. Si quelqu'un porte préjudice au prieur, au sujet des cens ou de parcière, il doit venir devant le prieur, qui peut toutefois porter la plainte au seigneur ; si l'abbé demande justice au seigneur, ce dernier doit aller à Mozat au premier jour, et, s'ils ne peuvent s'accorder, le seigneur doit plaider devant l'abbé au monastère ; des autres querelles dont l'abbé ne demande pas justice au seigneur, ils doivent plaider sous l'orme, au milieu de Saint-Germain (41).

Mais cette décision arbitrale, bien qu'elle ait été acceptée par les deux parties et revêtue de leurs sceaux, n'apaisa pas les différends ; il résulte en effet d'un inventaire des titres du prieuré, dressé en 1691, que des transactions relatives à la haute justice intervinrent encore entre l'abbé ou le prieur et le seigneur en 1317, 1418 et 1661 (42) ; mais les titres inventoriés étant perdus, la portée des transactions reste inconnue. Quoi qu'il en soit, le prieur avait conservé la justice des terres qu'il possédait à Creuzier-le-Neuf ; en effet, le procès-verbal d'une adjudication prononcée par l'évêque de Clermont, le 17 août 1569 (43), et qui avait pour objet un cens assis sur le moulin de l'étang du prieuré ainsi que la moitié du droit de pêche dans l'étang, précise que les biens sont situés « en la paroisse de Creuzier-le-Neuf, justice « haute, moyenne et basse du prieuré ». D'autre part, dans l'inventaire précité, se trouve mentionnée l'expédition d'un acte du 26 novembre 1655, reçu par les notaires Duret et Phélipard, par lequel le prieur Emmanuel d'Apchon a vendu la justice de Charmont, moyennant 300 livres, au seigneur de Charmont (44) ; cette vente n'eut, il est vrai, que peu d'effets, car, d'après le même inventaire (45), le vendeur obtenait dès 1664 des lettres de rescision en vue d'être « restitué de la vente » (46).

(40) *Quod monasterium, et homines, et tota terra ecclesie sunt in bona custodia domini castelle... Si abbas, qui dominus est domini castelli... Sciendum est quod dominus habet castellum et omnia qui habet in terra ecclesie de abbate mauziacensi.*

(41) Cet orme, qui était sur la chaussée de la route nationale de Varennes à Cusset, où il gênait la circulation, a été abattu au début du ^{xx}^e siècle.

(42) A.A., H. 404, cotes 1 et 5.

(43) A.A., H. 398.

(44) A.A., H. 404, cote 13.

(45) A.A., H. 404, cote 14.

(46) Emmanuel d'Apchon, fils d'un seigneur de Saint-Germain-des-Fossés, dont la famille possédait également la seigneurie de Cérézat, ne devait pas être très respectueux des règles de son ordre ; il eut des difficultés tant avec ses supérieurs hiérarchiques qu'avec le pouvoir temporel ; en 1669, l'officialité de Clermont lui avait infligé de sévères sanctions reli-

Quoi qu'il en soit, le prieuré bénédictin de Saint-Germain-des-Fossés possédait par conséquent la justice des terres du nord-ouest de la paroisse.

JUSTICE D'USSEAU

La justice d'Usseau apparaît dès 1300 dans l'aveu d'Etienne de Chastel, seigneur d'Usseau, qui déclare avoir la haute et la basse justice de tous les biens qu'il tient en fief du seigneur de Bourbon (47), parmi lesquels plusieurs se trouvent dans la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

L'aveu de Chatard de Chastel de 1350 contient une déclaration à peu près équivalente (48), qui est renouvelée dans l'aveu de 1356 (49).

L'aveu de Jean de Chastel de 1366, est un peu plus détaillé ; son auteur y déclare tenir la justice haute, moyenne et basse, tant du manse de Crépin, qui s'étendait peut-être quelque peu sur Creuzier-le-Neuf, et qui était confiné par les terres du seigneur de Saint-Germain et de l'abbesse de Cusset, que du manse de Pouant, situé en partie sur la paroisse de Creuzier-le-Neuf où il comprenait le territoire allant jusqu'au couvent de Pouant (domum et clausum), aux rives du Mourgon, et au monastère (domum) de Gramont.

François Saladin, seigneur d'Usseau, est plus précis encore, et dans son aveu de 1696 il détermine ainsi qu'il suit les limites de la justice, haute, moyenne et basse qu'il déclare tenir en fief de sa Majesté à cause de son duché de Bourbonnais : « Commence premièrement par le
« chemin qui vient de Saint-Germain à Cusset de vers orient, autre
« grand chemin partant d'icelui grand chemin passant devant la maison
« de Gaspard Delarue, par lui acquise des héritiers Laurant Bernard
« allant à la Croix des Genevrières de midi, et d'icelle croix tirant à
« un autre grand chemin de Cusset à Saint-Germain de nuit, et suit
« ledit grand chemin venant de St-Gerand-le-Puy à Cusset, passant à
« la charme de Creuzier-le-Neuf et allant au puy Garambaud aussi de
« nuit partie de bise, et de la charme de Creuzier-le-Neuf, suit le chemin
« d'icelle jusqu'à la rivière de Mourgon où est situé le domaine Vignaud,
« domaine appartenant au seigneur de Chermont, ledit domaine et
« moulin étant dans la justice dudit Usseau, et duquel moulin la justice
« suit ladite rivière de Mourgon, jusqu'au château et basse cour du
« seigneur de Cérézat, d'icelui va à un grand chemin qui vient de la

gieuses et corporelles, en même temps que le Parlement de Paris le condamnait « à avoir la tête tranchée sur un échafaud par le bourreau de
« Moulins, dans la place publique de Moulins » (inventaire susvisé, cotes 45 et 46). Le condamné ne s'en porta d'ailleurs pas plus mal, car, en 1685, il plaidait devant la sénéchaussée de Moulins avec son successeur au prieuré. (A.A., H. 401).

(47) ... Item et altam et bassam justiciam omnium predictorum quam teneo in feodum a dicto domino Borbonense prout superius est expressum...

(48) ... haute et basse juridiction et justice, mera et mixta...

(49) ... haute et basse juridiction et justice, moyenne et mixte...

« paroisse de Seuillet à Cusset, et duquel chemin il en part un autre
« qui vient du domaine Gramont, passe devant le domaine Bigay situé
« rière l'Auvergne, de là au marais de Crépin tirant droit à dite sei-
« gneurie d'Usseau, lequel village est situé, savoir, d'orient à justice
« de Saint-Germain et du côté de nuit est celle d'Usseau ».

Bien qu'il ne soit pas commode aujourd'hui de situer exactement ces confins, il semble que les limites de la justice d'Usseau soient approximativement celles qui sont reportées sur la carte ci-jointe (carte n° 6).

La justice d'Usseau, par la suite, a été englobée dans la justice de Cérézat, à la suite de circonstances qui n'ont pu être éclaircies.

JUSTICE DE CÉRÉZAT

L'étendue de la justice de Cérézat est précisée dans un aveu et dénombrement, souscrit par Félicien-Eugène-Hypolite de Badier de Versailles, chevalier, seigneur de Versailles, Cérézat, Creuzier-le-Neuf, Seuillet, Les Combes, Gramont, Pouzillières et autres lieux, chef de bataillon au régiment de Flandres, major d'infanterie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ledit aveu reçu par Ragon et Roze Beauvais, notaires à Cusset, le 18 mai 1778 (50).

La limite, qui avait son point de départ à Seuillet, dont elle englobait la partie sud, entrait sur la paroisse de Creuzier à son extrémité nord-ouest, par le pont Guitton, sur la rivière du Mourgon ; de là elle se dirigeait sur la pêcherie Perrault, qu'elle laissait sur sa gauche, en dehors de la justice ; puis, suivant la même direction, elle allait à l'étang Garat, qui restait aussi sur sa gauche ; elle continuait encore dans le même sens, comme pour se rendre à Chassignoles, mais s'arrêtait à hauteur des communaux de la Varre, tournait à droite pour rejoindre le coin de ces communaux qu'elle longeait jusqu'au chemin de Vichy à Gramont ; elle suivait alors ce chemin, en tournant à droite, pour aller jusqu'au chemin de Gramont aux Bigays ; elle obliquait alors à gauche, par ce dernier chemin, jusqu'à celui qui va du moulin de Celzat à Cusset, qu'elle suivait en tournant à droite jusqu'au croisement du trêve Forteret (aujourd'hui des 4 chemins) ; là, elle tournait à gauche, suivant le chemin de Cérézat à Creuzier-le-Neuf, jusqu'aux Gadons où elle prenait un vieux chemin jusqu'à Charlant, qui était dans la justice, puis montant « en droit fil » jusqu'au grand chemin de Saint-Germain à Cusset, qu'elle suivait à droite en passant par le trêve du fossé Maille ; puis elle tournait à droite pour descendre entre les vignes de Beaufort et les vignes de Mariol, jusqu'à hauteur de quelques rochers sur sa gauche, tournait à gauche, jusqu'à ces rochers, descendait encore, à travers les vignes du seigneur de Chermont, pour aboutir « en droiture par un sentier creux où coule un filet d'eau », au chemin allant de Chermont à l'église de Creuzier-le-Neuf, que l'on suivait comme pour aller à l'église jusqu'à un petit fil d'eau que l'on

longe ensuite entre les terres jusqu'à la « rue Massé », qui va du village Saulzay à la Chaume Gadon ; on suit cette « rue » (51), jusqu'à la terre de Pierre Claustre que l'on longe jusqu'au grand chemin qui va à la Chaume Gadon ; on tourne alors à gauche pour descendre par le même chemin à la rivière du Mourgon : passant devant les bâtiments du domaine Vignaud que l'on laisse en dehors de la justice, on traverse la rivière au-dessous du moulin de Chermont que l'on laisse sur la droite à l'intérieur de la justice ; on prend le chemin qui monte et conduit au domaine du grand Ruelle en longeant la locaterie de la carrière qui est dans la justice et les bâtiments du petit Ruelle, qui sont hors de la justice et on arrive au domaine du grand Ruelle qui est dans la justice et appartient à la paroisse de Seuillet.

Les limites ainsi déterminées étaient précises pour l'époque ; mais quand elles se réfèrent à des noms de propriétaires qui n'ont pas laissé de traces, ou à des lieux-dits qui ont changé de désignation, ou à des chemins qui ont disparu, il est difficile de les repérer aujourd'hui ; néanmoins, la carte ci-jointe doit en donner une représentation proche de la réalité (carte n° 5).

La justice de Cérézat s'étendait ainsi sur une grande partie de la paroisse ; elle ne laissait en dehors de son district qu'une faible fraction du sud-est ressortissant au baillage de Cusset, une portion plus étendue du sud-ouest, comprenant le territoire où avait été le prieuré de Pouant, où la justice appartenait peut-être à Usseau, et une petite partie du nord-ouest, voisine de Saint-Germain, qui continuait probablement à dépendre de la justice du prieuré de Saint-Germain-des-Fossés.

La justice de Cérézat existait en tout cas bien avant l'aveu de Versailles ; elle est en effet déjà mentionnée dans un acte du 25 janvier 1553 (52), ainsi que dans un inventaire après le décès d'un seigneur de Cérézat, qui a été dressé le 20 juillet 1633 (53) par « Gilbert Allemand, docteur es droits, châtelain de Cérézat » ; mais ses limites étaient alors différentes.

CHATELLENIE DE VICHY

De 1241 à 1271, période pendant laquelle l'Auvergne faisait partie de l'apanage d'Alphonse de Poitiers, Vichy était le siège d'une des baillies entre lesquelles était répartie la province (54).

Après le décès de l'apanagiste, la terre d'Auvergne ayant fait retour au domaine royal, la baillie de Vichy devint une prévôté, qui figure, à côté de celle de Cusset, dans les comptes de Jean de Trie, pour les

(51) Rue : chemin.

(52) A.A., E. 253.

(53) A.A., E. 268.

(54) Edgard BOUTARIC : *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 173.

années 1293 et 1294 (55), et dans ceux de Gérard de Paray pour 1299 (56), ainsi que dans l'ordonnance de Philippe Le Long de 1319 (57).

En 1372, Vichy, acquis par le duc de Bourbon, fut détaché de l'Auvergne pour devenir partie intégrante du Bourbonnais. La prévôté de Vichy aurait dû devenir alors une châteltenie bouronnaise ; cependant, en 1401, la ville de Vichy fait partie du prévôtage de Cusset dans les comptes de la gestion de Bertrand Sanadre, receveur d'Auvergne (58) ; cette situation serait inexplicable, à moins qu'elle ne soit due aux circonstances suivantes dont l'exactitude n'est pas certaine : aux environs du xiv^e ou du xv^e siècle, la terre de Vichy aurait été confisquée sur un certain Guillaume de Vichy Camperon par le roi qui se serait engagé à la restituer au bout de 200 ans aux hoirs de l'intéressé ; mais la réalité de cette confiscation est contestée et les auteurs qui la rapportent (59) sont accusés de l'avoir romantiquement imaginée (60) ; si elle était véridique, elle expliquerait que Vichy, placé sous la main du roi, aurait pu être compris avec l'Auvergne dans l'apanage de Jean de Berry et faire ainsi partie du prévôtage de Cusset dans le compte de Bertrand Sanadre.

Quoi qu'il en soit, Vichy redevint plus tard, à une date qui ne peut être précisée, une châteltenie du Bourbonnais, et elle subsista ensuite jusqu'à la Révolution.

CHATELLENIE DE BILLY

Archambaud de Bourbon avait dû construire, dès le début du xiii^e siècle, un château à Billy, où, en 1232, il avait acheté une maison joignant des terres qu'il possédait déjà (61), et à la place duquel il éleva à la fin du xiv^e siècle l'imposante forteresse dont les ruines dominent encore les rives de l'Allier.

En 1243, il y avait déjà installé un châtelain (62).

La châteltenie ainsi constituée conserva sa qualification de châteltenie quand le Bourbonnais fut réuni au domaine royal et elle poursuivit ensuite son existence jusqu'à la chute de la royauté.

*
* *

Ces diverses juridictions ont pu toutes avoir à connaître de procès relatifs à Creuzier-le-Neuf ; mais il est difficile de se faire une opinion

(55) *Spicilegium brivatense*, p. 199.

(56) *Spicilegium brivatense*, p. 248.

(57) *Ord.*, I, 688.

(58) *Spicilegium brivatense*, p. 456.

(59) Achille ALLIER : *L'Ancien Bourbonnais*, réimpression de 1934, III, p. 435.

(60) *Les Fiefs du Bourbonnais*, I, p. 155.

(61) *Chartes du Bourbonnais*, n° 110.

(62) *Les Fiefs du Bourbonnais*, p. 350.

sur leur compétence respective. Pendant les trois derniers siècles de la monarchie, de nombreuses instances se sont déroulées devant l'une ou l'autre, sans qu'il soit possible de dégager des règles de compétence tenant à l'objet du litige ou au lieu de sa situation. Des procès ayant les dîmes pour objets, par exemple, ont été portés devant le châtelain de Billy, la sénéchaussée de Moulins et le bailliage de Cusset. Il semble que les justiciables qui prenaient l'initiative de la procédure choisissaient leurs juges comme ils l'entendaient, sans qu'aucune exception d'incompétence fût soulevée.

Devant la justice de Cérézat, un unique procès a pu être retrouvé ; il avait trait à un différend entre le curé de Creuzier-le-Neuf et le propriétaire du presbytère (63).

Par contre, aucun acte de procédure devant le juge d'Usseau n'a été découvert.

Quant à la justice du prieuré de Saint-Germain-des-Fossés, elle paraît s'être exercée plus particulièrement dans les cas où les intérêts du prieur étaient en jeu, pour le recouvrement des devoirs de cens notamment, et qu'ainsi, malgré sa qualification de justice haute, moyenne et basse, elle n'ait été, au moins à titre prédominant et en fait, pas autre chose qu'une justice foncière.

(63) A.A., G. 56¹.

CHAPITRE VI

LES CIRCONSCRIPTIONS FINANCIÈRES

Section 1. — Vue d'ensemble.

Le territoire de l'ancienne France était divisé en circonscriptions financières qui portaient le nom de généralités ; la plupart de ces circonscriptions, celles notamment du centre de la France, étaient elles-mêmes subdivisées en des districts subordonnés, les élections.

Les généralités et les élections avaient leur origine dans l'organisation qu'adoptèrent les états généraux au milieu du ^{xiv}^e siècle pour lever les subsides qu'ils octroyèrent à la royauté.

Jusqu'alors, ces subsides avaient été levés, dans le domaine royal, par les agents du roi et, hors du domaine, par les seigneurs, ou par des commissaires royaux en accord avec ces derniers.

Lorsque, entre 1355 et 1360, les états généraux consentirent une aide applicable à l'ensemble du territoire, ils s'en réservèrent l'administration et le recouvrement (1). A cet effet, ils désignèrent dans leur sein des généraux, ou superintendants, à qui ils confièrent la direction générale de l'aide ; ils envoyèrent en même temps, dans chaque cité ou pays, des députés, ou élus, le plus souvent un de chaque ordre, qu'ils chargèrent de l'assiette de l'impôt, et de la solution, au premier degré, des difficultés contentieuses.

Quand, à la fin de 1360 (2), la royauté leva les subsides de sa propre autorité, elle conserva l'organisation que les états généraux avaient mise sur pied. Elle se trouva ainsi munie de deux appareils financiers distincts ; celui des finances ordinaires qui existait depuis les temps anciens dans l'étendue du domaine royal pour l'administration et le recouvrement des droits patrimoniaux du roi, et qui était entre les mains des prévôts et des baillis, sous l'autorité générale des trésoriers

(1) Ordonnances des 28 décembre 1355 (Isambert, IV, 734) ; 4 et 12 mars 1356 (Isambert, IV, 852 et 763) ; 26 mai 1356 (Isambert, IV, 769) ; mars 1357 (ord. III, 121) ; 14 mai 1358 (Isambert, V, 5).

(2) Ordonnance du 5 décembre 1360 (Isambert, V, 852).

de France, avec un comptable centralisateur, le changeur du Trésor (3) ; et celui des finances extraordinaires, issu des délibérations des états généraux, dirigé par les généraux des finances, et représenté dans les provinces par les élus.

Au milieu du xvi^e siècle, le domaine royal s'étant considérablement étendu, les deux appareils fusionnèrent, mais à l'échelon supérieur seulement : les trésoriers de France et les généraux des finances ne formèrent plus qu'un seul corps sous le nom de trésoriers généraux. Par contre, à l'échelon local, l'administration du domaine et l'institution provinciale des élus conservèrent l'une et l'autre leur autonomie et demeurèrent séparées.

Les deux organismes que constituèrent, dès lors, d'une part, les trésoriers généraux, chargés à la fois des finances ordinaires et des finances extraordinaires, d'autre part les élus, cantonnés dans les finances extraordinaires, furent affectés respectivement à des circonscriptions territoriales nouvelles et spéciales, les généralités et les élections, qui poursuivirent leur existence jusqu'à la Révolution, en subissant toutefois dans l'intervalle de fréquentes retouches quant à leur nombre et à leur étendue (4). En revanche, aucune circonscription territoriale nouvelle ne fut assignée au service local du domaine.

L'organisation financière du royaume était complétée, d'une part par des recettes particulières et des recettes générales du domaine, dont le nombre et la situation varia selon les époques, d'autre part par une recette des aides au siège de chaque election et une recette générale au chef-lieu des généralités.

Les phases successives de l'évolution des généralités et des élections, plus spécialement pour notre région, sont exposées ci-après.

Section 2. — Les généralités.

Le nombre des généraux, qui était de 9 en 1355 (5), se trouvait fixé à 4 au xv^e siècle, après avoir plusieurs fois varié dans l'intervalle ; les provinces étaient réparties (6) entre 4 recettes générales qui étaient dites de Languedoc, de Languedoil, d'outre-Seine et de Normandie (7).

(3) Cf. JACQUETON : *Documents relatifs à l'administration financière en France, de Charles VII à François I^{er}*, p. XII.

(4) Nous verrons plus loin l'évolution des généralités et des élections dans notre région.

(5) Ordonnance du 28 décembre 1355 (Isambert, II, 734).

(6) Plusieurs provinces : Picardie, Bourgogne, Dauphiné, Provence, Bretagne, n'étaient pas comprises dans cette répartition (JACQUETON, *op. cit.*, p. XIV) ; elles furent par contre incluses dans les répartitions postérieures.

(7) Les généraux avaient leur centre d'attache à Paris ; mais chacun d'eux s'occupait spécialement d'une recette générale. Le siège des recettes était à Montpellier, Tours, Paris, Rouen (JACQUETON, *op. cit.*, p. XIII).

En 1525 (8), 10 recettes générales furent créées, entre lesquelles toutes les provinces du royaume furent distribuées ; le nombre des généraux restait fixé à 4.

En 1542 (9), le nombre des recettes générales était porté à 16, toujours sans augmentation de l'effectif des généraux ; chacune d'elle était désignée par le nom de la ville de son siège, et non plus par le territoire qui lui était affecté ; une de ces recettes était à Issoire, une autre à Bourges. En même temps, les receveurs généraux se voyaient chargés de centraliser les recettes du domaine (recettes ordinaires) précédemment confiées au changeur du Trésor, en sus de la centralisation des recettes extraordinaires (aides, tailles et gabelles) qui leur incombaient déjà. En outre, il était établi, auprès de chacun d'eux, un commis représentant à la fois les trésoriers de France et les généraux des finances.

En 1551 (10), une dix-septième recette générale fut créée et simultanément les fonctions des Trésoriers de France furent unies à celles des généraux des finances ; 17 charges furent instituées, érigées en titre d'office, en conséquence de cette fusion ; les titulaires reçurent la qualification de trésorier général sur le fait des finances, tant ordinaires qu'extraordinaires, et se virent attribuer cumulativement les pouvoirs qu'avaient les trésoriers de France et les généraux des finances. Ils furent affectés chacun à une circonscription territoriale déterminée ; ces circonscriptions, qui étaient celles des recettes générales, prirent officiellement le nom de généralités.

Peu de temps après, une deuxième charge de tréscrier général fut établie dans chacune des 17 généralités, suivie ensuite de la création de deux nouveaux emplois, de sorte qu'il y eut 4 titulaires dans chaque généralité ; mais les fonctions furent de nouveau séparées : il y eut ainsi deux trésoriers de France et deux généraux des finances, qui exerçaient alternativement leurs fonctions par année (11).

En 1577 (12), une cinquième charge fut instituée, et les fonctions de trésorier de France et de général des finances à nouveau réunies ; les cinq officiers devaient statuer conjointement et ils étaient assistés d'un greffier et de deux huissiers.

En 1581 (13), un sixième poste de trésorier général et un poste de président furent créés. Ainsi se trouva constitué le bureau des finances, qui comprenait alors 7 personnes, auxiliaires non compris. Ces bureaux des finances subsistèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime.

(8) Edit du 23 décembre 1523 (Isambert, XII, 22).

(9) Edit de décembre 1542 (Isambert, XII, 796).

(10) Edit de janvier 1551 (Isambert, XIII, 236 ; Fontanon, II, 58 ; Chabrol, *Coutumes d'Auvergne*, I, p. CXC).

(11) Préambule de l'édit de juillet 1577 (Fontanon, II, 77).

(12) Edit de juillet 1577 (Fontanon, II, 77).

(13) Edit de janvier 1581 (Fontanon, II, 86).

La consistance des généralités fut ensuite souvent modifiée ; il y en avait 31 à la fin du XVII^e siècle, et le nombre des magistrats qui composaient le bureau des finances se trouvait considérablement augmenté.

Après la création des intendants, les généralités, à la tête desquelles ils furent placés à côté du bureau des finances, devinrent de véritables circonscriptions administratives ; tous les services de l'Etat furent placés sous l'autorité de ces nouveaux représentants du pouvoir central, dont les attributions s'accrurent au cours du temps, pendant que déclinait peu à peu l'importance des fonctions des bureaux des finances.

*
**

Généralité de Riom (14). — L'édit de 1542 avait établi une généralité à Issoire que l'édit de 1551 transféra à Riom. Ainsi commença, dès l'institution de ces organismes, la généralité de Riom, qui fut bientôt amputée d'une partie de son territoire pour la création de deux nouvelles généralités à Limoges et à Moulins.

Généralité de Moulins. — La généralité de Moulins fut créée par un édit du 26 septembre 1587 (15), par prélèvement d'une fraction de chacune des généralités de Bourges et de Riom.

Elle comprenait, en 1686, sept élections : Moulins, Nevers, Gannat, Montluçon, Guéret, Combrailles et Château-Chinon (16).

Section 3. — Les élections.

Lors de leur désignation par les états généraux, les élus adoptèrent pour accomplir leur mission une des circonscriptions existantes, généralement le diocèse, parfois, comme en Auvergne et en Bourbonnais, le bailliage, ou le pays. Le territoire sur lequel s'exerça leur administration fut appelé élection. L'étendue de ces élections, comme leur nombre, fut par la suite remanié, au fur et à mesure des besoins.

Avant de parler des élections dans lesquelles fut comprise notre région, il faut indiquer que, contrairement à ce qui a été parfois avancé (17), Billy, qui n'est qu'à un peu plus d'une lieue de Creuzier-

(14) D'après CHABROL (*Coutumes d'Auvergne*, IV, 467), la généralité de Riom s'appelait anciennement de Languedoil.

(15) FONTANON, II, 97 ; A.A., C. 147 ; *Mémoire de l'Intendant Le Vayer*, éd. Flament, p. 137.

(16) *Mémoires de l'Intendant Florent d'Arganges*, éd. Vayssières.

(17) Cf. *Essai de Géographie administrative des élections financières en France de 1356 à 1790*, par DUPONT-FERRIER, dans *Annuaire-Bulletin de la Société d'Histoire de France*, 1928-1929 ; *Institutions Financières de la France*, du même auteur ; JACQUETON, *op. cit.*

le-Neuf, n'a pas été le siège de l'une d'entre elles. Les documents au vu desquels on a pu penser qu'une élection existait à Billy en 1623 et 1633, sont, en réalité, des procès-verbaux de réception à la Cour des aides « en l'état et office de lieutenant particulier en l'élection parti- culière de la Châtellenie de Billy » (18) ; il s'agit, non d'une élection, mais d'une simple lieutenance de l'élection de Moulins (19).

Election de Basse-Auvergne, ou de Clermont. — La circonscription de cette élection, qui correspondait à celle du bailliage, et comprenait toute la Basse Auvergne, dont elle porta d'abord le nom, fut appelée ensuite élection de Clermont. Elle avait son siège dans cette Ville, et les élus avaient des lieutenants dans trois des treize bonnes Villes d'Auvergne dont Cusset (20).

En 1385, 1396 et 1404, des lettres patentes avaient ordonné le transfert du siège de l'élection à Riom ; mais elles ne furent pas exécutées, et une transaction entre les Villes de Clermont et de Riom, approuvée par des lettres patentes de Henri II du 1^{er} janvier 1556, maintint les élus à Clermont. En 1629, un édit du mois de décembre démembra l'élection de Clermont en quatre élections nouvelles, placées respectivement à Clermont, Riom, Issoire et Brioude (21).

L'élection de Clermont a appartenu à la généralité de Languedoil jusqu'en 1542, à celle d'Issoire jusqu'en 1551, et enfin à celle de Riom.

Election de Riom. — L'élection de Riom, créée en 1629, comme on vient de le voir, a toujours été comprise dans le ressort de la généralité antérieurement établie dans la même ville.

Election de Bourbonnais, ou de Moulins. — L'élection de Moulins, qui était primitivement dite de Bourbonnais, a été amputée, au cours de son existence, des territoires qui ont contribué à former, en 1462, l'élection de Château-Chinon (22), et, en 1587, l'élection de Gannat. L'élection de Gannat a toutefois été supprimée de 1599 à 1630, et Moulins a récupéré, pendant cette période, les territoires qui lui avaient été enlevés.

L'élection de Moulins a été successivement dans le ressort des généralités de Languedoil jusqu'en 1542, de Bourges jusqu'en 1587, et. en-

(18) A.N., Z 1a, 547, 5 et 22 décembre 1623 ; Z 1a, 144, f^o 253, v^o, et Z 1a 557, 4 mars 1631.

(19) Voir ci-après, même chapitre.

(20) CHABROL, IV, p. 467.

(21) CHABROL, I, p. CVII ; IV, p. 188 et 467 ; COHENDY, *Mémoire historique sur les modes successifs de l'administration dans la province d'Auvergne*, p. 103.

(22) JACQUETON, *op. cit.*, p. 280, note 1.

suite, dans la généralité établie à cette dernière date dans la Ville de Moulins elle-même.

Election de Gannat. — L'élection de Gannat a été créée par un édit du mois de septembre 1587 (23), en même temps que la généralité de Moulins, par prélèvement, d'une part, sur l'élection de Clermont, des quartiers d'Ebreuil, Aigueperse et Maringues, ainsi que des prévôtés de Palluet (24) et Cusset, d'autre part, sur l'élection de Moulins, des châtelainies de Gannat, Vichy et Chantelle.

Elle a été ensuite supprimée par un arrêt du Conseil d'Etat du 30 septembre 1599 (25), à la demande des représentants des états du bas pays d'Auvergne, et les paroisses qui la constituaient ont fait retour aux élections de Clermont et de Moulins auxquelles elles appartenaient auparavant.

En 1630, elle a été rétablie, à la sollicitation du Maréchal d'Effiat, surintendant des Finances (26) ; mais le quartier de Maringues, qui en dépendait en 1587, ne lui fut pas restitué ; il avait été distrait de l'élection de Clermont par l'édit de septembre 1629 pour former l'élection de Thiers ; bien que cette dernière élection n'ait eu qu'une existence éphémère, Maringues ne fut pas réintégrée dans l'élection de Gannat (27).

L'élection de Gannat a toujours fait partie de la généralité de Moulins.



Nous venons de voir que l'élection de Gannat avait été créée par prélèvement sur les élections voisines d'un certain nombre de prévôtés, quartiers, ou châtelainies.

Les paroisses ou les collectes que comprenait une élection étaient en effet classées à l'intérieur de l'élection en circonscriptions inférieures, de nature et d'appellation différentes suivant les régions ; c'est ainsi que, pour la généralité de Moulins, on voit, au xvii^e siècle (28), les paroisses et collectes disposées par châtelainies dans le Bourbonnais et la Marche, par prévôtés ou par quartiers en Auvergne, par mande-

(23) FONTANON, II, 961.

(24) Faubourg de Saint-Pourçain.

(25) A.N., E 2a, f^o 128.

(26) *Mémoire sur la généralité de Moulins*, de l'intendant LE VAYER, éd. Flament, p. 2.

(27) *Mémoire de l'intendant de Pomereu sur la généralité de Moulins*, B.N., ms n^o 280 des 500 de Colbert, f^o 221 ; COHENDY, *op. cit.*, p. 103.

(28) *Procès-verbal de la généralité de Moulins*, de l'intendant Florent D'ARGOUGES, éd. Vayssières ; état de l'élection de Gannat, A.N., H 1, 1588, 38.

ment en Combrailles, et par archipréverés dans le Nivernais. Ces divisions intérieures datent de l'origine des élus, époque à laquelle les délégués des états généraux s'étaient adaptés aux circonscriptions alors existantes. Ces divisions servaient, du reste, dans les débuts de l'organisation, à une première répartition de l'aide fixée pour l'ensemble de l'élection, répartition qui précédait le partage fait ensuite entre les collectes (29).

Des commis, ou lieutenants des élus, furent au surplus installés dans beaucoup de ces circonscriptions inférieures. Des lettres du 20 mars 1452 (30) prescrivirent aux élus de commettre des châtelains ou juges ordinaires de chaque châtellenie, royale ou seigneuriale, pour connaître de tous les procès en matière d'aides, de façon à éviter aux justiciables de trop longs déplacements. Ces lettres, il est vrai, ne paraissent pas avoir été mises effectivement en vigueur, car, dès le 26 août suivant (31), elles furent remplacées par de nouvelles lettres décidant que, dans les élections de grande étendue, des localités seront désignées, n'ayant pas plus de 5 à 6 lieues à l'entour, où les élus ou leurs commis devront siéger deux jours par semaine.

En 1543, une ordonnance de François I^{er} du mois de novembre (32) créa des élus particuliers dans les localités où les élus en chef avaient des commis ; ces élus particuliers furent établis dans les villes et bourgs distants de plus de six lieues du siège des élections en chef. Leur établissement fut confirmé et développé par des édits de mars 1587 (33) et janvier 1598 ; ils furent ensuite supprimés par édit de décembre 1627, rétablis par édit de décembre 1634 et enfin totalement supprimés et réunis aux élections en chef par des édits d'août 1661 et janvier 1685, à l'exception de quelques-uns qui furent réservés et dont les sièges ont été ultérieurement érigés en chef (34).

C'est en application de cette réglementation qu'un lieutenant particulier de l'élection fut installé à Billy (35) ; nous avons vu d'autre part que les élus de Clermont avaient un lieutenant à Cusset (36).

Par ailleurs, un édit de 1578, qui a créé une élection à Montluçon (37), mentionne que les contribuables des châtellenies appelées à la composer avaient « accoutumé par ci devant payer les deniers des tailles ès « mains des commis d'icelles châtellenies ».

(29) Cf. DUPONT-FERRIER, *Institutions financières de la France à la fin du Moyen-Age*, II, p. 59, note 94.

(30) *Ord.* XIV, 239.

(31) *Ord.* XIV, 238 ; FONTANON, II, 898.

(32) FONTANON, II, 945.

(33) FONTANON, II, 955.

(34) LEFEBVRE DE BALLANDE, *Traité général des droits d'aides*, n° 1.757.

(35) Ci-dessus, p. 82.

(36) Ci-dessus, p. 83.

(37) FONTANON, II, 928.

Il ressort de ce qui précède que les prévôtés, châtelainies et autres subdivisions des élections n'avaient pas qu'un intérêt descriptif, et qu'elles ne servaient pas uniquement aux élus à dresser le tableau géographique de leur circonscription dans les documents qu'ils envoyaient à leurs supérieurs, bureau des finances et intendant, notamment ; elles avaient, dans l'organisation administrative et financière, un rôle qui n'était pas dénué d'importance.

Au XVIII^e siècle, les lieutenances particulières ayant disparu, on constate, pour Creuzier-le-Neuf, que les nombreuses instances relatives à la taille étaient toutes portées devant les élus à Gannat, et que c'est au receveur des tailles à Gannat que les collecteurs de l'impôt allaient rendre compte de leurs recouvrements.

*
**

Il reste à préciser quelles sont les élections dont la paroisse de Creuzier-le-Neuf a fait partie.

En 1473, elle dépendait de l'élection de Moulins (38) et il en était certainement ainsi depuis l'origine ; mais il ne s'agissait que de la partie bourbonnaise de la paroisse ; la fraction auvergnate, comprise dans la collecte de Cusset (39) appartenait à l'élection de Clermont. La paroisse s'est trouvée ainsi dans la généralité de Languedoil jusqu'en 1542, ensuite pour une partie dans la généralité de Bourges jusqu'en 1587, et pour l'autre partie successivement dans la généralité d'Issoire jusqu'en 1551, et dans celle de Riom jusqu'en 1587.

En 1587, la paroisse entière fut transférée à l'élection de Gannat, la partie bourbonnaise comme dépendant des châtelainies de Billy et de Vichy, la partie auvergnate comme appartenant à la prévôté de Cusset.

De 1569 à 1630, l'élection de Gannat ayant été supprimée, la partie bourbonnaise fit retour à l'élection de Moulins et la fraction auvergnate à celle de Clermont, puis à celle de Riom ; en 1630, la paroisse réintégra l'élection de Gannat, dans les mêmes conditions que de 1587 à 1599.

Section 4. — Les juridictions financières.

Les généralités et les élections étaient des circonscriptions administratives de caractère financier et c'est généralement sous cet aspect qu'elles sont envisagées. Mais elles étaient également des juridictions

(38) DUPONT-FERRIER, *Essai de géographie administrative des élections financières en France*, de 1356 à 1790, n° 40.

(39) Voir ci-après, chapitre VII, section 3, les collectes.

et, à ce dernier point de vue, elles ont évolué dans un sens sensiblement différent.

*
* *

Le patrimoine du roi, son domaine, s'appelait autrefois le Trésor, et un important personnage de la Cour, le Trésorier de France, était chargé de sa conservation et de sa surveillance, ainsi que de la solution des difficultés contentieuses auxquelles il pouvait donner lieu.

Quand le domaine royal s'agrandit, un seul personnage ne suffit plus à assurer l'expédition des affaires domaniales et il y avait cinq Trésoriers de France, lorsque, en 1386, Charles VI décida que deux d'entre eux constitueraient le « bureau des finances », chargé de la partie administrative, et que les trois autres composeraient la « chambre du Trésor », à laquelle seraient dévolues les affaires contentieuses.

Les attributions de la Chambre du Trésor furent ensuite limitées à la région de Paris par une déclaration de Charles VIII du 13 août 1495, et François I^{er}, par l'édit de Crémieux de juin 1536, confia dans les provinces la juridiction du domaine aux baillis et sénéchaux (40).

Un édit d'avril 1627 retira ensuite les instances domaniales aux baillis et sénéchaux, pour les attribuer aux bureaux des finances qui, comme nous l'avons vu, avaient été constitués dans chaque généralité par la réunion des Trésoriers de France et des généraux des finances; la compétence en dernier ressort des bureaux des finances était toutefois limitée à 250 livres en capital et à 10 livres de rente ; au-dessus de ces chiffres, leurs décisions étaient susceptibles d'appel devant le Parlement.

L'application de l'édit de 1627 souleva des difficultés dans la généralité de Moulins; depuis sa réunion à la Couronne, le Bourbonnais avait conservé la chambre du domaine des ducs de Bourbon, qui, jusqu'à sa suppression par un édit de mars 1773, garda sa compétence dans l'étendue de l'ancien duché, malgré les efforts du bureau des finances pour l'en dessaisir (41). Le bureau des finances de Moulins

(40) BOSQUET, V^e Bureau des Finances.

(41) FR. DUMONT, *Le bureau des finances de la généralité de Moulins*, thèse, Paris, 1923, p. 75.

Les serments de foi et hommage suivants, concernant les fiefs de Creuzier-le-Neuf, ont été reçus par la Chambre du Domaine : d'Apchon, du 15 juin 1695 pour Cérézat (A.N., P. 475⁴ n° 918); de Badier de Versailles, pour Cérézat, du 1^{er} février 1715 (A.N., P. 477² n° 1.457); d'Ameil, pour Gramont, du 18 août 1715 (A.N., P. 477² n° 1.467); du 18 novembre 1716, du chapitre de Cusset, pour les dîmes (A.N., P. 477³ n° 1511); d'Ameil, du 16 novembre 1722, pour Gramont (A.N., P. 478², n° 2.260); de Bourbon-Busset, du 4 août 1723 pour Mariol (A.N., P. 478⁴, n° 2.400); de la Vve Ameil, du 21 novembre 1736, pour Gramond (A.N., P. 481, n° 2.916). Par contre, le serment du chapitre de Cusset, du 8 juin 1686, pour les dîmes, avait été prêté devant le bureau des finances (A.N., P. 474³, n° 589).

se trouva d'autre part aux prises avec celui de Riom qui prétendait connaître des questions domaniales relatives aux terres situées dans la province d'Auvergne ; le conflit fut long, mais se termina en faveur du bureau de Moulins (42).

*
**

Les généraux des finances, comme les trésoriers de France, cumulèrent d'abord les attributions administratives et contentieuses. Charles V forma ensuite, parmi eux, pour trancher les litiges concernant les finances extraordinaires, un tribunal qui, d'abord ambulatoire, fut fixé à Paris sous Charles VI en 1390 et devint la Cour des Aides, dont la compétence s'étendit à tout le royaume (43).

Ultérieurement, des cours des aides furent créées dans les provinces, dont certaines furent unies soit à des chambres des comptes, soit à des parlements provinciaux. Une de ces cours des aides fut établie, par un édit du mois de mars 1550, à Périgueux, pour la Guyenne, l'Auvergne et le Poitou ; un autre édit, de mai 1557, rattacha à nouveau l'Auvergne et le Poitou à la Cour des Aides de Paris, mais pour peu de temps : un édit d'août 1557 établit à Montferrand une cour des aides spéciale pour la généralité de Riom, et son siège fut transféré en 1630 à Clermont par un édit du mois d'avril qui réunit en une seule les deux villes de Clermont et de Montferrand.

Quant aux élus, qui étaient, dès leur origine, les subordonnés des généraux, ils conservèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime les pouvoirs juridictionnels qu'ils avaient à leur début.

*
**

Les bureaux des finances, bien qu'héritiers indirects de l'ancienne Chambre du Trésor, qui avait pleine juridiction, ne statuaient qu'en premier ressort dans les affaires dont l'objet était supérieur à 250 livres de capital, ou 10 livres de rente.

Par contre, les cours des aides, émanation de l'ancienne cour des généraux, étaient souveraines ; mais en principe, elles ne statuaient qu'en deuxième ressort, et sur appel des décisions des élections, des greniers et dépôts de sel et des juridictions des traites.

La situation de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, parmi ces juridictions, était compliquée, à raison de son appartenance aux deux provinces d'Auvergne et de Bourbonnais.

(42) Fr. DUMONT, *op. cit.*, 78 et 98.

(43) BOSQUET, *V^e Cour des aides ; Encyclopédie méthodique des finances*, eod. v^o.

Pour les matières domaniales, elle dépendait en totalité du bureau des finances de Moulins ou de la Chambre du domaine de Bourbonnais.

Pour les impôts, au contraire, les deux parties de la paroisse ressortissaient à des juges différents. En effet, Henri III, dans une déclaration qui avait suivi l'édit de 1587 créant l'élection de Gannat, avait spécifié « n'avoir entendu déroger aux privilèges du bas pays d'Auvergne, soit « pour le regard des assemblées, ou impositions et levée de deniers « communs, pour le regard desquelles villes et paroisses distraites ré-
« pondant en l'élection de Clermont comme auparavant » (44).

Il semble toutefois que cette déclaration n'ait pas été respectée à la lettre et que les instances relatives à la taille aient été portées devant l'élection de Gannat, sauf peut-être à être suivies en appel devant la Cour des Aides de Montferrand quand le contribuable était auvergnat.

Mais, en principe, pour la taille et les aides, la partie bourbonnaise de la paroisse ressortissait à l'élection de Gannat et, en appel, à la Cour des Aides de Paris ; la fraction auvergnate dépendait, mais au point de vue juridique seulement, de l'élection de Riom, sous la censure en appel, de la Cour des Aides de Clermont (45). Les sentences du grenier à sel de Vichy et celles du juge des traites de la même ville allaient en appel à la Cour des Aides de Paris, et celles du juge du dépôt de sel de Cusset à la Cour des Aides de Clermont.

(44) *Tablettes historiques de l'Auvergne*, 1841, p. 127.

(45) Avant la création de la Cour des aides de Clermont, les contribuables auvergnats ont été justiciables en appel de la Cour des aides de Paris jusqu'en 1550, de celle de Guyenne de 1550 à mai 1557, et de nouveau à celle de Paris, de mai à août 1557.

CHAPITRE VII

LES IMPOTS

Section I. — Notions générales.

Les impôts de l'ancien régime comprenaient, comme ceux d'aujourd'hui, des taxes directes et des taxes indirectes ; toutefois, les mots directs et indirects n'étaient pas en usage et les charges fiscales des contribuables se distinguaient en impositions et en perceptions.

Les impositions, qui correspondaient à peu près aux impôts directs actuels, atteignaient les contribuables indépendamment de tout fait volontaire de leur part : la taille, la capitation, le vingtième, étaient des impositions.

Les perceptions, au contraire, étaient exigibles à raison de faits dus à l'initiative des contribuables et il dépendait de ces derniers de s'en affranchir en s'abstenant de tous actes susceptibles de donner ouverture à leur exigibilité ; les impôts de cette catégorie étaient les aides, la gabelle, les traites et les droits domaniaux (1).

Il ne sera pas parlé ici du vingtième et des droits domaniaux qui ne présentaient pour la paroisse de Creuzier-le-Neuf aucune particularité méritant d'être signalée. Par contre, seront examinées la taille et la capitation, la gabelle, les aides et les traites, à raison de la diversité de leur application dans la paroisse : quelques notions succinctes relatives à chacun de ces impôts seront d'abord données pour éclairer les conditions dans lesquelles elles étaient en vigueur dans la localité.

Section 2. — La taille.

La taille était primitivement un impôt féodal levé par les seigneurs sur les habitants de leurs terres ; la royauté la percevait dans son

(1) Les droits domaniaux comprenaient, outre les recettes domaniales proprement dites (produits du domaine mobilier et immobilier, cens, rentes, lods et ventes, etc.) divers droits qui y avaient été joints pour la commodité du recouvrement (contrôle des actes, insinuation, centième denier, franc fief, etc...).

domaine au même titre que les autres seigneurs féodaux, et elle en avait réglementé la perception : en 1190, Philippe-Auguste partant pour la croisade avait précisé comment elle devait être établie, et plus tard, Saint-Louis avait déterminé les modalités de sa perception dans un règlement portant pour titre : « Comment asseoir la taille ès villes de notre Sire le Roi ».

L'usage s'établit ensuite de lever une taille au profit du roi sur tous les vassaux de la couronne quand le souverain avait besoin de ressources pour soutenir les guerres ; chaque seigneur était chargé de l'imposition et de la répartition et versait au trésor royal les sommes encaissées. Mais la taille n'était pas permanente et n'était demandée qu'en cas de besoins extraordinaires. Elle était souvent fixée d'après le nombre des feux de chaque seigneurie et portait alors le nom de fouage, sans se différencier cependant de la taille proprement dite, car elle était perçue « le fort portant le faible », c'est-à-dire en proportion des facultés contributives des redevables.

Une ordonnance du 2 novembre 1439 (2) réserva ensuite la taille au roi et interdit aux seigneurs de la percevoir à leur profit. La taille devint alors un impôt exclusivement royal, annuel et permanent et le resta jusqu'à la Révolution. Au cours de cette longue période, elle fut souvent modifiée dans les conditions de son application, mais sans subir de transformation dans son principe et dans ses grandes lignes. Pendant les derniers siècles qui précédèrent la Révolution, elle se présentait avec les caractères qui vont être rapidement exposés.

*
* *

La taille, qui était le plus productif des impôts, ne frappait cependant pas tous les habitants du royaume ; la noblesse et le clergé en étaient exemptés, la première parce qu'elle servait le roi par les armes, le second parce qu'il prenait soin des âmes en même temps qu'il était chargé de certains services publics comme l'instruction et l'assistance. Seuls les roturiers étaient imposés et encore y avait-il parmi eux de nombreux exonérés, les titulaires d'offices ou de certains emplois notamment.

Si ces exonérations avaient pu être justifiées à l'origine, les causes qui les avaient déterminées n'existaient plus dans les derniers siècles de la monarchie ; seule l'inégalité flagrante qu'elles consacraient apparaissait ; la condition de taillable était devenue humiliante et la taille était le plus impopulaire de tous les impôts.

*
* *

(2) *Ord.*, III, p. 306 ; ISAMBERT, IX, p. 57. Les prescriptions de cette ordonnance furent répétées à plusieurs reprises, et notamment par l'art. 23 de l'ordonnance de Moulins de 1566.

Suivant les régions, la taille était réelle ou personnelle. La taille réelle était assise sur les immeubles et frappait les terres roturières, abstraction faite de la personne du propriétaire, noble ou roturier.

La taille personnelle atteignait les roturiers en proportion de leurs ressources et sans distinguer suivant que ces ressources provenaient de biens nobles ou de biens roturiers.

La taille réelle était surtout en usage dans le Midi ; le Bourbonnais et l'Auvergne étaient pays de taille personnelle.

*
* *

La taille était un impôt de répartition. Tous les ans, le roi en fixait le montant, par un **brevet** pour chaque généralité. L'intendant de la généralité déterminait ensuite, par une **commission**, la fraction que chaque élection de son ressort devait prendre en charge. Les élus, à leur tour, arrêtaient par un **département** la somme incombant à chaque paroisse. Enfin, dans la paroisse, les collecteurs répartissaient, par un **rôle**, le montant de l'impôt entre les habitants.

Jusque dans le dernier quart du xvr^e siècle, il y avait, dans chaque paroisse, des asseurs, chargés de répartir la taille, et des collecteurs, à qui était confié le soin de la recouvrer ; les deux fonctions furent ensuite réunies sur la même tête et les personnes qui en furent investies désignées sous le nom de collecteurs.

Tous les habitants d'une paroisse ayant moyens suffisants de s'acquitter de ces fonctions étaient tenus de les assumer à tour de rôle ; n'en étaient dispensés que les septuagénaires, les personnes qui en avaient été chargées depuis moins de trois ans et celles qui avaient été désignées comme collecteurs de la gabelle pendant l'année courante.

Les collecteurs étaient nommés au mois de septembre, par l'assemblée des habitants réunis à l'issue de la grand'messe.

Le nombre de collecteurs a varié suivant les époques ; il était le plus souvent de quatre dans les paroisses taxées à moins de 1.500 livres de principal et se trouvait porté à huit dans les paroisses où ce chiffre était dépassé.

L'impôt était exigible en quatre termes égaux : le 1^{er} décembre, le dernier février, le dernier avril et le 1^{er} octobre. Il était quérable : les collecteurs devaient aller de maison en maison pour réclamer à chacun sa quote-part. Ils versaient le produit de leur quête au receveur des tailles de l'élection ; ils étaient responsables du recouvrement et devaient faire l'avance de chaque quartier s'ils ne l'avaient pas encaissé à la date fixée.

Le recouvrement, qui se faisait toujours mal, était assorti de moyens de coercition rigoureux : le collecteur pouvait décerner une contrainte contre le taillable, ainsi que le receveur contre le collecteur ; après l'accomplissement de certaines formalités, les biens du débiteur pouvaient être saisis et vendus ; des militaires, les garnisaires, pouvaient

être placés chez lui, où ils logeaient et mangeaient à sa table jusqu'à sa libération. Le receveur des tailles pouvait d'autre part demander aux élus un arrêt de prison contre un collecteur et, pendant l'emprisonnement, dont les frais étaient à leur charge, les autres collecteurs continuaient le recouvrement. En dernière ressource, tous les habitants étant solidaires les uns des autres, le receveur obtenait une contrainte contre les paroissiens les plus solvables qui se trouvaient ainsi obligés de payer pour leurs voisins.

*
* *

La taille donnait lieu à de nombreux abus. La répartition n'était pas toujours équitablement faite ; les collecteurs, soumis aux pressions des personnes influentes ou des paroissiens fortunés, ne savaient pas, souvent, se dégager de leurs sentiments personnels envers leurs concitoyens et n'agissaient pas avec l'indépendance et l'esprit d'équité nécessaires.

La royauté n'ignorait pas les excès qu'entraînaient l'assiette et le recouvrement, ainsi que les vices du système ; de nombreuses ordonnances sont intervenues pour édicter des mesures en vue de réduire les abus, restreindre le nombre des exempts, ordonner la révision des titres de noblesse, suspendre ou révoquer les privilèges ; bien que judicieuses, elles restèrent sans grande efficacité pratique et jusqu'à la fin de l'ancien régime, les inégalités ont donné lieu à des discussions sans fin et à des procès qui, souvent, entraînaient pour les contribuables, dont l'esprit processif était accusé, des frais dont le montant était supérieur aux taxations contestées.

La capitation

A la différence de la taille, la capitation n'a pas une origine ancienne ; elle fut établie en 1695 pour faire face aux dépenses nécessitées par la guerre de la ligue d'Augsbourg.

Dans ses débuts, elle se distinguait de la taille en ce qu'elle ne comportait aucune exemption, et tout le monde y était soumis. La population était répartie en 22 classes d'après la profession ou la fortune des contribuables ; la première était taxée à 200 livres, la dernière, à 1 livre ; seuls en étaient dispensés les indigents et les contribuables dont la taille était inférieure à 40 sols.

Elle fut supprimée en 1697, mais reparut dès 1701 pour la guerre de la succession d'Espagne ; elle devint alors un impôt de répartition, perçu d'abord en vertu d'un rôle spécial ; mais une déclaration du roi du 13 avril 1761 en fit un supplément proportionnel à la taille, établi et réparti de la même façon, porté sur le même rôle, et recouvré par les mêmes collecteurs.

Section 3. — Les collectes.

Le territoire des paroisses était souvent divisé en collectes pour l'assiette et la répartition de la taille ; il en était de même pour la gabelle, quand la paroisse se trouvait dans le district d'un grenier à sel d'impôt.

Le fractionnement de la paroisse en collectes facilitait le travail de répartition et de recouvrement par les collecteurs qui pouvaient ainsi se partager la tâche ; il avait aussi pour but d'éviter des abus dont avaient été victimes certains hameaux éloignés du centre de la paroisse, que des répartitions excessives avaient lésées. C'est ce qui ressort du passage suivant de l'article 9 d'un édit de mars 1600 (3) déterminant les conditions du département pour les paroisses découpées en collectes :

« Les hameaux qui ont été distraits du corps des paroisses pour ce
« qu'ils étaient surchargés par les bourgs et villages principaux aux-
« quels les paroisses sont assises, y seront rejoints et réunis par les
« élus au premier département qu'ils feront, et n'y aura plus qu'un
« seul envoi pour la paroisse entière, y compris lesdits hameaux ; et
« pour faire cesser les causes qui avaient mû lesdits hameaux à pour-
« suivre cette séparation, ajouteront les élus en leur commission et au
« département de la somme qui devra être levée sur toute la paroisse,
« de laquelle somme tel hameau paiera tant, sans néanmoins que lesdits
« hameaux soient responsables de la taille les uns des autres, ou du
« corps de la paroisse ni pareillement la paroisse de celle desdits
« hameaux. »

Mais si cette raison était intervenue pour le sectionnement en collectes de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, composée de hameaux isolés, elle n'était pas la seule. Creuzier-le-Neuf était dans une situation particulière, partagée du reste par toutes les paroisses qui, comme elle, dépendaient pour une partie de la province du Bourbonnais, et pour l'autre de celle d'Auvergne.

Quand le Sire de Bourbon étendit sa suzeraineté sur Creuzier-le-Neuf, probablement en 1212, à la suite de la conquête de l'Auvergne par Philippe-Auguste, il n'engloba pas dans son domaine la totalité de la paroisse ; la majeure partie, deux tiers environ, y compris l'église, fut annexée au Bourbonnais ; mais le tiers restant, situé à l'Est et au Sud, continua à appartenir à l'Auvergne ; la partie bourbonnaise de la paroisse fut rattachée, d'abord à la châtellenie de Billy, puis à celle de Vichy, tandis que la partie auvergnate continua à dépendre de la prévôté de Cusset.

Lorsque, en 1587, la châtellenie de Vichy et la prévôté de Cusset passèrent à l'élection de Gannat et à la généralité de Moulins, nouvellement créées, la paroisse de Creuzier-le-Neuf se trouva en totalité dans ces deux circonscriptions. Mais les deux fractions, la bourbonnaise et

(3) FONTANON, II, 880.

l'auvergnate, n'en conservèrent pas moins leurs particularités, à la suite probablement des protestations des populations intéressées, protestations qui se prolongèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime, et qui furent encore renouvelées dans un vœu du corps municipal de Cusset de 1788. La déclaration précitée d'Henry II affirmant que l'édit de 1587 n'avait pas porté atteinte aux privilèges de l'Auvergne (4) n'avait pas apaisé les craintes des contribuables auvergnats qui ne manquaient pas de raisons de se méfier et qui avaient à se défendre contre les prétentions abusives des employés des fermes des aides et de la gabelle, qu'ils désignaient par le terme péjoratif de « gapiants ».

Les deux fractions de la paroisse continuèrent ainsi à être soumises aux deux régimes fiscaux qu'elles avaient avant 1587 et qui étaient essentiellement différents : le Bourbonnais était passible des aides et de la gabelle dont l'Auvergne était dispensée ; par contre, l'Auvergne, réputée province étrangère, supportait les droits de traite qui n'atteignaient pas le Bourbonnais ; en outre, le contingent de la taille qui lui était assigné se trouvait, toutes proportions gardées, plus élevé que celui du Bourbonnais, pour tenir compte, tant de l'équivalent, perçu en contre-partie de son rachat de la gabelle que de ses abonnements à divers autres impôts (droit d'inspecteurs aux boissons, d'inspecteurs aux boucheries, de courtiers-jaugeurs) (5).

Cette différence de traitement entre les deux fractions de la paroisse s'est traduite par le rattachement de la fraction auvergnate à la collecte de Cusset, ville qui continuait à appartenir en totalité à la province d'Auvergne. Ce rattachement n'est pas expressément relaté dans des textes ; mais il résulte, à l'évidence, des documents suivants :

1° Deux pièces de procédure devant l'élection de Gannat (6) : la première, du 31 mai 1704, concerne un habitant de Creuzier-le-Neuf, *collecteur de Cusset*, qui demandait à être radié du rôle de Creuzier-le-Vieux, où il habitait précédemment ; la deuxième, du 31 décembre 1745, contient la déclaration d'un contribuable de Creuzier-le-Vieux, qui a transféré son domicile à Creuzier-le-Neuf, *dans la collecte de Cusset* ;

2° Deux tableaux des habitants de la ville et paroisse de Cusset, dressée en 1768 et 1770 (7) en exécution des déclarations du roi des 2 août 1716 et 9 août 1723, déterminant l'ordre dans lequel les habitants de ladite ville et paroisse doivent à tour de rôle être nommés collecteurs ; ces tableaux comprennent les noms de cinq personnes domiciliées dans des hameaux de la paroisse de Creuzier-le-Neuf (les Combes, le Colombier et les Bussonets). Ces hameaux sont situés en totalité ou partiellement dans la fraction auvergnate de la paroisse, et l'inscription des intéressés au tableau des collecteurs de Cusset ne se

(4) Voir ci-dessus, p. 89.

(5) Voir ci-après, p. 109.

(6) Archives privées.

(7) Archives de la ville de Cusset, série S, 3.

comprend que si leurs habitations se trouvent dans la collecte de Cusset ;

3° Un état, dressé par l'élection de Gannat, des paroisses de cette élection qui sont de la province d'Auvergne (8) et qui comprend Creuzier-le-Neuf dans son énumération.

Sans doute, le procès-verbal de la généralité de Moulins de l'intendant Florent d'Argouges (9) place Creuzier-le-Neuf dans la seule châellenie de Vichy, c'est-à-dire en Bourbonnais, alors qu'il range d'autres paroisses qui sont dans une situation identique à celle de Creuzier-le-Neuf à la fois en Bourbonnais et en Auvergne ; ainsi, Abrest et Aronnes figurent l'un et l'autre à la fois dans la châellenie de Vichy et dans la prévôté de Cusset, et Le Vernet et Mariol sont portés tant dans la châellenie de Billy que dans la prévôté de Cusset. Mais la manière de procéder de l'intendant se comprend logiquement : Abrest, Aronnes, Le Vernet et Mariol formaient chacune deux collectes d'une même paroisse, désignées toutes deux par le nom de la paroisse, mais appartenant à deux provinces différentes ; ces deux collectes devaient par conséquent figurer l'une et l'autre, et chacune à sa place, dans le procès-verbal qui est une liste des collectes ou paroisses, rangées par par châellenie ou prévôté. Pour Creuzier-le-Neuf, au contraire, il n'y avait qu'une collecte portant le nom de la paroisse, et cette collecte seule avait à être mentionnée au procès-verbal ; la portion auvergnaise de la paroisse étant partie intégrante de la collecte de Cusset, ne constituait pas une collecte séparée et n'avait pas à être inscrite isolément au procès-verbal. La situation, au surplus, n'était pas différente pour certaines autres paroisses, Brugheas et Saint-Yorre, par exemple, qui sont au tableau des paroisses et collectes d'Auvergne et que Florent d'Argouges a mentionnées dans la seule châellenie de Vichy.

Nous connaissons ainsi une collecte indépendante du corps de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, mais elle n'était pas la seule.

Le rôle de la taille de la paroisse de Creuzier-le-Neuf pour l'année 1770, qu'il a été possible de consulter (10), contient 95 cotes ; il porte, *in fine*, la mention « feux forains, 102 cotes » ; il résulte de cette dernière mention que, en dehors des contribuables compris dans le rôle des 95 cotes, il en existait d'autres qui avaient fait l'objet de rôles séparés, pour un total de 102 cotes.

Il est vraisemblable que le total de 197 cotes se rapportait au contingent de la taille qui avait été assigné à l'ensemble bourbonnais de la paroisse, hameaux compris, conformément aux dispositions de l'édit de 1600 susvisé ; les habitants de l'Auvergne n'y étaient pas comptés, puisque, rattachés à la collecte de Cusset, ils se trouvaient englobés dans le département fait pour cette paroisse ; ceux d'une autre collecte

(8) Archives de l'Allier, C 94.

(9) *Op. cit.*, p. 155.

(10) Archives privées.

indépendante, celle de Saint-Germain-en-Crépin, que nous verrons plus loin, n'y étaient également pas compris.

Aucun document émanant de l'élection de Gannat et contenant des renseignements sur les collectes correspondant aux 102 cotes foraines n'a été conservé, et nous ne pouvons que nous en rapporter aux sources suivantes :

1° La générale description du Bourbonnais, faite par Nicolas de Nicolay, en 1569 (11), cite les collectes suivantes dans le ressort de la châtellenie de Vichy :

Creuzier-le-Neuf-en-Chambon ;

Quartier Bcunot, en la paroisse de Creuzier-le-Neuf ;

la terre de Saint-Germain, en la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

2° Un mémoire de l'intendant de Pomereu (12), établi en 1664, mentionne de son côté :

dans l'élection de Gannat, pour les collectes de la taille :

Saint-Germain-en-Crépin ;

Creuzier ;

et dans le ressort du grenier à sel de Gannat, pour les collectes de la gabelle :

Saint-Rémy en Creuzier ;

Creuzier-le-Neuf en Saint-Germain.

3° Le mémoire de l'intendant Florent d'Argouges (13), rédigé en 1686, ne mentionne que les deux collectes suivantes :

Saint-Germain en Crépin ;

Creuzier-le-Neuf.

4° Un état de l'élection de Gannat, dressé en 1716 (14) contient les mêmes indications que le précédent document.

*
* *

Le village des Bonnots, cité dans le travail de Nicolay, est un hameau isolé, situé sur un plateau à la limite de Saint-Germain-des-Fossés. S'il ne figure plus dans les trois autres documents qui nous révèlent le nom des collectes, il n'en découle pas qu'il n'a plus été le siège d'une collecte au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle ; il est probable, au contraire, que sa situation a persisté jusqu'à la Révolution, mais que par application de l'édit de mars 1600 le hameau n'a plus fait l'objet d'un département

(11) *Op. cit.*, chap LVI.

(12) B.N. Ms. n° 280 des 500 de Colbert, f° 68 et 275.

(13) *Op. cit.*

(14) A.N., 4 f, 1.588-38.

distinct de la taille, et pour cette raison, n'a plus été visé séparément dans les comptes rendus des intendants ou des élus.

*
* *

En ce qui concerne la deuxième collecte, on doit admettre que les trois dénominations de terre de Saint-Germain en la paroisse de Creuzier-le-Neuf, Creuzier-le-Neuf en Saint-Germain, et Saint-Germain en Crépin ont été employées l'une pour l'autre et ont toutes trois la même signification. Mais rien, dans les noms actuels des hameaux ou des lieuxdits ne permet de les identifier, et, déjà, des érudits locaux ont renoncé à en préciser la situation (15). Il semble cependant possible d'apercevoir en quoi consistait cette collecte.

Crépin est un gros village dépendant de la paroisse de Creuzier-le-Vieux, mais plus rapproché de certaines agglomérations de Creuzier-le-Neuf que de la plupart des hameaux de Creuzier-le-Vieux. Or, la terre de Crépin appartenait en 1300 (16) vraisemblablement d'ailleurs pour partie seulement au seigneur de Saint-Germain, et elle s'étendait sur la portion voisine de la paroisse de Creuzier-le-Neuf. On peut penser d'autre part qu'aux premiers temps de l'aide royale, cette aide était recueillie par le seigneur de Saint-Germain, et qu'ainsi aurait pris naissance une collecte particulière qui se serait perpétuée sans distinguer suivant qu'elle appartenait à l'un ou à l'autre des deux Creuzier.

Saint-Germain en Crépin a subsisté ainsi jusqu'à la Révolution, constituant une collecte indépendante, non comprise dans le département de la taille de la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

Même après la Révolution, la collecte prétendait encore à sa personnalité et à une relative autonomie, et, en 1809, elle revendiquait contre la commune de Creuzier-le-Vieux, la propriété des communaux dits petit et grand marais de Crépin (17).

*
* *

Quant à la collecte que Nicolay appelle Creuzier-le-Neuf en Chambon et paroisse de Saint-Rémy, et l'intendant de Pomereu Saint-Rémy en Creuzier, elle apparaît de prime abord assez paradoxale ; le fief du Chambon est situé dans la paroisse de Saint-Rémy, qui est séparé de Creuzier-le-Neuf par la paroisse de Saint-Germain-des-Fossés, d'où il faut encore traverser la rivière d'Allier pour y parvenir. Elle peut toutefois s'expliquer comme Saint-Germain en Crépin, par la survivance d'anciens usages féodaux. En effet, le possesseur du fief de

(15) *Les Fiefs du Bourbonnais*, p. 182.

(16) *Les Fiefs du Bourbonnais*, p. 182.

(17) A.N., AF IV, plaquette 3.138.

Creuzier-le-Neuf paraît avoir été, avant 1300, le chevalier Anselme, seigneur de Saint-Martin (18) à qui semble également avoir appartenu le fief du Chambon, car, le 9 avril 1314, la fille d'Anselme en faisait donation à son fils Jean de Vessenat (19). Creuzier-le-Neuf et Chambon auraient été ainsi entre les mains du même seigneur féodal, et les deux terres auraient été jointes pour la perception de la taille. A cet égard, il n'est pas inutile de remarquer qu'en Auvergne les aides royales étaient consenties par les états composés, d'une part, des délégués des bonnes villes, d'autre part, du clergé et de la noblesse, et que cette dernière représentait les populations rurales, « le plat pays ». L'assiette de l'impôt était faite ensuite, dans le plat pays, par des commissaires nommés par les gens d'église et les nobles, et il en fut ainsi du moins jusqu'au milieu du xv^e siècle (20). Il est donc probable que les terres de Creuzier-le-Neuf et du Chambon, appartenant au même seigneur, furent unies dans une seule collecte, et qu'en vertu du principe, généralement observé, et qui tendait à la permanence des usages précédemment suivis, cette union des deux terres dans une même collecte s'est perpétuée, bien qu'après le décès d'Anselme, elles aient été séparées, en passant à ses deux filles, l'une épouse de Mariol, seigneur de Creuzier-le-Neuf, l'autre mariée à Jean de Vessenat, seigneur de Chambon. L'église de Saint-Rémy appartenait d'ailleurs, comme celle de Creuzier-le-Neuf, à l'abbé de Mozat, et la « Vieille Maison » qu'occupait Anselme à Creuzier-le-Neuf, était du fief de l'abbé de Mozat.

Par la suite, la collecte de Chambon a dû cesser de faire l'objet d'un département distinct de la taille, et son contingent a été compris, en application de l'édit de 1600, dans le département fait pour la paroisse de Creuzier-le-Neuf.

Pour la gabelle, au contraire, elle a dû subsister comme collecte séparée, à raison des difficultés qu'auraient eues les habitants du Chambon pour aller chercher leur sel chez un collecteur de Creuzier-le-Neuf ; il leur aurait fallu en effet traverser l'Allier puis emprunter des routes passant dans des territoires dépendant de l'Auvergne et exonérés de la gabelle. C'est la raison pour laquelle elle figure encore dans le mémoire de Pomereu comme collecte de la Gabelle.

*
* *

Le rôle de la taille de l'année 1770 (21) pour la collecte qui était

(18) Voir ci-dessus, chapitre IV, Fief de Creuzier-le-Neuf.

(19) A.A., E. 98.

(20) Antoine THOMAS, *Les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII*, I, pp. 21, 89.

(21) Archives privées.

constituée par le corps principal de la paroisse, s'élève à 2.107 livres 11 sols suivant le détail ci-après :

principal de la taille	1.050	}	1.078,5
collecte (22)	26,5		
quittance	2		
2 ^e brevet	414	}	434,14
sou pour livre	20,14		
capitation	478	}	594,12
4 sous pour livre	95,12		
casernes	20		
sou pour livre	1		
Total			2.107,11

Il y est indiqué que les sommes ci-dessus ont été réparties, « le « deuxième brevet à raison de 8 sols 5/8 de denier, la capitation et les « casernes à raison de 10 sols 9 deniers 3/4, le tout au marc la livre « de la taille ».

Les 95 cotes que contient le rôle sont réparties en trois paragraphes :

le premier avec 66 cotes concerne des propriétaires, métayers, fermiers de dîmes ou de directes seigneuriales ;

le deuxième, avec 12 cotes, sous le titre domaines, a trait à des exploitations importantes employant bœufs et charrues ;

le troisième est relatif à la capitation des domestiques et contient 17 cotes.

Le rôle mentionne en outre qu'il n'y a qu'un exempt de la taille, le curé, et qu'il existe dans la collecte 21 charrues à bœufs et une charrue à vaches.

Il y est déclaré que le rôle a été fait et arrêté par Claude Cornillon, vigneron propriétaire, Jean Petiton, vigneron, et Gilbert Martin, vigneron, collecteurs de la paroisse, qui, tous, ont déclaré ne savoir signer.

Section 4. — La gabelle.

La gabelle ou impôt sur le sel faisait partie des subsides que les Etats Généraux accordèrent à la royauté en 1355 ; établie alors à titre temporaire, elle devint permanente à la fin du xiv^e siècle, et subit ensuite de très nombreux remaniements jusqu'à une ordonnance du mois de mai 1680 qui codifia les textes antérieurs et en constitua la charte générale jusqu'à la fin de l'ancien régime.

(22) Montant de six deniers pour livres allouées aux collecteurs.

Cette ordonnance divisait le royaume en six régions, dénommées respectivement :

pays de grande gabelle,
pays de petite gabelle,
pays de salines,
pays de quart bouillon,
pays rédimés,
pays exempts.

Le Bourbonnais était en pays de grande gabelle, et l'Auvergne du Nord, jusqu'aux rivières de Jordanne et d'Alagnon, en pays rédimé (l'Auvergne du Sud était en pays de petite gabelle).

Creuzier-le-Neuf, qui était à cheval sur la frontière séparant l'Auvergne du Bourbonnais, se trouvait ainsi pour partie en pays de grande gabelle, et pour le surplus en pays rédimé.

Dans les pays de grande gabelle, la vente du sel était un monopole de l'Etat, et les consommateurs ne pouvaient s'approvisionner que dans des entrepôts du fisc appelés greniers à sel : ils étaient obligés d'en acheter chaque année une certaine quantité, qui était fixée à un minot (23) pour 14 personnes, pour « le pot et la salière » seulement ; le sel de salaison devait être pris en sus, et la quantité n'en était pas limitée.

Les greniers à sel de grande gabelle se divisaient en deux catégories :

1° Des greniers de « vente volontaire », où les consommateurs faisaient leurs achats quand ils voulaient, en restant toutefois tenus d'en prendre au moins un minot pour 14 personnes dans une année. Ces greniers étaient placés dans des localités situées à l'intérieur du pays de grande gabelle et suffisamment éloignées du pays rédimé pour que la population n'ait pas la tentation de se ravitailler en contrebande dans ce dernier pays. Un grenier de vente volontaire était établi à Moulins, notamment.

2° Des greniers « d'impôt » ou de « vente forcée », installés dans la zone des pays de grande gabelle qui était limitrophe des pays rédimés ; leur rôle était d'empêcher les populations qu'ils desservaient de s'approvisionner en fraude dans le pays rédimé voisin. Le pouvoir royal fixait annuellement, par une commission, le contingent de sel attribué à chacun de ces greniers d'impôt, et ce contingent était réparti par l'intendant et les officiers du grenier, qui déterminaient à raison d'un minot pour 14 personnes la quantité dont chaque paroisse devait obligatoirement prendre livraison. Des collecteurs, désignés tous les ans, par les habitants de la paroisse assemblés à la sortie de la messe, dans les mêmes conditions que les collecteurs de la taille, étaient chargés d'aller chercher le sel au grenier, par quart, dans les huit premiers jours de chaque trimestre, de le distribuer à leurs concitoyens, d'en

(23) Le muid de sel, qui était l'équivalent de 2.498 litres, contenait 12 setiers, le setier 4 minots, le minot 4 boisseaux, le boisseau 8 pintes.

recevoir le prix et de le porter au receveur du grenier, un huitième dans les six premières semaines de chaque quartier et un autre huitième à la fin du quartier ; ils étaient, comme leurs collègues de la taille, responsables du recouvrement. Il y avait un grenier d'impôt à Vichy, un autre à Gannat. Le grenier de Vichy fonctionnait toutefois tantôt comme grenier, tantôt comme simple « chambre à sel » dépendant soit du grenier de Moulins, soit de celui de Gannat. L'ordonnance de 1680 le mentionne comme chambre à sel rattachée alors au grenier de Gannat ; il fut érigé en grenier de plein exercice en 1694 (24).

L'obligation d'acheter chaque année la quantité de sel imposée n'était toutefois pas applicable aux pauvres ; ces derniers pouvaient acheter le sel à leur guise, à la « petite mesure », chez les regrattiers, qui devaient eux-mêmes s'approvisionner dans les greniers ; le prix de la revente à la petite mesure, fixé par les officiers du grenier, comprenait une légère majoration tenant compte notamment de la distance séparant le regrattier de la ville où se trouvait le grenier.

*
* *

L'Auvergne, pays rédimé, avait été affranchie de la gabelle dans les conditions suivantes :

Elle avait commencé par bénéficier d'une exemption totale de l'impôt que Charles VI lui avait accordée par des lettres patentes du 3 mars 1383 (25) à raison tant des maux qu'elle avait souffert du fait de la guerre, que de la pauvreté de ses habitants et de la grande consommation de sel qu'elle faisait pour la fabrication de ses fromages. Mais cet affranchissement ne fut pas de longue durée ; l'Auvergne prit alors le parti de se libérer de la gabelle en payant un équivalent qui fut accepté par une ordonnance de 1453 applicable sur toute la partie de la province située en pays de grande gabelle ; elle n'en fut pas moins obligée, par la suite, pour obtenir le maintien de son exemption, d'augmenter cet équivalent, qui fut fixé à 9.600 livres par lettres patentes de 1552, puis à 14.400 livres par un édit d'octobre 1557, confirmé par une déclaration du 15 octobre 1578, sous la condition qu'il n'entrât pas plus de 600 muids de sel dans la province (26). Cet équivalent, qui était payable en sus de la taille (27) resta en vigueur jusqu'à la fin de l'ancien régime.

(24) Mémoire de l'intendant de Pomereu, précité.

(25) Paul DE CHAZELLES, dans *Dictionnaire statistique et historique du Cantal*, II, p. 101 ; COHENDY, *Mémoire historique sur les modes successifs de l'administration dans la province d'Auvergne*, p. 126.

(26) Encyclopédie, V^e dépôts des sels.

(27) L'équivalent fut presque aussitôt confondu dans la masse des impôts et ne formait pas un article séparé de recettes en sus de la taille (Encyclopédie eod v^o) et Chabrol, dans son commentaire de la *Coutume d'Auvergne* (II, p. 899, et III, p. 574) se plaint de l'imposition de l'Auvergne au-delà du double des pays non rédimés.

Dans les pays rédimés, le commerce du sel était libre, mais des précautions étaient prises pour empêcher le sel de franchir la frontière et d'alimenter en fraude le pays de grande gabelle ; ces précautions furent toutefois insuffisantes pour prévenir la contrebande (28) et la royauté fut amenée, pour tenter d'y mettre fin, à installer, sur la partie du pays rédimé qui joignait les régions de grande gabelle, une série de greniers de dépôt dans lesquels les habitants de la zone frontière étaient tenus de s'approvisionner sans pouvoir prendre, dans une année, plus d'un minot de sel pour sept personnes, tant pour « le pot et la salière que pour les salaisons ».

Un de ces dépôts fut établi à Cusset en 1664 ; d'après l'ordonnance de 1680, il comprenait, dans sa circonscription, la ville et paroisse de Cusset, Creuzier-le-Vieux, Billers d'Arbonnières, Charguerot, Molles, Le Vernet et Abrest (29). Les habitants de la partie auvergnate de Creuzier-le-Neuf, qui était comprise dans la collecte de Cusset (30), étaient donc également tenus d'y acheter leur sel.

*
**

Les greniers à sel, en même temps qu'ils étaient chargés de la garde du sel et de sa débite, constituaient des juridictions auxquelles était confié le soin de juger tous les différends concernant la gabelle ainsi que les questions de contrebande ou faux saunage.

Les sentences rendues par le grenier de Vichy ressortissaient en appel à la cour des aides de Paris.

D'autre part, il existait des juridictions de dépôt chargées de trancher les procès nés dans la circonscription des greniers de dépôt. Une de ces juridictions fut créée à Cusset en 1691 pour les deux greniers de Cusset et de Ris ; elle dépendait en appel de la Cour des aides de Clermont.

*
**

Les habitants de Creuzier-le-Neuf étaient ainsi soumis à un traitement essentiellement différent suivant qu'ils avaient leur domicile d'un côté ou de l'autre de la ligne séparant l'Auvergne du Bourbonnais : ceux qui étaient en Auvergne achetaient la quantité de sel qu'ils voulaient, à la condition de ne pas dépasser un septième de minot par personne et par an ; ceux du Bourbonnais, au contraire, devaient en acheter au moins un quatorzième de minot, qu'ils payaient en outre environ six fois plus cher que leurs voisins d'Auvergne.

(28) Les incidents auxquels ces fraudes donnèrent lieu, et auxquelles furent notamment mêlés les habitants de Cusset et de Saint-Pourçain sont relatés dans l'encyclopédie méthodique des finances V^e Dépôt des sels.

(29) Plusieurs paroisses proches de Cusset, notamment Mariol, La Chapelle, Busset, Arronne, étaient comprises dans le ressort du dépôt de Ris.

(30) Voir *supra*, p. 95.

D'après le compte rendu au roi de Necker, le prix du sel variait en Auvergne de 9 à 11 livres par minot, alors qu'il était de 61 livres 15 sols en Bourbonnais.

Nous avons le mandement qui fixe le contingent du sel à prendre par la paroisse au grenier d'impôt de Vichy pendant l'année 1777 (31) ; ce mandement, daté du 26 novembre 1776, émane de l'intendant de la généralité et du « président, grenetier, contrôleur au Grenier à sel de « Vichy » ; il est adressé aux « manants et habitants de la paroisse de « Creuzier-le-Neuf », mais il ne concerne en réalité qu'une partie de la paroisse, le surplus se trouvant compris dans les collectes distinctes et Cusset et de Saint-Germain en Crépin. Il ordonne de prendre et enlever au grenier de Vichy « la quantité de 4 setiers, 3 minots et deux quarts de sel faisant partie de celle de 26 muids, 6 setiers, 3 minots, un quart et un seizième de minot, ordonné être imposé sur les contribuables ressortissants dudit grenier de Vichy » ; il enjoint ensuite aux collecteurs de faire la répartition sur tous les contribuables et d'en faire vérifier au plus tard au mois de février le rôle qui doit mentionner à la fin « les noms et surnoms des ecclésiastiques, nobles et autres « exempts dudit impôt ».

Le mandement ordonne en outre aux habitants de payer :

1° le prix du sel tel qu'il est fixé par les ordonnances ..	43 L.
2° pour droits manuels	2 L. 1 s. 6 d.
3° pour les 8 sols pour livre	18 L. 0 s. 8 d.
soit au total, par minot	63 L. 2 s. 2 d.

Section 5. — Les traites.

Les traites, qui correspondaient aux douanes actuelles, consistaient uniquement à l'origine en des taxes de sortie, perçues sur les marchandises, au moment de l'exportation. Au xvi^e siècle, s'y ajoutèrent des droits d'entrée, exigibles à l'importation.

A côté de ces droits d'entrée et de sortie, de caractère général, applicables à l'ensemble des frontières du royaume, il existait un grand nombre de droits locaux de même nature, mais spéciaux à une partie déterminée du territoire.

Des lignes de douanes étaient établies dans l'intérieur du pays, sur les limites des provinces soumises aux aides, et les marchandises ne pouvaient les franchir sans acquitter à la fois des droits généraux et des droits locaux.

(31) Archives privées.

Les droits de sortie, dont les premiers avaient été établis au début du xiv^e siècle, étaient les suivants :

- 1° le droit de haut passage ;
- 2° le droit de rêve ;
- 3° la traite foraine ;
- 4° la traite domaniale.

Les droits d'entrée furent institués par un édit du 22 octobre 1539 (32), d'abord pour les drogueries-épiceries ; en 1542 (33), ils furent rendus applicables aux étoffes précieuses, et étendus en 1581 et 1582 à toutes les marchandises.

Les droits locaux (34) étaient particuliers à une province, un pays ou une ville ; dans les lieux où ils étaient établis, et qui étaient pour la plus grande partie à la périphérie du royaume, ils étaient perçus sur les marchandises qui entraient, sortaient, ou ne faisaient que passer, en sus des droits d'entrée et de sortie exigibles aux frontières.

L'ensemble de ces droits, qui s'ajoutaient les uns aux autres, et dont le total variait suivant les zones de droits locaux ou les lignes de douanes intérieures que les marchandises devaient traverser pour parvenir à destination, constituait un système extrêmement complexe ; il n'en resta pas moins en vigueur malgré les tentatives de la royauté pour le simplifier, jusqu'en 1664, époque à laquelle Colbert entreprit de le réformer ; son but était de supprimer tous les droits existants, de les remplacer par un tarif unique pour tout le royaume, et de faire disparaître en même temps le cloisonnement douanier intérieur ; il ne put y parvenir, pour deux raisons : la première tenait au fait que la ligne de douanes séparant les provinces où les aides avaient cours de celles qui en étaient affranchies ne pouvaient être supprimées que si les provinces exemptes se soumettaient à l'impôt des aides. Or, ces provinces refusèrent et préférèrent conserver la position de provinces assimilées à l'étranger qu'elles avaient dans le système des traites depuis le temps du roi Jean. La deuxième raison fut que, dans l'intérieur même du pays soumis aux aides, certains droits locaux ne purent être supprimés parce qu'ils faisaient l'objet d'engagements. La réforme qui faisait l'objet d'un édit de septembre 1664, dit « tarif de 1664 », ne put donc être appliquée que dans les provinces soumises aux aides, où il ne parvint d'ailleurs pas à la fusion complète de tous les droits préexistants.

Colbert ne renonça cependant pas à ses vues de clarification, et pour atténuer les effets de la carence des provinces réfractaires à l'application du tarif de 1664, une déclaration du 11 avril 1667, désignée sous le nom de tarif de 1667, imposa alors un certain nombre de marchandises à un impôt exigible seulement à l'entrée et à la sortie du

(32) FONTANON, II, 502.

(33) FONTANON, II, 508.

(34) La liste de ces droits est donnée par l'encyclopédie méthodique des finances, V^e tarif des cinq grosses fermes.

royaume ; cet impôt était applicable aux provinces soumises aux aides comme à celles qui en étaient exemptes. Les marchandises qui l'avaient acquitté pouvaient suivre leur destination jusqu'à l'extrémité du royaume sans avoir à payer aucun droit de traite, à la condition de parvenir au terme de leur voyage dans un délai de trois mois. Par la suite, ces nouveaux droits, qui furent désignés sous le nom de droits uniformes, furent étendus à d'autres catégories de marchandises, de sorte qu'à la fin de l'ancien régime, les deux-cinquièmes des principaux objets du commerce tombaient sous l'application du nouveau régime ; les autres continuaient à être assujettis à l'ancien système des traites.

L'article 8 d'une ordonnance de 1687 divisait les provinces, pour l'application des droits de traite, en trois catégories :

1° Les provinces des cinq grosses fermes, parmi lesquelles le Bourbonnais était compris, et qui étaient celles dans lesquelles les aides avaient cours ; elles englobaient, d'un seul tenant, la moitié nord de la France, à l'exception de la Bretagne, l'Artois, les Pays-Bas, l'Alsace, la Lorraine, les Trois Evêchés et la Franche-Comté. Les marchandises qui y circulaient n'avaient aucun droit à payer, sauf les droits locaux ; mais il n'y avait pas de droit de cette nature en Bourbonnais. Les marchandises qui venaient des autres provinces ou de l'étranger, ou qui en sortaient pour passer dans ces pays, étaient soumises dans le premier cas aux droits d'entrée, et dans le second aux droits de sortie. Étaient cependant exemptées les denrées venant de l'étranger et qui avaient acquitté les droits uniformes, à la condition d'être portées dans les cinq grosses fermes avant l'expiration d'un délai de trois mois ;

2° Les provinces réputées étrangères ;

3° Les provinces regardées comme étrangères ou provinces à l'instar de l'étranger effectif.

Cette dernière catégorie, qui comprenait les pays réunis récemment à la France, ne présente pas d'intérêt pour la présente étude.

L'Auvergne faisait partie des provinces réputées étrangères. Comme plusieurs autres provinces, elle n'avait pas accepté l'aide instituée par l'ordonnance du roi Jean du 5 décembre 1360 (35) et avait été ainsi exemptée des aides. Mais pour s'indemniser de cette exemption et pourvoir aux frais de sa rançon, le roi décida que les provinces qui avaient refusé l'aide seraient traitées comme pays étrangers dans leur commerce avec les provinces soumises à l'aide, c'est-à-dire que les droits de traite seraient payés sur les marchandises sortant de ces dernières provinces pour entrer dans celles où l'aide n'était pas établie.

Ce fut l'origine de la création des douanes intérieures qui furent maintenues jusqu'à la fin de la monarchie. En 1664, l'Auvergne ayant refusé le tarif institué par Colbert, resta classée parmi les provinces réputées étrangères.

*
* *

Les deux parties, bourbonnaise et auvergnate, de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, se trouvèrent ainsi divisées par la ligne de douanes qui séparait l'Auvergne du Bourbonnais, et cette situation n'était pas sans de nombreux inconvénients pour les habitants. Des exemptions avaient été prévues en faveur des frontaliers ; mais elles n'allaient pas sans difficultés, notamment pour les cultivateurs qui devaient passer la ligne de douane pour rentrer leur récolte, et qui devaient alors se munir d'un passavant au bureau des traites ; la gêne de cette obligation a été plusieurs fois signalée au pouvoir central par les intendants de la généralité de Moulins, et en 1686 l'intendant Florent d'Argouges (36) s'exprimait en ces termes : « le droit des traites foraines est fort à charge aux habitants de cette généralité, en ce qu'un particulier qui a son bien dans une même paroisse est obligé d'aller prendre un passavant ; et comme les bureaux sont fort éloignés, cela leur cause de grands frais, dont souvent pour se dispenser, ils hasardent d'être condamnés à l'amende et à la confiscation de leurs bestiaux et denrées, ce qui cause des procès et la ruine de ces gens-là ».

Le bureau des traites dont dépendait Creuzier-le-Neuf et qui suivant l'arrangement des baux des fermes, était soit spécial, soit commun avec la gabelle, était placé à Vichy ; il y avait également des bureaux à Gannat et à Lapalisse.

Les difficultés d'application du régime des traites et les infractions à ce régime étaient soumises à des juges spéciaux. Jusqu'en 1687, les fermiers eurent la faculté de porter les procès devant une des juridictions existantes, ou de nommer eux-mêmes des juges des traites. L'ordonnance de 1687 institua des juridictions spéciales des traites, dont l'une avait son siège à Vichy ; les appels de sentences de cette juridiction étaient portés devant la Cour des aides de Paris.

Section 6. — Les aides.

Les impôts compris sous la dénomination d'aides, perçus d'abord d'une manière intermittente au début du ^{xiv}^e, devinrent permanents à partir de l'ordonnance du 5 décembre 1360 (37) dont le but initial était de procurer les ressources nécessaires au paiement de la rançon du roi Jean. Le mot aides englobait alors l'ensemble des subsides levés par la royauté : fouages, tailles, gabelles, taxes sur les vins et les denrées, traites. Plus tard, ne furent plus désignées sous le nom d'aides que les taxes sur les boissons et autres marchandises. Après 1360, ces dernières taxes, dont l'application n'avait d'ailleurs été acceptée que par une partie du royaume, donnèrent lieu à de nombreux règlements qui furent codifiés en juin 1680 (38) par deux ordonnances concernant,

(36) *Procès-verbal de la généralité de Moulins*. Ed. Vayssières, p. 27.

(37) *Ord.*, III, 433.

(38) LEFEBVRE DE BALLANDE, *Traité général des droits d'aide*. Paris, 1770.

l'une le ressort de la cour des aides de Paris, l'autre celui de la Cour de Rouen, dans l'étendue desquelles se trouvaient tous les territoires où les aides étaient en vigueur. Ces ordonnances se bornèrent à rassembler les textes antérieurs, sans faire disparaître les anomalies qu'ils contenaient ; elles énumèrent les généralités et les élections soumises aux aides, en indiquant les impôts applicables dans chacune d'elles, ainsi que leur taux. Ces impôts variaient suivant les généralités et différaient même parfois dans l'intérieur d'une même généralité ; certains lieux étaient exempts de droits exigibles dans d'autres, et la quotité des droits comme le mode de perception était disparate. Il est impossible d'en dégager des règles générales, et les diversités mettent obstacle à toute vue d'ensemble ; il ne suffit pas de connaître les droits applicables à une généralité pour savoir s'ils étaient en vigueur dans un lieu déterminé de cette généralité.

Les droits d'aides codifiés par les ordonnances de 1680 comprenaient principalement :

- 1° Un droit sur les ventes en gros de boissons, dit droit de gros ;
- 2° Un droit sur les ventes au détail de boissons, dit quatrième ou huitième, parce qu'à l'origine, et suivant le lieu d'application, il correspondait à l'une ou à l'autre de ces fractions du prix de la vente ;
- 3° Des compléments analogues aux décimes d'aujourd'hui, et qui avaient noms anciens et nouveaux cinq sols et subvention.

Postérieurement à la codification, d'autres taxes furent créées, qui furent classées parmi les aides, ce sont :

- 1° le droit de jauge courtage ;
- 2° le droit des courtiers jaugeurs, distinct du précédent ;
- 3° le droit d'inspecteur aux boissons,
- 4° le droit d'inspecteurs aux boucheries.

*
* *

La généralité de Moulins, à l'exception des élections de Guéret et de Combrailles, n'était assujettie qu'au huitième et à la subvention (39). Les quatre taxes créées après 1680 y étaient applicables.

La paroisse de Creuzier-le-Neuf appartenait en totalité à la généralité de Moulins. Néanmoins, son territoire n'était pas en totalité en pays d'aides.

La partie bourbonnaise de la paroisse comprise dans la circonscrip-

(39) Elle s'était rachetée des anciens et nouveaux cinq sols. (*Encyclopédie méthodique des finances*, V° anciens et nouveaux cinq sols. Traité général des droits d'aides, n° 476).

tion des cinq grosses fermes (40) était seule soumise aux aides applicables dans la généralité de Moulins. Les ventes au détail de boissons avaient par conséquent à y supporter le huitième et la subvention ; en outre, les quatre taxes instituées après 1680 y étaient en principe applicables.

Par contre, la fraction de la paroisse qui dépendait de l'Auvergne ne ressortissait pas aux cours des aides de Paris ou de Rouen, mais à celle de Clermont ; elle était ainsi exempte des aides et le huitième et la subvention n'y étaient pas perçus ; elle était également dispensée des trois taxes d'inspecteurs aux boissons et à la boucherie, et des courtiers jaugeurs, pour lesquels l'Auvergne avait été abonnée d'office moyennant une somme annuelle de 60.000 livres (41) ; elle n'avait à supporter que le droit de jauge courtage.

(40) Voir ci-dessus, p. 106.

(41) *Encyclopédie méthodique des finances*, V^e Inspecteurs aux boissons.

CHAPITRE VIII

LA DIME

La dime était un impôt en nature, prélevé principalement sur les fruits de la terre, perçu en principe par l'Eglise, mais souvent, en fait, par des laïques.

I. — Dime ecclésiastique.

La dime ecclésiastique avait son principe dans l'ancien testament qui recommandait aux Juifs de donner aux Lévites une partie de leurs revenus ; facultative chez les premiers chrétiens, Pépin le Bref en prescrivit le paiement, mais elle ne devint obligatoire en fait que sous Charlemagne.

Le droit de percevoir la dime appartenait au prêtre desservant la paroisse, qui « avait charge d'âmes » ; mais, dans la pratique, elle était souvent levée par d'autres ecclésiastiques. Quand, en effet, de grands propriétaires religieux, évêques, abbés ou chapitres, fondaient des églises sur leurs terres, ils en conservaient le titre de curés primitifs, et se réservaient le droit de recevoir la dime, dont ils laissaient une fraction au titulaire de la cure, dit vicaire perpétuel. Cette fraction était souvent mesurée chichement, et le concile de Latran, de 1215, avait recommandé d'attribuer aux desservants des paroisses une portion des dîmes suffisante pour assurer leur subsistance et couvrir les charges de leur ministère : c'est la portion congrue. Malgré cette recommandation du concile maintes fois répétés, le pouvoir royal dut intervenir (1), et la portion congrue du desservant, fixée d'abord à 120 livres (2), fut portée successivement à 300 livres (3), 500 livres (4), et enfin à

(1) Edit de janvier 1560, art. 16 (Isambert, XIV, 63).

(2) Edit du 16 avril 1571, art. 9 (Isambert, XIV, 233).

(3) Ordonnance de 1629 (Code Michaud), art. 11 à 13 (Isambert, XVI, 225).

(4) Edit de mai 1678 (Isambert, XXII, 482).

700 livres (5). Outre cette attribution en espèces sur le produit des dîmes (6), le desservant percevait les dîmes noyales et les dîmes vertes ; il jouissait également des profits du casuel, en sus de sa portion congrue (7).

II. — Dîmes laïques.

Les dîmes laïques ne constituaient pas des redevances seigneuriales entrant dans le cadre des droits féodaux. Leur nature était l'objet de controverses inépuisables entre, d'une part, les canonistes, pour lesquels toutes les dîmes avaient appartenu primitivement à l'Eglise qui s'en était vue dépouillée par des mains profanes, et, d'autre part, les juristes civils, aux yeux desquels les dîmes inféodées provenaient d'une concession initiale du pouvoir temporel. Chacune de ces opinions contient peut-être une part de vérité ; il est probable, en effet, comme les juristes le soutenaient, que Charles Martel, après la lutte contre les Musulmans (738), n'ayant plus suffisamment de domaines pour récompenser ses fidèles, leur avait concédé le droit de percevoir la dîme sur certaines terres. Dans cette hypothèse, la dîme n'aurait été retirée à l'Eglise que dans la limite où elle lui était facultativement servie, puisque la dîme ecclésiastique n'était pas encore obligatoire. A cet égard, la thèse des juristes était justifiée en droit si elle ne l'était pas toujours en fait.

Il est certain, d'autre part, que beaucoup de dîmes laïques provenaient incontestablement de l'Eglise. Quand, à la suite de la réforme grégorienne, les laïcs qui avaient fondé des églises durent en abandonner la propriété pour se contenter d'un droit de patronage, beaucoup d'entre eux conservèrent les dîmes perçues dans la paroisse, en dépit de l'obligation de les restituer que leur avaient imposée les conciles.

En outre, l'Eglise avait souvent concédé à titre viager, à un seigneur féodal, pour le rémunérer de sa protection pendant les temps troublés du moyen-âge, des dîmes que le bénéficiaire avait transmises à ses héritiers en violation des droits du concédant.

L'Eglise s'inclina finalement devant la mauvaise volonté des bénéficiaires, et, après le concile de Latran de 1179, il fut admis qu'il ne serait pas revenu sur le passé, mais qu'aucune appropriation nouvelle de dîmes ne serait admise dans l'avenir.

Les dîmes détenues par les laïcs furent considérées, à la fin du moyen-âge, comme tenues en fief, à charge du devoir de foi et hommage. Le Parlement de Paris avait du reste décidé que les dîmes laïques, lorsqu'elles étaient acquises par des ecclésiastiques et revenaient ainsi à

(5) Déclaration du 2 septembre 1786 (Isambert, XVIII, 232).

(6) L'abbesse de Cusset subissait ce prélèvement sur ses dîmes, ce qui a fait dire à Fournieris, dans son *Histoire de Cusset*, qu'elle avait à sa charge le traitement de plusieurs curés, dont ceux des deux Creuzier.

(7) Déclaration du 29 janvier 1686 (Isambert, XIX, 542).

leur origine première, suivant la thèse des canonistes, ne perdaient pas leur caractère de dîmes inféodées, et continuaient à être soumises à l'obligation de foi et hommage pour le nouveau propriétaire (8).

Les ecclésiastiques n'en continuèrent pas moins, au cours du temps, à revendiquer les dîmes perçues par des laïcs, et les procès engagés à ce sujet encombraient les rôles des tribunaux royaux, seuls compétents, à l'exclusion des justices seigneuriales, pour connaître des procès concernant les dîmes. Un édit de juillet 1708 (9), pour mettre fin aux difficultés nées de ce chef, maintint les dîmes laïques entre les mains de ceux qui les détenaient, à charge par eux de verser au trésor royal deux années de revenus. Le préambule de l'édit eut d'ailleurs soin de préciser qu'il n'était pas pris parti « sur les points de droit » diversement agités entre les docteurs », et qu'il n'était disposé qu'en considération du fait « que la possession des dîmes inféodées en mains » laïques était d'une origine très ancienne autorisée par la coutume du royaume ».

Le pouvoir laïc n'était au surplus pas convaincu de l'origine profane des dîmes inféodées, puisque, jusqu'à la fin, il les a appelées à contribuer au paiement de la portion congrue des desservants des paroisses, en cas d'insuffisance des dîmes ecclésiastiques.

*
* *

La dîme, laïque ou ecclésiastique, consistait en une portion des fruits de la terre et du croît des animaux ; sur les produits de la terre, elle était remise au décimateur au moment de la récolte ; celle du croît des animaux, appelée charnage, était acquise dès la naissance des animaux, mais ne devait être acquittée que lorsque les jeunes bêtes pouvaient se passer du lait de leur mère.

Toute terre devait dîme, s'il n'y avait privilège contraire. Le curé n'avait pas besoin d'un titre pour la percevoir, « son titre étant dans son » clocher ». Les décimateurs laïcs devaient, par contre, justifier d'un titre, ou d'une possession au moins centenaire, appuyé de commencement de preuves écrites, tels des actes déclaratifs de fief, ou des baux. Le droit de percevoir la dîme était imprescriptible, mais la manière de la lever et de la payer se prescrivait par 40 ans en Bourbonnais et par 30 ans en Auvergne (10).

La dîme n'arrêageait pas, c'est-à-dire que le décimateur qui avait négligé de la percevoir pendant une année ne pouvait pas réclamer

(8) BOSQUET, dict., des domaines, V^e dîme, p. 414; cf. actes de foi et hommage du chapitre de Cusset, pour des dîmes sur Creuzier-le-Neuf de 1596 et 1716, A.N., P. 4743, n^o 589, et 4773, n^o 1.511.

(9) Isambert, XX, 536.

(10) Art. 21 de la *Coutume de Bourbonnais*, et art. 18 du titre 17 de la *Coutume d'Auvergne*.

l'arriéré l'année suivante, à moins qu'il n'eut interrompu la prescription par une demande en justice.

*
**

Les dîmes comportaient en doctrine de nombreuses classifications ; on distinguait :

1° *Les grosses et les menues dîmes, ou dîmes vertes.* Les grosses dîmes étaient prélevées sur les principaux produits du sol, comme le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le vin ; les menues dîmes, ou vertes dîmes étaient perçues sur les produits moins importants, pois (11), fèves, raves, etc...

Le classement dans l'une ou l'autre catégorie était réglé par l'usage de la paroisse, ce qui faisait également distinguer les dîmes en dîmes de droit et en dîmes d'usage ; le charnage était généralement considéré comme une menue dîme (12) ou dîme d'usage.

2° *Les dîmes anciennes et les dîmes novales.* Les premières étaient celles qui étaient perçues depuis un temps immémorial ; les novales portaient sur les terres incultes qui venaient d'être défrichées.

3° *Les dîmes prédiales et les dîmes domestiques.* Les dîmes prédiales étaient prélevées sur les produits de la terre, les dîmes domestiques provenaient de l'intérieur de la maison, tel le charnage (13).

4° *Les dîmes solites et les dîmes insolites.* Les premières étaient celles qui étaient conformes à l'usage de la paroisse ; les dîmes insolites faisaient exception à la règle tracée par la coutume locale, comme celle des légumes verts ou des fruits à couteau (14).

5° *Les dîmes de suite,* que le décimateur prenait, à concurrence de moitié, sur les terres qu'un laboureur de sa paroisse allait cultiver dans une autre paroisse ; elle s'appliquait, en Bourbonnais, dans le ressort des châtellenies de Murat, Ainay et Labruyère, ainsi que dans quelques paroisses isolées (15) ; mais elle ne paraît pas avoir été en usage à Creuzier-le-Neuf.

*
**

(11) Les pois étaient les haricots (les pois d'aujourd'hui étaient dits petits pois).

(12) AUROUX, I, p. 36, n° 24.

(13) Parmi les dîmes domestiques étaient aussi celles qui frappaient les produits de l'industrie de l'homme, notamment le travail des artisans, mais ces dîmes ne paraissent pas avoir été en vigueur dans le centre de la France. AUROUX, I, p. 40, n° 58 ; LA THAUMASSIÈRE, *Coutumes du Berry*, p. 392, n° 38.

(14) L'abbesse de Cusset prélevait chaque année, le jour du mardi gras, 2 ou 3 plantes de légumes dans les jardins de Cusset, et, à défaut de légumes, elle donnait 2 ou 3 coups de bêche pour affirmer son droit.

(15) AUROUX, I, p. 42, n° 76. La dîme était exceptionnelle en Auvergne. CHABROL, II, p. 865.

Les menues dîmes, ou dîmes vertes, appartenait au prêtre exerçant les fonctions curiales, « chargé de la conduite des âmes », et ni les curés primitifs, ni les autres ecclésiastiques ou les laïcs qui jouissaient des grosses dîmes, ne pouvaient y prétendre, à moins qu'ils n'aient en titre ou possession contraire (16).

Il en était de même des dîmes novales.

Toutefois, la déclaration de 1686 obligea les curés qui avaient opté pour la portion congrue à abandonner aux gros décimateurs tous les fruits de leur cure, et par conséquent les dîmes novales dont ils jouissaient ; elle leur laissa cependant la dîme des terres défrichées postérieurement à leur option, et cela sans diminution de la portion congrue.

D'autre part, l'édit de mai 1768 supprima la distinction entre les dîmes anciennes et les dîmes novales ; en vertu de cet édit les dîmes novales antérieurement perçues par le curé lui restèrent, mais celles qui devenaient exigibles sur les terres défrichées postérieurement appartenaient aux gros décimateurs. D'ailleurs, pour encourager les défrichements, deux déclarations précédentes, l'une du 14 juillet 1761 concernant les marais, palus, et terres inondées, l'autre du 13 août 1766 relative aux terres incultes (17), avaient dispensé de la dîme pendant quinze années les terres nouvellement mises en culture.

*
* *

La dîme, comme son nom l'indique, était en principe du dixième de la récolte ; mais son taux, réglé par l'usage, n'était pas uniforme, il variait suivant les paroisses et parfois suivant les hameaux d'une même paroisse ; en Bourbonnais comme en Auvergne, il s'échelonnait généralement du dixième au vingtième (18), descendant exceptionnellement au cinquantième (19).

A Creuzier-le-Neuf, la dîme était du onzième ; sur le blé, par exemple, le décimateur, après la moisson faite, prélevait une gerbe sur onze, qu'il enlevait lui-même ou faisait enlever par ses préposés. Dans d'autres paroisses, le récoltant laissait un sillon sur onze que le décimateur faisait couper et transporter ; ailleurs encore, le produit de la dîme devait être livré par le cultivateur dans la grange du décimateur.

Dans la paroisse de Creuzier-le-Neuf, les grosses dîmes, ou dîmes de droit comprenaient le blé, le vin, le chanvre et le charnage ; le charnage, toutefois, ne semble pas avoir été toujours du onzième ; il est précisé, en effet, dans une transaction intervenue le 4 juillet 1719 (20) entre le

(16) AUROUX, p. 35.

(17) ISAMBERT, XXII, 461.

(18) AUROUX, I, p. 40, n° 60 ; CHABROL, II, p. 829 et 837.

(19) ROUYER, *Coutumes du Bourbonnais*, p. 21.

(20) Acte Gontier, notaire à Molles.

propriétaire du domaine de Gramont et le curé, que le charnage, pour ce domaine, est « l'onzième pour les agneaux et un cochon de lait », sans tenir compte par conséquent du nombre total des cochons.

*
* *

Les gros décimateurs de Creuzier-le-Neuf — la partie de la paroisse sur laquelle ils percevaient les dîmes s'appelait la grande dîme — étaient l'abbesse de Cusset, le chapitre de Cusset, et les seigneurs de Cérézat et de Pouant. D'après un procès-verbal de visite de l'évêque de Clermont du 26 avril 1724 (21), le prieur de Saint-Germain-des-Fossés était également un des seigneurs décimateurs ; toutefois, le prieur ne figure pas parmi les parties prenantes dans la nomination de la grande dîme de Creuzier-le-Neuf de 1655 dont il sera question plus loin, et de laquelle il résulte au contraire qu'il avait abandonné ses droits dans la circonscription de cette dîme à la suite d'un échange avec le seigneur de Cérézat ; mais nous verrons également qu'il possédait une dîme en dehors de cette circonscription, qui ne couvrait pas tout le territoire de la paroisse.

Il est vraisemblable que l'origine des dîmes de l'abbesse et du chapitre de Cusset remonte à l'époque de la création de la paroisse, sinon au temps où Creuzier-le-Neuf n'avait pas encore été détaché de la paroisse unique qui englobait primitivement les deux Creuzier. Quant aux dîmes des seigneurs de Cérézat et de Chermont, elles provenaient de l'acquisition des biens des prieurés de Gramont et de Pouant faite par les deux intéressés, et les deux prieurés en jouissaient sans doute aussi depuis les temps anciens.

Les terres sur lesquelles porte la dîme levée par les gros décimateurs sont comprises dans une circonscription dont les limites sont données dans les trois documents suivants :

1° « Nommée de la dîme de Creuzier-le-Neuf », dressée par Guionnet, notaire à Saint-Germain-des-Fossés, le 25 juin 1655, d'après la déclaration des anciens dimiers (fermiers de la dîme) (22).

2° Aveu et dénombrement de Claude Ameil, du 18 mai 1696 (23), relatif à une « portion de dîme », qu'il avait acquise du possesseur du fief de Gramont.

3° Aveu et dénombrement du 18 mai 1778 (24) souscrit par Badier de Verseilles, possesseur des fiefs de Cérézat et Gramont, et qui

(21) A.A., G. 561.

(22) A.A., G. 56¹.

(23) A.N., P. 474³, n° 628.

(24) A.A., G. 56¹.

comprend à la fois la « portion de dîme » de Gramont et une dîme dite de Cérézat (25).

Ces textes présentent de nombreuses obscurités, et les limites que donnent à la grande dîme les aveux d'Ameil et de Badier de Verseilles ne concordent pas toujours avec celles de la nommée de 1655. Si l'on s'en rapporte à l'aveu de Badier de Verseilles, les frontières des deux dîmes de Creuzier-le-Neuf et de Cérézat sont approximativement celles qui sont tracées sur la carte ci-jointe (carte n° 3).

La dîme de Cérézat appartenait en totalité au seigneur de Cérézat ; celle de Creuzier était indivise entre les quatre gros décimateurs ; mais la manière dont elle se partageait entre eux était complexe. A cet égard, l'aveu de Badier de Verseilles, qui reproduit à peu de chose près celui d'Ameil, s'exprime ainsi : « dans lesquels confins (les limites « de la dîme), la dame abbesse de Cusset et le sieur curé de Creuzier-le-Neuf ont dîmes et portion de blé, vin, chanvre et charnage, desquelles « dîmes indivises avec lesdits sieurs du chapitre et seigneur de Pouant, « en appartient audit seigneur de Verseilles la moitié franche, à la « réserve d'un tènement commençant à... où le seigneur de Verseilles « lève le quart sur le total des dîmes de blé, chanvre et charnage, et « des trois autres quarts lui appartient la moitié ; et à la dîme de vin « le seigneur de Pouant prend de même que le seigneur de Verseilles « le quart sur le total, et sur le surplus le seigneur de Verseilles prend « moitié et l'autre moitié se divise entre le seigneur de Pouant et « Messieurs du chapitre de Cusset ». Vient ensuite l'énumération de trois champs, dont deux, « Les Noyers » et « Fromenteau », sont en dehors des limites de la dîme, et où l'auteur de l'aveu déclare avoir la dîme entière, ainsi que la description de quatre vignes, comprises dans la circonscription de la dîme, où il dit avoir des percières, quarts ou cinquins.

*
* *

La circonscription de la grande dîme n'enfermait pas la totalité des terres des prieurés de Pouant et de Gramont ; ces terres se trouvaient partie dans la grande dîme, partie en dehors. Les deux prieurés, lors de leur sécularisation, avaient été achetés, en franchise de dîme, le premier par le seigneur de Chermont, le second par celui de Cérézat. Les acquéreurs étaient ainsi dispensés de la dîme lorsqu'ils exploitaient les

(25) Un aveu de Guérin de Chermont du 20 mai 1686 (A.N., P. 475, n° 974) fait état d'une dîme, qui est celle du prieuré de Pouant, mais ne précise pas les terres sur lesquelles elle porte. Deux actes de foi et hommage du chapitre de Cusset du 8 juin 1686 (A.N., P. 4743, n° 589), et du 18 novembre 1716 (A.N., P. 4773, n° 1.511) comprennent des dîmes sur Creuzier-le-Neuf, sans autre indication. Deux aveux et dénombrement, l'un de Claude Vigier, du 2 août 1748, l'autre des héritiers de ce dernier, du 19 septembre 1783 (A.A., G 56¹) concernent une dîme sur deux petits tènements provenant du prieuré de Pouant, dont ils étaient propriétaires, et qui leur avaient été vendus par le seigneur de Chermont.

terres ; ils la percevaient au contraire à leur profit quand le fonds était cultivé par un tiers (26).

Une transaction entre le propriétaire de Gramont et le curé, du 4 juillet 1719 (27), met en lumière les conditions de perception de la dîme dans ce cas ; elle indique qu'Ameil, le propriétaire, ayant été affranchi de la dîme par son vendeur, a perçu, tant sur sa moitié que sur celle de son métayer, la dîme que ses vendeurs avaient accoutumé d'y prendre. Le curé prétendait toutefois qu'il avait l'habitude de lever la dîme entière dans quelques parties du domaine, et la moitié dans d'autres. Les deux adversaires ont transigé de la façon suivante : « Ameil et le curé partageront par moitié les dîmes dans toute l'étendue du domaine, sauf la dîme de charnage qui appartiendra entièrement au curé, pour la prendre en temps accoutumé, c'est-à-dire à la Saint-Jean-Baptiste, et, pour icelle, l'onzième des agneaux et un cochon de lait, Ameil n'en prenant rien, quel droit que les dénombrements puissent lui donner, et le curé reconnaissant cependant que ladite dîme de charnage a toujours été perçue par Ameil et ses prédécesseurs. Le curé reconnaît en outre qu'il y a quatre quartonnées dans la terre appelée le Grandchamp, faisant partie du domaine, qui sont de la dîmerie appelée la grande dîme de Creuzier-le-Neuf, dans laquelle le curé n'a pas d'intérêt, et qui n'est pas comprise dans la présente convention ».

A Pouant, par contre, Guérin de Chermont, dont les ancêtres avaient acheté le domaine en franchise de dîmes, résista aux prétentions du curé, qui, au moment des vendanges, avait voulu enlever la dîme « par force et violence à la barbe du sieur de Chermont ». Pour se venger, le curé expulsa le sieur de Chermont et sa famille de l'église, où ils assistaient à la messe paroissiale, le jour de la fête patronale de Saint-Front, en lui disant qu'il était excommunié (28). La querelle s'apaisa du reste par la suite, et, par un acte sous seings privés du 21 janvier 1656 (29) les deux adversaires se désistèrent d'une demi-douzaine de procès qu'ils avaient engagés l'un contre l'autre, et sans que Guérin ait consenti à reconnaître les prétentions du curé sur la dîme de Pouant.

*
* *

La grande dîme de Creuzier-le-Neuf, la dîme de Cérézat, et celles de Gramont et de Pouant ne couvraient pas la totalité de la paroisse. Si

(26) Quand un gros décimateur vend un fonds dans l'étendue de sa dîme en le déclarant exempt de dîme, l'acquéreur jouit de l'exemption (AUROUX, I, p. 38, n° 40).

(27) Acte Gontier, notaire à Molles (A.A., G. 56¹).

(28) Procès-verbal de Guyonnet, notaire royal à Saint-Germain-des-Fossés, du 25 octobre 1654 (A.A., G. 56¹).

(29) A.A., G. 56¹.

on reporte leur circonscription sur la carte de Creuzier-le-Neuf, il reste des vides au nord-ouest, au nord, au sud et au sud-est.

Les documents connus permettent de penser que les décimateurs occupant ces vides étaient, pendant les derniers siècles qui précédèrent la Révolution, le prieur de Saint-Germain, le seigneur d'Usseau et le curé de Creuzier-le-Neuf; mais ils ne nous renseignent pas sur la situation exacte de la dîmerie de chacun d'eux.

Ces documents sont :

1° Un procès-verbal de visite du 26 avril 1724 (30) dans lequel l'évêque de Clermont donne le prieur de Saint-Germain-des-Fossés comme l'un des seigneurs décimateurs de la paroisse.

2° Un bail du 23 février 1625 (31), par lequel le prieur de Saint-Germain-des-Fossés afferme à Michel de Claustre, déjà fermier de Cérézat, tous les revenus du prieuré, y compris une dîme sur Creuzier-le-Neuf qui auparavant était affermée séparément à Gilbert Arnoux le jeune.

3° Les aveux des seigneurs d'Usseau, de 1300, 1350, 1356 et 1696, qui comprennent des dîmes à Creuzier-le-Neuf. L'aveu de 1696 indique notamment qu'une vigne située en partie sur Creuzier-le-Neuf et soumise à la dîme est bordée au nord par la dîmerie de Creuzier-le-Neuf, et que, dans une terre située près les fonts Brosse et de la Varre, la dîme est partagée avec le curé.

4° Un procès-verbal notarié du 7 août 1742 (32), qui constate un différend entre le curé et le seigneur d'Usseau, ce dernier prétendant que la terre d'Anaire, de la paroisse de Creuzier-le-Neuf, dépendait de sa dîmerie, alors que le curé soutenait que la dîme lui appartenait comme novale.

5° Une transaction sous seings privés du 25 juin 1723, entre le curé de Creuzier-le-Neuf, « seigneur décimateur de ladite paroisse, pariant « avec le curé de Seuillet » (33), et ce dernier, « codécimateur de la « paroisse de Creuzier-le-Neuf pour les dîmes qui se perçoivent dans « les paroisses de Creuzier-le-Neuf et Seuillet », aux termes de laquelle les deux curés fixent les limites respectives de leurs dîmes, de manière à ne plus avoir d'indivision entre eux, le curé de Seuillet s'engageant en outre à rapporter l'adhésion, par acte notarié, de ses codécimateurs.

6° Une transaction, également sous signatures privées, faite en présence de témoins, le 23 mai 1665, par laquelle les curés de Bost et de Creuzier-le-Neuf ont convenu des limites de leurs dîmes (34).

Il résulte de ces documents que le prieur de Saint-Germain, le seigneur d'Usseau et le curé de Creuzier-le-Neuf possédaient sur la

(30) A.A., G 56¹.

(31) A.A., H. 399.

(32) (33) (34) A.A., G. 56¹.

paroisse de Creuzier-le-Neuf des grosses dîmes, qui ne pouvaient être levées que sur les terres non soumises à la grande dîme ou aux dîmes de Cérézat, de Gramont et de Pouant ; mais ces documents ne permettent pas, sauf pour la terre d'Anaïre, revendiquée par le seigneur d'Usseau, de préciser la partie de la paroisse sur laquelle portaient ces dîmes. On peut penser cependant que l'emplacement de la dîme du prieur de Saint-Germain se trouvait au nord-est, dans le ressort de la justice du prieuré, et que la dîme d'Usseau était prélevée sur les terres du sud et du sud-est de la paroisse ; la dîme du curé portait sur les terres du nord, voisines de Seuillet, ainsi que sur diverses parcelles dispersées dans la paroisse.

*
**

La part du curé de Creuzier-le-Neuf dans les dîmes était importante ; elle se composait de plusieurs grosses dîmes, des dîmes novales, nombreuses à raison des défrichements faits au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècles, et, en outre, des dîmes vertes de pois (haricots) et de fèves. Il est intéressant de connaître l'ordre de grandeur des produits de la terre qu'il prélevait ainsi.

Le procès-verbal de visite de l'évêque de Clermont, du 26 avril 1724, s'exprime à ce sujet de la manière suivante :

« Nous a répondu le curé se nommer Claude Aurouer, jouir pour sa « portion congrue des novales et de quelques dîmes, tant en grains que « non ». Mais il ne faut pas se fier à la modestie de cette déclaration faite par le curé à son évêque. En effet, le même curé, à la suite d'une copie de la nommée de la dîme de 1655 (35), a noté les ventes du vin de sa dîme qu'il avait faites pendant les années 1713 à 1717, et qui sont les suivantes :

1713	50 poinssons (36)
1714	21 —
1715	30 —
1716	48 —
1717	31 —

Après cette annotation, il a mentionné que ses ventes des quatre dernières années avaient produit 2.820 livres.

Au vin qu'il avait vendu s'ajoutait celui qu'il avait conservé, ainsi que le produit de ses autres dîmes, froment, seigle, orge, avoine, chanvre, charnage, fèves et pois (37).

(35) A.A., G 56¹.

(36) Un poinsson : 210 litres.

(37) A rapprocher de l'observation suivante de Nicolas de Nicolay, dans sa description générale du Bourbonnais en 1569 (chap. CXXXVIII) : « Et « quant aux déclarations qui nous ont été délivrées par les officiers des

Quant à l'abbesse de Cusset, elle affermaient sa part de dîmes moyennant 120 livres par an (38).

Le produit des dîmes du chapitre n'est pas connu.

Celui de la dîme de Pouant est évalué, dans l'aveu de Guérin de Chermont, du 20 mai 1686, à 18 à 20 poinssons de vin, et, en blé, chanvre et charnage, à 6 à 7 septiers de blé, moitié froment, moitié seigle, mesure Cusset.

La dîme de Gramont est estimée, dans l'aveu d'Ameil, du 18 mai 1696, comme dans celui de Badier de Verseilles, du 18 mai 1772, à 10 à 12 septiers de blé seigle, et à 15 à 20 poinssons de vin. Le produit de la dîme de Cérézat n'est pas évalué.

« châtelainies, encore qu'ils nous les aient signées, et que ce sont les
« mêmes qu'ils ont envoyées les années précédentes à leurs Majestés,
« foi n'y doit être que bien peu ajoutée, d'autant qu'elles ne sont fidèle-
« ment faites, ni selon la vérité, ains totalement à la faveur des bénéfices
« bénéfices que nous avons soigneusement recherchées sur les lieux et
« écrits en marge desdites déclarations, sans céler la valeur des dîmes,
« qui est le principal revenu des bénéfices, ainsi qu'ont fait les officiers ».
(38) A.A., L. 3911.

EPILOGUE

Les deux fiefs laïques qui existaient à Creuzier-le-Neuf à la fin du XIII^e siècle étaient l'un et l'autre de médiocre importance et leurs possesseurs n'étaient pas des personnalités marquantes. Le seigneur d'Usseau avait une maison modeste, sans aucun caractère militaire, qui ne pouvait lui donner ni prestige ni autorité ; celui de Creuzier-le-Neuf édifia bien au XIV^e siècle une maison forte, utile sans doute pour la protection du pays contre les incursions des Anglais et des grandes compagnies, mais trop rapprochées des châteaux-forts de Saint-Germain-des-Fossés et de Billy pour lui permettre de jouer un rôle dans les compétitions féodales. Tous deux n'étaient que des propriétaires ruraux, relativement aisés, vivant sur leurs terres, en contact avec les autres propriétaires campagnards, ecclésiastiques ou roturiers ; les droits féodaux dont ils jouissaient ne leur procuraient pas des ressources leur permettant de mener un grand train de maison.

Les seigneurs de la période suivante appartenaient, comme les précédents, à la noblesse, mais leurs familles, mieux assises, étaient largement possessionnées dans la région. Les deux fiefs, où pour la plupart ils ne résidaient pas, n'en avaient cependant pas plus d'importance.

Au XVI^e siècle, de nouveaux fiefs avaient été créés, et les anciennes seigneuries, comme les nouvelles, commencèrent à passer aux mains de la bourgeoisie ; parmi les nouveaux possesseurs, les uns étaient restés roturiers, d'autres avaient acquis la noblesse par les services militaires ou les charges de justice ou de finance. Ils ne vivaient généralement pas en permanence sur leurs terres dont leurs fonctions ou leurs occupations les tenaient éloignés. Dans les derniers temps de la monarchie, la noblesse d'ancienne souche n'était plus représentée à Creuzier-le-Neuf.

*
* *

Au XIII^e siècle, il n'y avait pas de serfs dans la paroisse ; il n'y en aurait même jamais eu si l'on s'en rapporte à l'opinion de F. Lot, pour qui « les paysans de France, dont nous sommes tous issus, n'ont jamais « été des serfs, mais des hommes de condition indécise, sorte de demi

« libres, puis de condition vraiment libre dès les temps carolingiens » (1).

La *Coutume d'Auvergne* pose d'ailleurs en principe que « toute « personne demeurant audit pays sont francs et de franche condition » (2).

Il est vrai toutefois qu'il y avait, en Auvergne et en Bourbonnais, des terres serviles ; mais la condition de servilité était attachée à la terre, et n'affectait pas la personne qui la détenait, et qui pouvait s'affranchir de toute trace de dépendance en « déguerpissant ». Par la vie en commun, les tenanciers de terres serviles avaient au surplus la possibilité d'échapper à la mainmorte, et par ailleurs, les corvées représentaient une charge qu'ils parvenaient à esquiver.

Au surplus, les tenures libres ou serviles, aussi bien celles qui dépendaient des deux seigneuries de la fin du XIII^e siècle que celles qui ressortissaient aux fiefs apparus plus tard dans la paroisse, n'étaient pas toutes détenues par des paysans, laboureurs ou vigneron, travaillant de leurs mains ; beaucoup étaient en la possession de nobles ou de riches bourgeois, qui ne pouvaient être traités comme des serfs parce qu'ils détenaient des terres affectées de la condition de servilité. Les deux aveux qu'a souscrits, en 1686, Claude Guérin pour les fiefs de Mariol et de Chermont sont significatifs à cet égard. Claude Guérin, qui était trésorier de France à Moulins, et qui présentait ses aveux au bureau des finances dont il était un des membres les plus en vue se faisait un point d'honneur d'y donner des précisions que ne contiennent pas les autres aveux. Parmi ses tenanciers, de terres serviles aussi bien que de terres libres, se trouvent le comte d'Apchon, seigneur de Cérézat, le sieur de Sousternon, seigneur de Saint-Germain-des-Fossés, des hommes de robe, des prêtres, des notaires, des médecins. Ces tenanciers ne cultivaient pas eux-mêmes leurs tenures ; ils les faisaient exploiter par des fermiers ou des domestiques, ou les concédaient à parciaire moyennant une portion des fruits à laquelle s'ajoutait souvent une redevance en deniers ou en gélines, laquelle était parfois qualifiée de cens (3).

Ils avaient généralement acquis leurs tenures moyennant espèces, d'un précédent tenancier. Les tenures se négociaient fréquemment ;

(1) Naissance de la France, p. 616.

Si la liberté était la règle, elle comportait cependant des exceptions : il y avait des serfs en Combrailles (art. 2, chap. XXVII, de la *Coutume d'Auvergne*), et dans les châellenies de Chantelle, Montluçon, Hérisson et Murat (art. 192 et 195 de la *Coutume du Bourbonnais*) ; les serfs du Bourbonnais furent affranchis, moyennant finance, par une déclaration royale de juin 1548 (AURoux, I, p. 270).

(2) Art. 1 du chap. XXVII.

(3) Ces parcières, qui constituaient une sorte de sous-inféodation, ont donné lieu, surtout lorsqu'elles stipulaient un cens, à de nombreuses dif-

elles se vendaient comme se vendent aujourd'hui les parcelles de terre ; l'acquéreur ne se préoccupait guère des charges seigneuriales qui pouvaient les grever ; en faisant son achat, il n'avait qu'un but, agrandir son domaine ou faire un placement foncier.

Les acquéreurs nobles ou bourgeois que nous révèlent les aveux de Guérin n'étaient d'ailleurs pas la majorité sur le marché de la demande ; les paysans dominaient parmi les acquéreurs ; durs au travail, âpres au gain, d'habitudes frugales, ils économisaient, se privant du nécessaire (4), pour devenir propriétaires terriens, et beaucoup étaient possesseurs, en alleux ou en tenures, d'un patrimoine immobilier d'une valeur appréciable.

*
* *

Si l'on fait abstraction des améliorations que le progrès de la science et l'évolution des mœurs ont apporté à la vie sociale, on est amené à constater que la condition de la propriété et les différences de classe entre les hommes n'étaient pas, en fait, dans la paroisse de Creuzier-le-Neuf, très éloignée avant la Révolution, de l'état dans lequel elles se sont trouvées au début du ^{xx}^e siècle. A part quelques domaines, peu nombreux, relativement étendus, et appartenant aux seigneurs de Cérézat, de Mariol et de Chermont, la terre était extrêmement morcelée, comme elle l'est encore de nos jours ; les parcelles étaient pour la plupart entre les mains de cultivateurs paysans, qui les possédaient en tant que propriétaires, soit de terres allodiales ou présumée telles, soit de tenures théoriquement grevées de droits seigneuriaux dont la Révolution les a ensuite affranchis sans apporter des changements sensibles à leur situation de fait antérieure. La Révolution, en abolissant les droits féodaux, les a juridiquement déchargés de sujétions auxquelles ils étaient théoriquement soumis, mais dont la charge pouvait être considérée comme négligeable.

ficultés lors de la suppression des droits féodaux. Les concédants et les concessionnaires prétendaient, les uns et les autres, à la propriété des terres libérées des redevances seigneuriales et leurs prétentions ont été plusieurs fois portées à la convention nationale (A.N., D. III, 8, sous-dossier Cusset).

(4) Les statues gallo-romaines du Mercure auvergnat représentaient le dieu tenant une bourse dans la main.

POSTFACE

La présente étude n'a pas résolu toutes les questions que pose l'histoire de la paroisse ; un certain nombre de ces questions n'ont pu être dégagées de l'obscurité dont elles restent enveloppées. Il n'est pas dit cependant que les lacunes qui persistent ne pourront pas être comblées quelque jour ; des terriers de seigneuries, aujourd'hui disparus, peuvent réapparaître ; des papiers d'anciennes familles paysannes, plus intéressants qu'on ne l'imagine généralement, et enfouis dans les greniers, peuvent être découverts et divulgués ; peut-être même des cartulaires d'établissements religieux, jusqu'ici ignorés, peuvent encore se révéler.

Au surplus, une des sources d'information les plus précieuses pour l'histoire locale reste à exploiter : ce sont les archives notariales, seules susceptibles de renseigner avec précision sur la condition des biens et sur la vie de la population. Le dépouillement de ces archives, dans leur état actuel, est à peu près impossible, et en tous cas, constituerait une tâche qui dépasse les forces d'un individu. Avant de songer à les exploiter, il faudrait du reste en assurer la conservation ; elles s'effritent en effet chaque jour quelque peu, et si l'on n'y prend garde, elles s'achemineront vers leur destruction que les difficultés actuelles de logement contribuent à favoriser. Parmi les études de notaires provinciales qui sont dépositaires de beaucoup d'actes anciens concernant Creuzier-le-Neuf, l'une a vu ses minutes les plus vieilles devenir indéchiffrables à la suite d'une inondation de la cave dans laquelle elles étaient entreposées ; les rats ont rongé celles d'une autre dans le grenier où elles étaient placées ; et ce ne sont là que deux exemples des dangers auxquels les actes de nos vieux tabellions sont exposés. Il serait indispensable que l'Etat s'intéressât de plus près à ce qui peut en être sauvé.

Les documents notariaux font partie du patrimoine national et la collectivité a le devoir de prendre les mesures nécessaires à leur sauvegarde. Un premier pas en ce sens a été fait, et le minutier central de Paris aux Archives Nationales est un exemple parfait de ce qui peut être obtenu. Pour aboutir, il est essentiel de rendre obligatoire le versement aux Archives de France de toutes les minutes antérieures à la Révolution ; une telle mesure ne peut soulever de difficultés et elle trouvera l'adhésion et la faveur des notaires si elle n'est pas assortie de formalités compliquées.

Vu, le Président,
signé : DUMONT.

*Vu, le Doyen de la Faculté de Droit
et des Sciences Economiques,*
signé : LE BRAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
signé : Jean SARRAILH.

LES IMPRIMERIES RÉUNIES

— *REVÉRET & ARDILLON* —

15, Rue d'Enghien, MOULINS (Allier)

Dépôt légal : 2^e Trimestre 1961 - N° 59.176

